

Elle est pas belle la vie ?

Textes choisis et présentés

par

Willy Diméglio



Elle est pas belle la vie ?

Textes choisis et présentés
par
Willy Diméglio

Montpellier

2006

A Noémie, Carla et William

Avant-Propos

Il m'arrive, lors de la lecture d'un livre, d'écorner des pages, de cocher des passages, de souligner des phrases que j'aurais aimé écrire ou qui marquent mon intérêt, parfois, mes interrogations sur les idées avancées. Avec de beaux textes rencontrés ici ou là, je les enregistre pour les avoir en permanence à mes côtés.

Il m'arrive, après une discussion, en écoutant une radio, de prendre des notes à la diable sur des bouts de papier que je perds plus souvent qu'ils ne servent.

Il m'arrive de découper maladroitement des articles en parcourant des journaux, dans un avion, dans un taxi ou en sirotant un café à la terrasse d'un bistrot. Certains finissent dans un classeur ; de temps en temps je les redécouvre, toujours avec plaisir et curiosité. Ce livret n'a pas l'ambition d'être

june anthologie ; il n'a d'autre prétention que de faire revivre quelques-uns de «ces compagnons de route » vers lesquels je me suis parfois tourné, lorsque je cherchais des repères pour me replacer dans la bonne direction.

Je les confie à Noémie, Carla et William.

Je suis profondément persuadé qu'ils sauront trouver les leurs et qu'ils accompliront des parcours remarquables.

W.D.

*** Certaines citations ne sont pas suivies du nom de leur auteur. Saurez-vous les identifier ?

Sommaire

Morceaux choisis	6
Citations politiques	101
Citations générales	131
Un peu de tout	173
Bon vent !	267
Index des auteurs	271
Table des matières	285

Morceaux Choisis

Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen 26 août 1789

Les représentants du peuple français, constitués en Assemblée nationale, considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de l'homme sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer, dans une déclaration solennelle, les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'homme, afin que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs ; afin que les actes du pouvoir législatif et ceux du pouvoir exécutif, pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés ; afin que les réclamations des citoyens, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la Constitution et au bonheur de tous.

En conséquence, l'Assemblée nationale reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'être Suprême, les droits suivants de l'homme et du citoyen.

Article premier - Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

Article 2 - Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression.

Article 3 - Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la Nation. Nul corps, nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.

Article 4 - La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui : ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi.

Article 5 - La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas.

Article 6 - La loi est l'expression de la volonté générale. Tous les citoyens ont droit de concourir personnellement ou par

leurs représentants à sa formation. Elle doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens, étant égaux à ces yeux, sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents.

Article 7 - Nul homme ne peut être accusé, arrêté ou détenu que dans les cas déterminés par la loi et selon les formes qu'elle a prescrites. Ceux qui sollicitent, expédient, exécutent ou font exécuter des ordres arbitraires doivent être punis ; mais tout citoyen appelé ou saisi en vertu de la loi doit obéir à l'instant ; il se rend coupable par la résistance.

Article 8 - La loi ne doit établir que des peines strictement et évidemment nécessaires, et nul ne peut être puni qu'en vertu d'une loi établie et promulguée antérieurement au délit, et légalement appliquée.

Article 9 - Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, s'il est jugé indispensable de l'arrêter, toute rigueur qui ne serait pas nécessaire pour s'assurer de sa personne doit être sévèrement réprimée par la loi.

Article 10 - Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, mêmes religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.

Article 11 - La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme ; tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi.

Article 12 - La garantie des droits de l'homme et du citoyen nécessite une force publique ; cette force est donc instituée pour l'avantage de tous, et non pour l'utilité particulière de ceux à qui elle est confiée.

Article 13 - Pour l'entretien de la force publique, et pour les dépenses d'administration, une contribution commune est indispensable ; elle doit être également répartie entre les citoyens, en raison de leurs facultés.

Article 14 - Les citoyens ont le droit de constater, par eux-mêmes ou par leurs représentants, la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi, et d'en déterminer la quotité, l'assiette, le recouvrement et la durée.

Article 15 - La société a le droit de demander compte à tout agent public de son administration.

Article 16 - Toute société dans laquelle la garantie des droits

n'est pas assurée ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de Constitution.

Article 17 - La propriété étant un droit inviolable et sacré, nul ne peut en être privé, si ce n'est lorsque la nécessité publique, légalement constatée, l'exige évidemment, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité.

Si tu veux être un homme / Rudyard Kipling

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir
Ou perdre d'un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir,
Si tu peux être amant sans être fou d'amour ;
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre
Et te sentant haï, sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre ;

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter les sots
Et entendre mentir sur toi leurs bouches folles
Sans mentir toi-même d'un mot ;
Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les Rois
Et si tu peux aimer tous tes amis en frères,
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;

Si tu sais méditer, observer et connaître,
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,

Penser, sans n'être qu'un penseur ;
Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu peux être bon, si tu veux être sage,
Sans être moral ni pédant ;

Si tu peux rencontrer triomphe après défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront ;
Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis
Et, ce qui vaut bien mieux que les Rois et la Gloire.

Tu seras un homme mon fils.

La Vie / Mère Teresa

La vie est une chance, saisis-la.

La vie est beauté, admire-la.

La vie est béatitude, savoure-la.

La vie est un rêve, fais-en une réalité.

La vie est un défi, fais-lui face.

La vie est un devoir, accomlis-le.

La vie est un jeu, joue-le.

La vie est précieuse, prends-en soin.

La vie est une richesse, conserve-la.

La vie est amour, jouis-en.

La vie est un mystère, perce-le.

La vie est promesse, remplis-la.

La vie est tristesse, surmonte-la.

La vie est un hymne, chante-le.

La vie est un combat, accepte-le.

La vie est une tragédie, prends-la à bras-le-corps.

La vie est une aventure, ose-la.

La vie est bonheur, mérite-le.

La vie est la vie, défends-la.

Le courage / Jean Jaurès

Discours à la Jeunesse

Lycée d'Albi - 30 juillet 1903

Extraits

Et c'est la magnifique définition du courage... cette péroraison admirable où le philosophe gravit les degrés du lyrisme et donne aux jeunes cet idéal de vie d'une éternelle vérité :

« L'humanité est maudite, si pour faire preuve de courage elle est condamnée à tuer éternellement.

Le courage aujourd'hui, ce n'est pas de maintenir sur le monde la sombre nuée de la Guerre, nuée terrible, mais dormante, dont on peut toujours se flatter qu'elle éclatera sur d'autres.

Le courage, ce n'est pas de laisser aux mains de la force la solution des conflits que la raison peut résoudre ; car le courage est l'exaltation de l'homme, et ceci en est l'abdication.

Le courage pour vous tous, courage de toutes les heures, c'est de supporter sans fléchir les épreuves de tout ordre, physiques et morales, que prodigue la vie.

Le courage, c'est de ne pas livrer sa volonté au hasard des impressions et des forces ; c'est de garder dans les lassitudes inévitables l'habitude du travail et de l'action.

Le courage dans le désordre infini de la vie qui nous sollicite de toutes parts, c'est de choisir un métier et de le bien faire, quel qu'il soit ; c'est de ne pas se rebuter du détail minutieux ou monotone ; c'est de devenir, autant qu'on le peut, un technicien accompli ; c'est d'accepter et de comprendre cette loi de la spécialisation du travail qui est la condition de l'action utile, et cependant de ménager à son regard, à son esprit, quelques échappées vers le vaste monde et des perspectives plus étendues.

Le courage, c'est d'être tout ensemble, et quel que soit le métier, un praticien et un philosophe.

Le courage, c'est de comprendre sa propre vie, de la préciser, de l'approfondir, de l'établir et de la coordonner cependant à la vie générale.

Le courage, c'est de surveiller exactement sa machine à filer ou à tisser, pour qu'aucun fil ne se casse, et de préparer cependant un ordre social plus vaste et plus fraternel où la machine sera la servante commune des travailleurs libérés.

Le courage, c'est d'accepter les conditions nouvelles que la vie fait à la science et à l'art, d'accueillir, d'explorer la complexité presque infinie des faits et des détails et cependant d'éclairer cette réalité énorme et confuse par des idées générales, de l'organiser et de la soulever par la beauté sacrée des formes et des rythmes.

Le courage, c'est de dominer ses propres fautes, d'en souffrir, mais de n'en pas être accablé et de continuer son chemin.

Le courage, c'est d'aimer la vie et de regarder la mort d'un regard tranquille ; c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel ; c'est d'agir et de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense réserve à notre effort l'univers profond, ni s'il lui réserve une récompense.

Le courage, c'est de rechercher la vérité et de la dire ; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques.

Ah ! Vraiment, comme notre conception de la vie est pauvre, comme notre science de vivre est courte, si nous croyons que, la guerre abolie, les occasions manqueront aux hommes d'exercer et d'éprouver leur courage, et qu'il faut prolonger les roulements de tambour qui dans les lycées du premier Empire faisaient sauter les cœurs ! Ils sonnaient alors un son héroïque ; dans notre vingtième siècle, ils sonneraient creux. Et vous, jeunes gens, vous voulez que votre vie soit vivante, sincère et pleine. C'est pourquoi je vous ai dit, comme à des hommes, quelques-unes des choses que je portais en moi ».

Les jeunes, debout, acclamèrent Jaurès.

Les mots / Pablo Neruda

Perdu dans la ville

... Tout ce que vous voudrez, oui, monsieur, mais ce sont les mots qui chantent, les mots qui montent et qui descendent... Je me prosterne devant eux... Je les aime, je m'y colle, je les traque, je les mords, je les dilapide.. J'aime tant les mots... Les mots inattendus... Ceux que gloutonnement on attend, on guette, jusqu'à ce qu'ils tombent soudain... Termes aimés... Ils brillent comme des pierres de couleurs, ils sautent comme des poissons à platine, ils sont écume, fil, métal, rosée... Il est des mots que je poursuis... Ils sont si beaux que je veux les mettre tous dans mon poème... Je les attrape au vol, quand ils bourdonnent, et je les retiens, je les nettoie, je les décortique, je me prépare devant l'assiette, je les sens cristallins, vibrants, ébur-néens, végétaux, huileux, comme des fruits comme des algues, comme des agates, comme des olives. Et alors je les retourne, je les agite, je les bois, je les avale, je les triture, je les mets sur leur trente et un, je les libère, je les laisse comme des stalactites dans mon poème comme des bouts de bois poli, comme du charbon, comme des épaves de naufrage, des présents de la vague... Tout est dans le mot... Une idée entière se modifie parce qu'un mot a changé de place ou parce qu'un autre mot

s'est assis comme un petit roi dans une phrase qui ne l'attendait pas et lui a obéi... Ils ont l'ombre, la transparence, le poids, les plumes, le poil, ils ont tout ce qui s'est ajouté à eux à force de rouler dans la rivière, de changer de patrie, d'être des racines... Ils sont à la fois très anciens, très nouveaux... Ils vivent dans le cercueil caché et dans la fleur à peine née... Oh ! Qu'elle est belle, ma langue, oh ! Qu'il est beau, ce langage que nous avons hérité des conquistadores à l'œil torve... Ils s'avançaient à grandes enjambées dans les terribles cordillères, dans les Amériques mal léchées, cherchant des pommes de terre, des saucisses, des haricots, du tabac noir, de l'or, du maïs, des oeufs sur le plat, avec cet appétit vorace qu'on n'a plus jamais revu sur cette terre... Ils avalaient tout, ces religions, ces pyramides, ces tribus, ces idolâtries pareilles à celles qu'ils apportaient dans leurs fontes immenses... Là où ils passaient, ils laissaient la terre dévastée... Mais il tombait des bottes de ces barbares, de leur barbe, de leurs heaumes, de leurs fers, comme des cailloux, les mots lumineux qui n'ont jamais cessé ici de scintiller... la langue. Nous avons perdu... Nous avons gagné... Ils emportèrent l'or et nous laissèrent l'or... Ils emportèrent tout et nous laissèrent tout... Ils nous laissèrent les mots...

La bonne gouvernance selon Ibn Khaldoun

Ibn Khaldoun, un génie maghrébin, (1332-1406) de Smaïl Goumeziane, édité en commun par Apollonia (Tunis), Edif 2000 (Alger), Eddif (Casablanca) et Non Lieu (Paris), 192 pages.

Ibn Khaldoun a vécu, réfléchi et écrit au XIV^e siècle, il y a plus de six cents ans. Smaïl Goumeziane rappelle qu'il a été homme politique et savant, historien et économiste, précurseur génial des « philosophes des Lumières » qui, quatre siècles après lui, sortiront l'Europe et le monde de l'obscurantisme.

Lisez ce qu'il en dit et ce qu'il cite de lui.

Ibn Khaldoun parle des souverains - il les a observés de près - et de la manière dont ils exercent le pouvoir :

«Ce sont les recettes fiscales seules qui enrichissent un souverain, écrit-il. Or elles ne peuvent s'accroître qu'en traitant convenablement et équitablement les contribuables. De la sorte, le peuple espère en l'avenir et il est encouragé à faire fructifier ses capitaux, ce qui ne peut qu'augmenter la rentrée des impôts dans les caisses du prince. »

Au début du règne, les revenus fiscaux se partagent plus ou moins équitablement entre le souverain, sa famille et les tribus alliées. Puis la monarchie se consolide et le souverain affermit son pouvoir. Progressivement, il réduit la part des recettes fiscales attribuées à ses partisans, au point de disposer de la quasi-totalité de ces recettes. « Sa richesse augmente. Son trésor se remplit. »

Enfin, vient le temps de la décadence. Les alliés qui avaient permis de fonder la dynastie disparaissent. Celle-ci s'affaiblit au moment où les dépenses augmentent et où les rivalités et les rébellions se multiplient. Le souverain a besoin de nouveaux partisans et soutiens. « Son argent va à ses alliés et à ses partisans, gens d'épée qui ont leur propre esprit de clan. Il dépense ses trésors et ses revenus en tentatives de restauration de sa puissance. »

Mais les recettes fiscales s'amenuisent. Alors le souverain multiplie les confiscations de biens et de propriétés tant au niveau des fermiers et des commerçants qu'à celui de ses partisans, ce qui accroît le sentiment d'injustice et de révolte.

« L'injustice ne peut être commise que par ceux qui échappent à la loi commune, ceux qui disposent de l'autorité et du pouvoir. »

Ibn Khaldoun peut alors égrener la liste de ces injustices socia-

les : spéculer en matière foncière et commerciale ; prendre les biens d'autrui ou le faire travailler de force ; lui réclamer plus que son dû ou le soumettre à un impôt illégal ; ne pas respecter, de manière générale, les droits du peuple.

« S'il y a spoliation brutale, si des atteintes ouvertes sont apportées à la propriété privée, aux femmes, aux vies, aux personnes, à l'honneur des sujets, le résultat en sera la désintégration soudaine, la ruine, la rapide destruction de la dynastie, en raison des inévitables troubles suscités par l'injustice. »

« En réalité, la cause de tous ces abus, c'est le besoin d'argent que l'habitude du luxe entretient chez les gens au pouvoir... [Or] la leçon de l'Histoire, c'est que l'injustice ruine la civilisation et, par suite, la dynastie. »

Ibn Khaldoun sait et dit comment bien gouverner. Dans le tome II de sa Muqaddima, il cite une lettre envoyée à un prince :

« Dieu a été bon pour toi. Il t'a fait obligation d'être bon pour ceux de Ses Serviteurs dont il a fait tes sujets. Tu dois être juste envers eux... les défendre, protéger leurs familles et leurs femmes contre toute effusion de sang, leur donner la sécurité et leur permettre de vivre en paix... »

« Que tes sentiments et tes ressentiments ne t'éloignent jamais de la justice... Suis partout la modération. La

modération fait appel à la bonne voie. Celle-ci conduit au succès et le succès au bonheur... »

« Ne porte tes soupçons sur aucun de ceux que tu as chargé d'une tâche, avant d'être bien informé. Car c'est un crime que de soupçonner et de juger mal les innocents... »

« Que la bonne opinion que tu auras de ton entourage et ta bienveillance envers tes sujets ne t'empêchent pas de faire des enquêtes, de bien étudier les problèmes, de t'occuper personnellement du travail de tes fonctionnaires et de défendre tes sujets en veillant à leur avantage et à leur intérêt... »

« Si tu prends un engagement, tiens-le. Si tu as fait la promesse d'une faveur, remplis-la... Garde-toi des mensonges. Méprise les menteurs et chasse les calomniateurs... Aime les gens bons et droits... Sois bienveillant envers les faibles... »

« Ne sois pas avare... L'avarice ruinerait, plus vite que n'importe quoi, tes projets d'amélioration du sort du peuple... Si tu veux amasser des trésors, que ce soient ceux de la piété, de la crainte de Dieu, de la justice, de l'amélioration du sort de tes sujets, du développement de leurs terres, de l'administration de leurs affaires, de leur sécurité et du secours aux affligés. Tu dois savoir que les trésors accumulés ne fructifient pas, à moins d'être consacrés au bien-être du peuple, à lui assurer ses droits et à le préserver du besoin... »

« Consulte fréquemment les juristes... Prends les conseils des hommes pleins d'expérience et de sagesse... »

« Contrôle les registres et les contrats militaires. Augmente les soldes. Donne à tes soldats des moyens d'existence suffisants, pour les tirer de la misère... »

« Sache que les fonctions de juge tiennent une place incomparable aux yeux de Dieu... Les décisions équitables, la justice au tribunal et en toute chose, tout cela contribue au bien-être des administrés. Car, de cette manière, on peut circuler en toute sécurité. Les opprimés sont enfin soulagés. Chacun rentre dans ses droits. Les vies humaines sont protégées. L'ordre est assuré... »

« Abstiens-toi de toute corruption... Applique les peines légales... Traite le plaignant avec équité... N'avantage aucun de tes sujets... Sois humain envers tous tes administrés... »

« Voyons maintenant l'impôt foncier, auquel sont soumis tes sujets. Dieu l'a institué pour renforcer et exalter l'islam, aider et protéger les musulmans... Tu dois donc répartir équitablement cet impôt entre les contribuables. Pas de dispense pour les nobles, tes secrétaires, tes intimes ou ton entourage. Pas de charges excessives. N'impose personne exagérément. Traite tout le monde avec équité... »

« Finis aujourd'hui ton travail quotidien et ne le remets pas à demain. Et fais-en une bonne partie toi-même... »

« Occupe-toi personnellement des pauvres et des indigents, de ceux qui ne peuvent te faire part directement des injustices dont ils sont victimes, des humbles qui ne savent même pas qu'ils pourraient faire valoir leurs droits... Pense encore aux victimes des accidents, à leurs veuves, à leurs orphelins. Donne-leur des pensions sur le Trésor... Pensionne également les aveugles... Fonde des hôpitaux pour les musulmans malades, avec des gardes pour s'occuper d'eux et des médecins pour les soigner... »

« Aie des réunions fréquentes avec les docteurs de la loi : recherche leur avis et leur compagnie... »

Selon Ibn Khaldoun, cette lettre eut un profond retentissement en son temps. Le calife Al Mamoun en entendit parler, se la fit lire et donna l'ordre d'envoyer des copies à tous ses gouverneurs de provinces, pour qu'elle leur serve de modèle de gouvernement. Ibn Khaldoun est du même avis: « Pour moi, je ne connais rien de mieux en son genre. »

La chute de Massada*

Discours d'Eleazar Ben Jaïr à ses compagnons

** Forteresse d'Israël où les Juifs (les zélotes) résistèrent aux Romains (73)*

«Généreux Juifs, qui avez résolu depuis si longtemps de ne souffrir ni la domination des Romains ni celle d'aucune autre nation, mais de n'obéir qu'à Dieu qui est le seul qui ait le droit de commander à tous les hommes, voici le temps arrivé de faire voir par des effets que vous avez véritablement ces sentiments dans le cœur. Nous nous sommes exposés jusqu'ici à toutes sortes de périls pour nous affranchir de la servitude. Ne nous déshonorons pas maintenant en nous soumettant à la plus cruelle que l'on saurait imaginer si nous tombons vivants entre les mains des Romains, après avoir été les premiers à soulever le joug, et les derniers qui ont eu le courage de leur résister. Ne nous rendons pas indignes de la grâce que Dieu nous fait de pouvoir mourir volontairement et glorieusement étant encore libres, bonheur que n'ont point eu ceux qui se sont flattés de l'espérance de ne pouvoir être vaincus. Nos ennemis ne désirent rien tant que de nous prendre vivants ; et quelque grande que soit notre résistance, nous ne saurions éviter d'être demain emportés d'assaut ; mais ils ne peuvent nous empêcher de les prévenir par une généreuse mort, et de finir

nos jours tous ensemble avec les personnes qui nous sont les plus chères. [...] Dieu, qui avait autrefois tant aimé notre nation, avait alors résolu sa perte [...] car à quoi nous ont servi la force de cette place, que l'art joint à la nature semblait avoir rendue imprenable, et la quantité d'armes et de toutes les autres choses nécessaires pour soutenir un grand siège ? Et pouvons-nous douter que Dieu veuille que nous périssons, après avoir vu le feu que le vent portait contre nos ennemis se tourner contre nous pour brûler le mur en quoi consistait notre défense ? Ces effets de la colère de Dieu ne peuvent être attribués qu'aux crimes horribles que nous avons commis avec tant de fureur contre ceux de notre propre nation ; et puisque nous ne saurions éviter d'en être punis, ne vaut-il pas mieux satisfaire Sa justice par une mort volontaire que d'attendre que les Romains en soient les exécuteurs après nous avoir vaincus ? Ce châtement que nous exerçons sur nous-mêmes sera beaucoup moindre que celui que nous méritons, parce que nous mourrons avec la consolation d'avoir garanti nos femmes de la perte de leur honneur, nos enfants de celle de leur liberté, et de nous être, malgré notre mauvaise fortune, donné une sépulture honorable en nous ensevelissant sous les ruines de notre patrie plutôt que de nous exposer à souffrir une honteuse captivité [...]*.

* Flavius Josèphe, qui rapporte cet épisode fascinant dans son ouvrage *La Guerre des Juifs contre les Romains*, ajoute :

« Eléazar voulait continuer de parler, mais son discours avait fait une telle impression sur les esprits que tous l'interrompirent pour le presser d'en venir à l'exécution. Ils étaient si transportés de fureur qu'ils ne pensaient qu'à se prévenir les uns les autres. La mort de leurs femmes, de leurs enfants et la leur propre leur paraissaient la chose du monde non seulement la plus généreuse, mais la plus désirable, et leur seule appréhension était que quelqu'un d'eux ne survécût. Un si violent mouvement ne se ralentit point, mais continua avec la même chaleur jusqu'à la fin parce qu'ils étaient persuadés que c'était le plus grand témoignage d'affection qu'ils pouvaient donner aux personnes qu'ils aimaient le plus.

Enfin, dix hommes tirés au sort tueront les autres avant de se suicider. Les poitrines sont offertes avec ferveur, l'estocade portée d'une main ferme. Tandis que la légion monte la rampe, les catapultes propulsent de grosses pierres ; les Romains ne trouveront plus que sang et feu, et les corbeaux qui volent tranquillement, attendant la charogne.»

Le sermon sur la montagne

Evangile selon Saint Matthieu

Chapitre 5

1 - Voyant la foule, Jésus monta sur la montagne ; et, après qu'il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui.

2 - Puis, ayant ouvert la bouche, il les enseigna, et dit :

3 - Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux !

4 - Heureux les affligés, car ils seront consolés !

5 - Heureux les débonnaires, car ils hériteront la terre !

6 - Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés !

7 - Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront !

8 - Heureux ceux qui ont le coeur pur, car ils verront Dieu !

9 - Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu !

10 - Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux !

11 - Heureux serez-vous, lorsqu'on vous outragera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement de vous toute sorte de mal, à cause de moi.

12 - Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans les cieux ; car c'est ainsi qu'on a

persécuté les prophètes qui ont été avant vous.

13 - Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? Il ne sert plus qu'à être jeté dehors, et foulé aux pieds par les hommes.

14 - Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée ;

15 - et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.

16 - Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes oeuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.

17 - Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes ; je suis venu non pour abolir, mais pour accomplir.

18 - Car, je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit arrivé.

19 - Celui donc qui supprimera l'un de ces plus petits commandements, et qui enseignera aux hommes à faire de même, sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux ; mais celui qui les observera, et qui enseignera à les observer, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux.

20 - Car, je vous le dis, si votre justice ne surpasse celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

21 - Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point ; celui qui tuera mérite d'être puni par les juges.

22 - Mais moi, je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère mérite d'être puni par les juges ; que celui qui dira à son frère : Raca ! mérite d'être puni par le sanhédrin ; et

que celui qui lui dira : Insensé ! mérite d'être puni par le feu de la géhenne.

23 - Si donc tu présentes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi,

24 - laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; puis, viens présenter ton offrande.

25 - Accorde-toi promptement avec ton adversaire, pendant que tu es en chemin avec lui, de peur qu'il ne te livre au juge, que le juge ne te livre à l'officier de justice, et que tu ne sois mis en prison.

26 - Je te le dis en vérité, tu ne sortiras pas de là que tu n'aies payé le dernier quadrant.

27 - Vous avez appris qu'il a été dit : Tu ne commettras point d'adultère.

28 - Mais moi, je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis un adultère avec elle dans son coeur.

29 - Si ton oeil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il est avantageux pour toi qu'un seul de tes membres périsse, et que ton corps entier ne soit pas jeté dans la géhenne.

30 - Et si ta main droite est pour toi une occasion de chute, coupe-la et jette-la loin de toi ; car il est avantageux pour toi qu'un seul de tes membres périsse, et que ton corps entier n'aille pas dans la géhenne.

31 - Il a été dit : Que celui qui répudie sa femme lui donne une lettre de divorce.

32 - Mais moi, je vous dis que celui qui répudie sa femme, sauf pour cause d'infidélité, l'expose à devenir adultère, et que celui qui épouse une femme répudiée commet un adultère.

33 - Vous avez encore appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne te parjureras point, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de ce que tu as déclaré par serment.

34 - Mais moi, je vous dis de ne jurer aucunement, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu ;

35 - ni par la terre, parce que c'est son marchepied ; ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand roi.

36 - Ne jure pas non plus par ta tête, car tu ne peux rendre blanc ou noir un seul cheveu.

37 - Que votre parole soit oui, oui, non, non ; ce qu'on y ajoute vient du malin.

38 - Vous avez appris qu'il a été dit : oeil pour oeil, et dent pour dent.

39 - Mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre.

40 - Si quelqu'un veut plaider contre toi, et prendre ta tunique, laisse-lui encore ton manteau.

41 - Si quelqu'un te force à faire un mille, fais-en deux avec lui.

42 Donne à celui qui te demande, et ne te détourne pas de celui qui veut emprunter de toi.

43 - Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi.

44 - Mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent,

45 - afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.

46 - Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains aussi n'agissent-ils pas de même ?

47 - Et si vous saluez seulement vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens aussi n'agissent-ils pas de même ?

48 - Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait.

Chapitre 6

1 - Gardez-vous de pratiquer votre justice devant les hommes, pour en être vus ; autrement, vous n'aurez point de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux.

2 - Lors donc que tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, afin d'être glorifiés par les hommes. Je vous le dis en vérité, ils reçoivent leur récompense.

3 - Mais quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite,

4 afin que ton aumône se fasse en secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.

5 - Lorsque vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites, qui aiment à prier debout dans les synagogues et aux coins des rues, pour être vus des hommes. Je vous le dis en vérité, ils reçoivent leur récompense.

6 - Mais quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père qui est là dans le lieu secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.

7 - En priant, ne multipliez pas de vaines paroles, comme les païens, qui s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés.

8 - Ne leur ressemblez pas ; car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez.

9 - Voici donc comment vous devez prier : Notre Père qui est aux cieux ! Que ton nom soit sanctifié ;

10 - que ton règne vienne ; que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

11 - Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien ;

12 - pardonne-nous nos offenses, comme nous aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ;

13 - ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du malin. Car c'est à toi qu'appartiennent, dans tous les siècles, le règne, la puissance et la gloire. Amen !

14 - Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi ;

15 - mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses.

16 - Lorsque vous jeûnez, ne prenez pas un air triste, comme les hypocrites, qui se rendent le visage tout défait, pour montrer aux hommes qu'ils jeûnent. Je vous le dis en vérité, ils reçoivent leur récompense.

17 - Mais quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage,

18 - afin de ne pas montrer aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père qui est là dans le lieu secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.

19 - Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la teigne et la rouille détruisent, et où les voleurs percent et dérobent ;

20 - mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où la teigne et la rouille ne détruisent point, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent.

21 - Car là où est ton trésor, là aussi sera ton coeur.

22 - L'oeil est la lampe du corps. Si ton oeil est en bon état, tout ton corps sera éclairé ;

23 - mais si ton oeil est en mauvais état, tout ton corps sera dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres !

24 - Nul ne peut servir deux maîtres. Car, ou il haïra l'un, et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un, et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon.

25 - C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps, de quoi vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ?

26 - Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?

27 - Qui de vous, par ses inquiétudes, peut ajouter une coudée à la durée de sa vie ?

28 - Et pourquoi vous inquiéter au sujet du vêtement ? Considérez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni ne filent ;

29 - cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux.

30 - Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui existe aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, ne vous vêtira-t-il pas à plus forte raison, gens de peu de foi ?

31 - Ne vous inquiétez donc point, et ne dites pas : Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? de quoi serons-nous vêtus ?

32 - Car toutes ces choses, ce sont les païens qui les recherchent. Votre Père céleste sait que vous en avez besoin.

33 - Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu ; et toutes ces choses vous seront données par-dessus.

34 - Ne vous inquiétez donc pas du lendemain ; car le lende-

main aura soin de lui-même. A chaque jour suffit sa peine.

Chapitre 7

1 - Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés.

2 - Car on vous jugera du jugement dont vous jugez, et l'on vous mesurera avec la mesure dont vous mesurez.

3 - Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'oeil de ton frère, et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton oeil ?

4 - Ou comment peux-tu dire à ton frère : Laisse-moi ôter une paille de ton oeil, toi qui as une poutre dans le tien ?

5 - Hypocrite, ôte premièrement la poutre de ton oeil, et alors tu verras comment ôter la paille de l'oeil de ton frère.

6 - Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, ne se retournent et ne vous déchirent.

7 - Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira.

8 - Car quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe.

9 - Lequel de vous donnera une pierre à son fils, s'il lui demande du pain ?

10 - Ou, s'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ?

11 - Si donc, méchants comme vous l'êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent.

12 - Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux, car c'est la loi et les prophètes.

13 - Entrez par la porte étroite. Car large est la porte, spacieux est le chemin qui mènent à la perdition, et il y en a beaucoup qui entrent par là.

14 - Mais étroite est la porte, resserré le chemin qui mènent à la vie, et il y en a peu qui les trouvent.

15 - Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous en vêtement de brebis, mais au dedans ce sont des loups ravisseurs.

16 - Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des chardons ?

17 - Tout bon arbre porte de bons fruits, mais le mauvais arbre porte de mauvais fruits.

18 - Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre porter de bons fruits.

19 - Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits est coupé et jeté au feu.

20 - C'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez.

21 - Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur ! n'entreront pas tous dans le royaume des cieus, mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieus.

22 - Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé par ton nom ? n'avons-nous pas chassé des démons par ton nom ? et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles par ton nom ?

23 - Alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité.

24 - C'est pourquoi, quiconque entend ces paroles que je dis et les met en pratique, sera semblable à un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc.

25 - La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont

soufflé et se sont jetés contre cette maison : elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur le roc.

26 - Mais quiconque entend ces paroles que je dis, et ne les met pas en pratique, sera semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable.

27 - La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et ont battu cette maison : elle est tombée, et sa ruine a été grande.

28 - Après que Jésus eut achevé ces discours, la foule fut frappée de sa doctrine ;

29 - car il enseignait comme ayant autorité, et non pas comme leurs scribes.

La rue arabe n'existe pas, mais la rue de l'islam, la rue de Dieu, existe

Interview de Mohamed Kacimi réalisé par Jean-Luc Allouche
pour le quotidien Libération

Mohamed Kacimi, né en Algérie, pose un regard sans illusions sur le monde arabe et l'islam. Sur ces sociétés «profondément communautaires, tribales» où «la notion d'individu n'existe pas», où l'intellectuel est constamment écarté, tant la soumission au texte religieux et le mépris de l'esprit y sont grands.

Caricaturons : quand on l'oublie, le monde arabo-musulman s'arrange pour faire parler de lui... Il suffit de citer les caricatures danoises, Benoît XVI, l'opéra Idoménée, Robert Redeker. Au fond, qu'a-t-il à reprocher à l'Occident ?

Ce contentieux entre l'Occident et l'islam va au-delà des conflits de la colonisation, des croisades... Même les croisades, dont on a pu penser qu'elles ont constitué une rencontre, demeurent de l'ordre de la confrontation stérile : «Au fond, tout ça ne nous a rapporté que la culture de l'abricot...» pour citer Jean-Pierre Le Goff. C'est une généalogie de malentendus comme s'il n'y avait jamais eu d'espace de rencontres entre deux cultures, il faut le dire, souvent antagoniques. Ainsi de l'islam considéré, aujourd'hui, comme une religion austère,

dans la négation du plaisir, alors que, dès le XVIIIe siècle, de Pierre Bayle à Voltaire, il est perçu comme une religion pailarde, charnelle, et du plaisir... Aujourd'hui, on ne peut nier que le monde arabo-musulman soit un monde malade. Malade des échecs de la décolonisation, des expériences socialistes avortées, de l'avènement de l'économie de libre marché souvent sauvage, avec les dénationalisations et privatisations instaurées de l'Algérie au Yémen. Un monde qui, en trente, quarante ans, a essayé plusieurs portes de sortie et qui échoue devant chacune d'entre elles. Et quand tout échoue ici-bas, l'eschatologie devient pour beaucoup l'unique ressource. A cela s'ajoute, bien sûr, depuis la première guerre du Golfe en passant par l'invasion de l'Irak et la dernière guerre entre le Hezbollah et Israël, les effets désastreux de la politique américaine. Du coup et par réaction, les Arabes se posent comme victimes innocentes de tous les malheurs qui affectent leurs sociétés, de la sécheresse au sida, tout est la faute de l'autre, l'Occident, l'Amérique ou Israël.

Ils seraient donc par essence victimes ? D'où la récurrence des motifs « notre honneur », « notre dignité ». Comme si l'humiliation était la catégorie contemporaine de l'Arabe par opposition à ce qu'il a été comme guerrier.

Comme dit Jacques Berque, dans une belle phrase : «L'Arabe n'attend qu'une seule chose de l'avenir, c'est qu'il lui restitue son passé.» Or l'Arabe reste responsable de l'image que lui renvoie l'Occident, image d'un monde arriéré, d'Etats dictato-

riaux, de pays sans liberté de pensée ou d'expression. L'homme arabe se sent humilié, violé dans son ego par cette image, qui n'est certes pas celle de Grenade, de Cordoue ou de Damas : le drame est là, entre l'Arabe tel qu'il se rêve et tel qu'il est aujourd'hui.

D'où, peut-être, le recours incessant au héros du jour, comme Nasrallah, chef du Hezbollah, (avec un nom plus que symbolique : «Victoire de Dieu»), parce qu'il en a remontré à la puissance du moment, Israël.

Nasrallah fascine surtout à cause d'une grande maîtrise du verbe. Est Arabe, nous disent les dictionnaires arabes du IXe au XIVe siècle celui qui maîtrise la langue arabe et y excelle, fût-il d'origine étrangère et est étranger quiconque n'excelle pas dans cette langue, fût-il d'origine arabe. Le droit de la langue a précédé, en quelque sorte, le droit du sol et du sang chez les Arabes. On retrouve, dans le Coran, ce rapport obsessionnel à la langue. Alors que la Thora est dans le souci du sol, du geste quotidien, les Evangiles dans la narration de la geste de Jésus, le Coran est un livre clos sur lui-même qui n'a pas de relation au réel, à l'Histoire : c'est la langue qui parle de la langue... Le livre sacré fonctionne de bout en bout comme jouissance du verbe. Cette fascination pour la langue se porte aujourd'hui sur Nasrallah, qui, sur le plan de l'éloquence et du verbe, est remarquable.

«Nous sommes victimes de notre amour pour notre propre langue», affirmait un intellectuel arabe.

Il y a en effet dans le langage coranique, dans la langue arabe, quelque chose de l'ordre de l'écran avec la réalité. L'islam fonctionne parce qu'il épargne à l'homme arabe le contact avec le monde réel. Il y a aussi l'immuabilité de cette langue. Aujourd'hui encore, les enfants apprennent par coeur les poèmes préislamiques du VI^e siècle, et le dictionnaire qui fait référence reste le *Lissane al Arabe* («la langue des Arabes») qui remonte au XIV^e siècle. C'est dire.

Mais il y a eu des réformateurs dans l'islam. Pourquoi leur discours est-il désormais recouvert par le prêche et le slogan ?

Sans évoquer les réformateurs du début du XX^e siècle, le monde arabe a connu, dans les années 60, des mouvements de gauche aussi bien au Maghreb qu'au Proche-Orient : ils ont été pratiquement laminés par les pouvoirs en place. En Egypte, entre les communistes et les Frères musulmans, un Nasser ou un Sadate ont choisi les plus «proches», les Frères musulmans, et ils ont ainsi cassé toute pensée libre, tout mouvement social, toute laïcité. On le voit même en Tunisie, où le pouvoir fait de jour en jour des concessions aux islamistes. Le mot «laïcité» n'existe pas en arabe. Laïc signifie en arabe «athée» ou «opposé à la religion» c'est une pensée impossible en islam actuellement. Laïc signifie également devenir comme l'Autre, c'est-à-dire l'Occident, l'antithèse même. Certains nous ressor-

tent l'Andalousie, Maïmonide, Averroès... Mais ce petit arbre cache la misère et la faillite de la philosophie dans le monde arabe. Alors même qu'à partir du IXe siècle la première tentative des néoplatoniciens, les mutazilites, de concilier Islam et raison, est brisée et que se met en place la Charia avec ses quatre écoles juridiques (hanafite, malékite, chafiïte et hanbalite) qui vont verrouiller à jamais l'islam et réduire à néant toute tentative de spéculation ou de réflexion. La Charia, c'est le mimétisme aveugle, le respect de la lettre et le mépris de l'esprit. J'ai toujours pensé que l'intégrisme est une forme d'analphabétisme.

Mais c'est un pouvoir politique qui met en place cette coupure...

Et qui a partie liée avec les religieux. Au IXe siècle, la mise en place de la Charia scelle la mort de la philosophie mais marque aussi la naissance du soufisme qui deviendra l'ultime espace de transgression, de révolte et, souvent, de dérision du religieux.

Est-il impossible qu'un esprit libre existe dans les sociétés arabes ?

Ces sociétés sont profondément communautaires, tribales, et l'espace d'expression de l'individu n'y existe pas. La notion d'individu même n'existe pas encore dans ces sociétés, où seul le «nous» compte. J'irais plus loin : la notion de doute n'y est

pas de mise. Je pense à Renan qui, au-delà de ses excès, disait, et je cite de mémoire, qu'est-ce qu'un musulman, c'est quelqu'un qui ne doute jamais. Un esprit libre suppose un esprit critique, et ces sociétés ébranlées en tout n'attendent pas des esprits qui les remettent en question, mais des esprits qui les confortent dans leurs convictions.

De héros en héros, l'un chassant l'autre, quand les Arabes cesseront-ils de chercher le père mythique ?

Je ne sais pas. Il y a un concept qui me fait rire, celui de «rue arabe», pur fantasme occidental. Parce que les Arabes, les musulmans campent dans un autre territoire, celui de l'au-delà. Quand Beyrouth est sous les bombes israéliennes, les manifestants sont à Tel-Aviv, non à Alger ou à Marrakech, et nulle part dans le monde arabe. L'Arabe ne réagit pas aux atteintes à son vécu, il se soucie peu de vivre dans des sociétés toutes dictatoriales, qui seront, dans dix ans, des républiques héréditaires. Des milliers de morts en Irak, en Palestine ou au Liban ne suscitent pas un seul murmure dans cette «rue arabe», mais il suffit d'une caricature ou d'un propos malheureux du pape sur le Prophète pour faire descendre des millions de personnes dans la rue, prêtes à mourir. Quand on voit l'appareil mis en place par Al-Jezira dans l'affaire du pape, on se rend compte que c'est là qu'est l'opinion, et non chez les imams et les prêcheurs. Quand on montre en boucle l'image d'un gamin palestinien abattu par un soldat israélien, on peut

être sûr que cela recrute cent ou mille islamistes par jour. Leur présentatrice vedette met-elle un jour le voile ? Aussitôt, 300 000 filles font de même. C'est une télévision très islamiste. Mais sous des dehors très démocratiques car elle a rendu lisible l'ennemi historique, Israël, qui était dans les limbes, en émettant depuis son territoire, en interviewant ses officiels et en faisant des revues de sa presse. Et, en même temps, Al-Jezira est devenu le minbar (la chaire de prédication) du monde arabe, voire l'institut de formation mondial des islamistes. La rue arabe n'existe pas, mais la rue de l'islam, la rue de Dieu, elle, existe, à travers la oumma virtuelle du Web. Et ces hommes ne se sacrifient pas pour défendre leur vie, mais pour défendre leur mythologie.

Combien de fois n'entend-on pas au Proche-Orient : «Les juifs vont perdre parce qu'ils aiment trop la vie, nous, on va vaincre parce que nous n'avons pas peur de la mort» ? Il y a une étrange grandeur là-dedans, mais, en même temps, ce mépris de la mort...

En Islam les limites symboliques entre la vie et la mort sont ténues. On dit de la mort, «c'est la pièce d'à côté». Il existe une grande proximité, si ce n'est une intimité, entre la vie ici-bas et l'au-delà. Il est interdit, dans l'islam, de clôturer les cimetières pour qu'il n'y ait pas de barrière physique entre les vivants et les morts... Aujourd'hui, cette crise, cette «maladie» de l'islam réduit davantage la frontière entre les deux mondes. Au début du phénomène des kamikazes, les soldats israéliens retrou-

vaient certains d'entre eux avec le pubis rasé et le sexe bandé avec du musc et de l'ambre : ils étaient déjà de «l'autre côté». Ce que, nous, nous appelons «mort» est, pour eux, une forme de jouissance. Ce que nous percevons comme une explosion insoutenable est en fait un mariage céleste. Ce qui est tragique dans ce monde-là, c'est que progressivement on a privé la jeunesse de tout rêve de parole, de désir, d'amour, de liberté, pour ne lui laisser qu'une seule issue possible, une seule issue de secours : celle de la mort.

La femme, convoitée et interdite à la fois : l'un des noeuds de cette crise ?

Il se situe essentiellement autour de la femme et de la sexualité. Avec l'obsession de «l'honneur», du regard des autres sur «nos» femmes. Dans le langage des religieux, la femme est qualifiée de «Aouara», c'est-à-dire de «honte». Pour dire cette obsession, il faut souligner que la plupart des titres islamistes que l'on vend dans les rues du Caire ou de Rabat portent essentiellement là-dessus, on y trouve comment punir sa femme, comment maîtriser la créature de Satan, comment contrôler ses instincts, etc. Je suis interloqué d'entendre évoquer «la volupté du monde arabe», les Mille et Nuits, à chaque fois qu'il y a une crise ; de voir ces quelques penseurs qui nous ressortent les «délices» d'une civilisation qui a produit les harems, et le hammam, et «l'Orient». Ce n'est pas parce que quelques figures ont traversé quinze siècles d'obscurantisme,

à cause de quelques moments privilégiés à Bagdad, Damas ou Cordoue, qu'on peut occulter ou, pis, magnifier toute cette histoire de lente décadence qui mène l'homme, aujourd'hui, à ce culte de la mort et à ce déni de l'amour. Tout comme il fonctionne sur une foi aveugle dans les textes, l'islamisme peut-être également perçu comme l'émanation et l'expression d'une profonde misère sexuelle collective. La femme réelle est voilée, occultée, interdite, déclarée par la plupart des pays comme mineure pour mieux exalter les «vierges du Paradis». Comme si tout ce qui est vivant faisait de l'ombre à Allah !

Comment des intellectuels arabes parlent-ils à «leur» communauté et ont-ils prise sur elle ?

Toute l'histoire de l'islam et du monde arabe est l'histoire de la mise à l'écart, si ce n'est de la mise à mort des intellectuels. Depuis la décapitation de l'inventeur de la prose, Ibn Al Muqaffa, au VIII^e siècle, en passant par le martyr de Hallaj au IX^e siècle, jusqu'à l'assassinat de Farag Foda ou de Gibran ou de Samir Kassir. Tout intellectuel qui ne parle pas au nom du Prince ou, mieux, de Dieu est suspect. Quiconque dit à la communauté, non pas ses rêves et ses fantasmes, mais ses vérités est taxé ipso facto de «mécréant» et de «traître». Pour dire cette misère de l'intellect, il suffit de rappeler que les funérailles de Naguib Mahfouz n'ont réuni que deux cents personnes, alors qu'un prêche de n'importe quel obscur imam draine des milliers de gens.

Vous et vos pairs prêchez donc dans le désert ?

Sans doute par amour du désert ! Nous ne parlons qu'à nous-mêmes et nous n'espérons même pas qu'une voix monte de ce désert.

Mohamed Kacimi est né en 1955 à El Hamel (Algérie) dans une famille de théologiens. En 1987, il publie son premier roman, le Mouchoir (l'Harmattan). Puis, avec Chantai Dagron, Arabe, vous avez dit arabe ? (Balland). Passionné par la Bible, il écrit, toujours avec Chantai Dagron, un essai sur l'imaginaire religieux, Naissance du désert (Balland) puis le Jour dernier, (Stock). Mohamed Kacimi a écrit aussi pour le théâtre : 1962, évocation des utopies et des rêves de l'enfance algérienne, la Confession d'Abraham (Gallimard, 2000). Pour la Comédie-Française, il conçoit Présences de Kateb et l'adaptation de Nedjma de Kateb Yacine. Dernier ouvrage paru : Terre sainte, (l'Avant Scène, 2006). Il est en outre président de l'association d'auteurs Ecritures vagabondes.

La spiritualité n'est pas forcément religieuse / André Comte-Sponville

Propos recueillis par Philippe Baverel

A l'occasion de la publication aujourd'hui d'un livre très grand public et facile à lire, « L'Esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu » (Albin Michel), le philosophe André Comte-Sponville nous explique pourquoi tout homme, quelles que soient ses croyances religieuses, est confronté à la question de la spiritualité. Avec ou sans Dieu.

Où vous situez-vous spirituellement ?

André Comte-Sponville. Je me définis comme athée non dogmatique et fidèle. Non dogmatique parce que mon athéisme n'est pas un savoir. Je ne sais pas si Dieu existe ou non. Mais je crois qu'il n'existe pas. Fidèle parce que je reste attaché à un certain nombre de valeurs morales nées en France à la tradition judéo-chrétienne, à savoir que la sincérité vaut mieux que le mensonge, la générosité que l'égoïsme, l'amour que la haine.

Vous-même avez reçu une éducation chrétienne ?

Oui, j'ai même été responsable de la Jeunesse étudiante chrétienne dans mon lycée. Je n'ai aucune rancœur contre le christianisme, mais plutôt une dette de reconnaissance. Simplement en Mai 1968, la passion politique a tout emporté. Dieu a cessé de m'intéresser. J'ai cessé de croire en lui. J'étais en terminale, je découvrais la philosophie et les arguments allant dans le sens de l'existence de Dieu m'ont paru moins forts que ceux de son inexistence

Comment définissez-vous l'athéisme ?

Etymologiquement, l'athéisme (du « a » privatif et de « theos » Dieu) est le fait d'être sans Dieu. Encore ne faut-il pas confondre athéisme et agnosticisme. Croyants, athées et agnostiques se posent la même question : croyons-nous que Dieu existe ? Mais ils diffèrent dans la réponse. Alors que l'athée croit que Dieu n'existe pas, l'agnostique coche la case sans opinion du grand sondage métaphysique. il dit : « Je ne sais pas. »

Combien y a-t-il d'athées en France ?

Dans la réponse sans religion qui amalgame athées et agnostiques, certains sondages arrivent à 45-50 % de la population. Mais les athées au sens strict sont une minorité, autour de 25 %. La France reste un pays chrétien.

Pourquoi publiez-vous un essai sur l'athéisme maintenant ?

Ce n'est pas un ouvrage contre la religion. C'est un livre pour la tolérance, la liberté de croyance et d'incroyance et contre le fanatisme et l'intégrisme qui ont fait un retour spectaculaire ces dernières années. On le voit bien dans l'affaire Redeker : ce qui est scandaleux, c'est qu'un homme soit menacé de mort parce qu'il a exprimé une opinion. La spiritualité est une chose trop importante pour qu'on l'abandonne aux fondamentalistes.

Quelle spiritualité « proposez-vous aux athées ?

La spiritualité dont la religion n'est qu'une forme, c'est la vie de l'esprit dans son rapport à l'absolu, à l'infini. La spiritualité n'est donc pas forcément religieuse. Ce n'est pas parce que je suis athée que je vais me priver de mon cerveau. Il serait dommage que je ne l'utilise que pour commander une pizza sur Internet ! Le fait d'être athée ne me dispense pas, comme tout être humain, d'avoir un rapport fini à l'infini, un rapport temporel à l'éternité et un rapport relatif à l'absolu. La spiritualité, qui est un sujet infiniment intime, c'est habiter cette ouverture et s'interroger, comme le faisait Leibniz : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Cette question excellente est sans réponse possible. C'est l'expérience du mystère de l'être. Mais pourquoi voudriez-vous que ce mystère soit Dieu ?

Repères

- **Athée** : personne qui croit que Dieu n'existe pas. L'athée dit : « Je crois que Dieu existe pas. »

- **Agnostique** : qui pense que ce qui est au-delà du donné expérimental est inconnaissable. L'agnostique dit : « Je ne sais pas. »

- **Croyant** : qui croit en Dieu. Le croyant dit : « Je crois que Dieu existe. »

Discours d'Albert Camus

lors de la réception du Prix Nobel

Stockholm, 10 décembre 1957

En recevant la distinction dont votre libre Académie a bien voulu m'honorer, ma gratitude était d'autant plus profonde que je mesurais à quel point cette récompense dépassait mes mérites personnels. Tout homme et, à plus forte raison, tout artiste, désire être reconnu. Je le désire aussi. Mais il ne m'a pas été possible d'apprendre votre décision sans comparer son retentissement à ce que je suis réellement. Comment un homme presque jeune, riche de ses seuls doutes et d'une œuvre encore en chantier, habitué à vivre dans la solitude du travail ou dans les retraites de l'amitié, n'aurait-il pas appris avec une sorte de panique un arrêt qui le portait d'un coup, seul et réduit à lui-même, au centre d'une lumière crue ? De quel cœur aussi pouvait-il recevoir cet honneur à l'heure où, en Europe, d'autres écrivains, parmi les plus grands, sont réduits au silence, et dans le temps même où sa terre natale connaît un malheur incessant ?

J'ai connu ce désarroi et ce trouble intérieur. Pour retrouver la paix, il m'a fallu, en somme, me mettre en règle avec un sort trop généreux. Et, puisque je ne pouvais m'égalier

à lui en m'appuyant sur mes seuls mérites, je n'ai rien trouvé d'autre pour m'aider que ce qui m'a soutenu, dans les circonstances les plus contraires, tout au long de ma vie : l'idée que je me fais de mon art et du rôle de l'écrivain. Permettez seulement que, dans un sentiment de reconnaissance et d'amitié, je vous dise, aussi simplement que je le pourrai, quelle est cette idée.

Je ne puis vivre personnellement sans mon art. Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout. S'il m'est nécessaire au contraire, c'est qu'il ne se sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis, au niveau de tous. L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas s'isoler ; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle. Et celui qui, souvent, a choisi son destin d'artiste parce qu'il se sentait différent, apprend bien vite qu'il ne nourrira son art, et sa différence, qu'en avouant sa ressemblance avec tous. L'artiste se forge dans cet aller-retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher. C'est pourquoi les vrais artistes ne méprisent rien ; ils s'obligent à comprendre au lieu de juger. Et, s'ils ont un parti à prendre en ce monde, ce ne peut être que celui d'une société où, selon le grand mot de Nietzsche, ne régnera plus le juge, mais le créateur, qu'il soit travailleur ou intellectuel.

Le rôle de l'écrivain, du même coup, ne se sépare pas

de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent. Ou, sinon, le voici seul et privé de son art. Toutes les armées de la tyrannie avec leurs millions d'hommes ne l'enlèveront pas à la solitude, même et surtout s'il consent à prendre leur pas. Mais le silence d'un prisonnier inconnu, abandonné aux humiliations à l'autre bout du monde, suffit à retirer l'écrivain de l'exil, chaque fois, du moins, qu'il parvient, au milieu des privilèges de la liberté, à ne pas oublier ce silence et à le faire retentir par les moyens de l'art.

Aucun de nous n'est assez grand pour une pareille vocation. Mais, dans toutes les circonstances de sa vie, obscur ou provisoirement célèbre, jeté dans les fers de la tyrannie ou libre pour un temps de s'exprimer, l'écrivain peut retrouver le sentiment d'une communauté vivante qui le justifiera, à la seule condition qu'il accepte, autant qu'il peut, les deux charges qui font la grandeur de son métier : le service de la vérité et celui de la liberté. Puisque sa vocation est de réunir le plus grand nombre d'hommes possible, elle ne peut s'accommoder du mensonge et de la servitude qui, là où ils règnent, font proliférer les solitudes. Quelles que soient nos infirmités personnelles, la noblesse de notre métier s'enracinera toujours dans deux engagements difficiles à maintenir – le refus de mentir sur ce que l'on sait et la résistance à l'oppression.

Pendant plus de vingt ans d'une histoire démentielle, perdu sans secours, comme tous les hommes de mon âge, dans

les convulsions du temps, j'ai été soutenu ainsi par le sentiment obscur qu'écrire était aujourd'hui un honneur, parce que cet acte obligeait, et obligeait à ne pas écrire seulement. Il m'obligeait particulièrement à porter, tel que j'étais et selon mes forces, avec tous ceux qui vivaient la même histoire, le malheur et l'espérance que nous partagions. Ces hommes, nés au début de la première guerre mondiale, qui ont eu vingt ans au moment où s'installaient à la fois le pouvoir hitlérien et les premiers procès révolutionnaires ont été confrontés ensuite, pour parfaire leur éducation, à la guerre d'Espagne, à la deuxième guerre mondiale, à l'univers concentrationnaire, à l'Europe de la torture et des prisons, doivent aujourd'hui élever leurs fils et leurs œuvres dans un monde menacé de destruction nucléaire. Personne, je suppose, ne peut leur demander d'être optimistes. Et je suis même d'avis que nous devons comprendre, sans cesser de lutter contre eux, l'erreur de ceux qui, par une surenchère de désespoir, ont revendiqué le droit au déshonneur, et se sont rués dans les nihilismes de l'époque. Mais il reste que la plupart d'entre nous, dans mon pays et en Europe, ont refusé ce nihilisme et se sont mis à la recherche d'une légitimité. Il leur a fallu se forger un art de vivre par temps de catastrophe, pour naître une seconde fois, et lutter ensuite, à visage découvert, contre l'instinct de mort à l'œuvre dans notre histoire.

Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empê-

cher que le monde ne se défasse. Héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où de médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer à partir de ses seules négations un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir. Devant un monde menacé de désintégration, où nos grands inquisiteurs risquent d'établir pour toujours les royaumes de la mort, elle sait qu'elle devrait, dans une sorte de course folle contre la montre, restaurer entre les nations une paix qui ne soit pas celle de la servitude, réconcilier à nouveau travail et culture, et refaire avec tous les hommes une arche d'alliance. Il n'est pas sûr qu'elle puisse jamais accomplir cette tâche immense, mais il est sûr que, partout dans le monde, elle tient déjà son double pari de vérité et de liberté, et, à l'occasion, sait mourir sans haine pour lui. C'est elle qui mérite d'être saluée et encouragée partout où elle se trouve, et surtout là où elle se sacrifie. C'est sur elle, en tout cas, que, certain de votre accord profond, je voudrais reporter l'honneur que vous venez de me faire.

Du même coup, après avoir dit la noblesse du métier d'écrire, j'aurais remis l'écrivain à sa vraie place, n'ayant d'autres titres que ceux qu'il partage avec ses compagnons de lutte, vulnérable mais entêté, injuste et passionné de justice, construisant son œuvre sans honte ni orgueil à la vue de tous,

toujours partagé entre la douleur et la beauté, et voué enfin à tirer de son être double les créations qu'il essaie obstinément d'édifier dans le mouvement destructeur de l'histoire. Qui, après cela, pourrait attendre de lui des solutions toutes faites et de belles morales ? La vérité est mystérieuse, fuyante, toujours à conquérir. La liberté est dangereuse, dure à vivre autant qu'exaltante. Nous devons marcher vers ces deux buts, péniblement, mais résolument, certains d'avance de nos défaillances sur un si long chemin. Quel écrivain dès lors oserait, dans la bonne conscience, se faire prêcheur de vertu ? Quant à moi, il me faut dire une fois de plus que je ne suis rien de tout cela. Je n'ai jamais pu renoncer à la lumière, au bonheur d'être, à la vie libre où j'ai grandi. Mais bien que cette nostalgie explique beaucoup de mes erreurs et de mes fautes, elle m'a aidé sans doute à mieux comprendre mon métier, elle m'aide encore à me tenir, aveuglément, auprès de tous ces hommes silencieux qui ne supportent dans le monde la vie qui leur est faite que par le souvenir ou le retour de brefs et libres bonheurs.

Ramené ainsi à ce que je suis réellement, à mes limites, à mes dettes, comme à ma foi difficile, je me sens plus libre de vous montrer, pour finir, l'étendue et la générosité de la distinction que vous venez de m'accorder, plus libre de vous dire aussi que je voudrais la recevoir comme un hommage rendu à tous ceux qui, partageant le même combat, n'en ont reçu aucun privilège, mais ont connu au contraire malheur et persécution. Il me restera alors à vous en remercier, du fond du

cœur, et à vous faire publiquement, en témoignage personnel de gratitude, la même et ancienne promesse de fidélité que chaque artiste vrai, chaque jour, se fait à lui-même, dans le silence.

Lettre à Albert Camus de son instituteur Louis Germain

Alger, ce 30 avril 1959

Mon cher petit,

Adressé de ta main, j'ai bien reçu le livre Camus qu'a bien voulu me dédicacer son auteur Monsieur J.-Cl. Brisville.

Je ne sais t'exprimer la joie que tu m'as faite par ton geste gracieux ni la manière de te remercier. Si c'était possible, je serrerais bien fort le grand garçon que tu es devenu et qui resteras toujours pour moi « mon petit Camus ».

Je n'ai pas encore lu cet ouvrage, sinon les premières pages. Qui est Camus ? J'ai l'impression que ceux qui essayent de percer ta personnalité n'y arrivent pas tout à fait. Tu as toujours montré une pudeur instinctive à déceler ta nature, tes sentiments. Tu y arrives d'autant mieux que tu es simple, direct. Et bon par-dessus le marché ! Ces impressions, tu me les a données en classe. Le pédagogue qui veut faire consciencieusement son métier ne néglige aucune occasion de connaître ses élèves, ses enfants, et il s'en présente sans cesse. Une réponse, un geste, une attitude sont amplement révélateurs. Je crois donc bien connaître le gentil petit bonhomme que tu

étais, et l'enfant, bien souvent, contient en germe l'homme qu'il deviendra. Ton plaisir d'être en classe éclatait de toutes parts. Ton visage manifestait l'optimisme. Et à t'étudier, je n'ai jamais soupçonné la vraie situation de ta famille. Je n'en ai eu qu'un aperçu au moment où ta maman est venue me voir au sujet de ton inscription sur la liste des candidats aux Bourses. D'ailleurs, cela se passait au moment où tu allais me quitter. Mais jusque-là tu me paraissais dans la même situation que tes camarades. Tu avais toujours ce qu'il te fallait. Comme ton frère, tu étais gentiment habillé. Je crois que je ne puis faire un plus bel éloge de ta maman.

Pour en revenir au livre de monsieur Brisville, il porte une abondante iconographie. Et j'ai eu l'émotion très grande de connaître, par son image, ton pauvre Papa que j'ai toujours considéré comme « mon camarade ». Monsieur Brisville a bien voulu me citer : je vais l'en remercier.

J'ai vu la liste sans cesse grandissante des ouvrages qui te sont consacrés ou qui parlent de toi. Et c'est une satisfaction très grande pour moi de constater que ta célébrité (c'est l'exacte vérité) ne t'avait pas tourné la tête. Tu es resté Camus : bravo.

J'ai suivi avec intérêt les péripéties multiples de la pièce que tu as adaptée et aussi montée : Les Possédés. Je t'aime trop pour ne pas te souhaiter la plus grande réussite : celle que tu mérites. Malraux veut, aussi, te donner un théâtre. Je sais que c'est une passion chez toi. Mais... vas-tu arriver à mener à bien et de front toutes ces activités ? Je crains pour toi

que tu n'abuses de tes forces. Et, permets à ton vieil ami de le remarquer, tu as une gentille épouse et deux enfants qui ont besoin de leur mari et papa. A ce sujet, je vais te raconter ce que nous disait parfois notre directeur d'École normale. Il était très, très dur pour nous, ce qui nous empêchait de voir, de sentir, qu'il nous aimait réellement. «La nature tient un grand livre où elle inscrit minutieusement tous les excès que vous commettez» .J'avoue que ce sage avis m'a souventes fois retenu au moment où j'allais l'oublier. Alors dis, essaye de garder blanche la page qui t'est réservée sur le Grand Livre de la nature.

Andrée me rappelle que nous t'avons vu et entendu à une émission littéraire de la télévision, émission concernant Les Possédés. C'était émouvant de te voir répondre aux questions posées. Et, malgré moi, je faisais la malicieuse remarque que tu ne te doutais pas que, finalement, je te verrai et t'entendrai. Cela a compensé un peu ton absence d'Alger. Nous ne t'avons pas vu depuis pas mal de temps...

Avant de terminer, je veux te dire le mal que j'éprouve en tant qu'instituteur laïc, devant les projets menaçants ourdis contre notre école. Je crois, durant toute ma carrière, avoir respecté ce qu'il y a de plus sacré dans l'enfant : le droit de chercher sa vérité. Je vous ai tous aimés et crois avoir fait tout mon possible pour ne pas manifester mes idées et peser ainsi sur votre jeune intelligence. Lorsqu'il était question de Dieu (c'est dans le programme), je disais que certains y croyaient, d'autres non. Et que dans la plénitude de ses droits, chacun faisait

ce qu'il voulait. De même, pour le chapitre des religions, je me bornais à indiquer celles qui existaient, auxquelles appartenaient ceux à qui cela plaisait. Pour être vrai, j'ajoutais qu'il y avait des personnes ne pratiquant aucune religion. Je sais bien que cela ne plaît pas à ceux qui voudraient faire des instituteurs des commis voyageurs en religion et, pour être plus précis, en religion catholique. À l'École normale d'Alger (installée alors au parc de Galland), mon père, comme ses camarades, était obligé d'aller à la messe et de communier chaque dimanche. Un jour, excédé par cette contrainte, il a mis l'hostie «consacrée» dans un livre de messe qu'il a fermé ! Le directeur de l'École a été informé de ce fait et n'a pas hésité à exclure mon père de l'école. Voilà ce que veulent les partisans de «l'École libre » (libre... de penser comme eux). Avec la composition de la Chambre des députés actuelle, je crains que le mauvais coup n'aboutisse. Le Canard enchaîné a signalé que, dans un département, une centaine de classes de l'École laïque fonctionnent sous le crucifix accroché au mur. Je vois là un abominable attentat contre la conscience des enfants. Que sera-ce, peut-être, dans quelque temps ? Ces pensées m'attristent profondément.

Mon cher petit, j'arrive au bout de ma 4e page : c'est abuser de ton temps et te prie de m'excuser. Ici, tout va bien. Christian, mon beau-fils, va commencer son 27e mois de service demain.

Sache que, même lorsque je n'écris pas, je pense souvent à vous tous.

Madame Germain et moi vous embrassons tous quatre bien fort. Affectueusement à vous.

Germain Louis

Je me rappelle la visite que tu as faite, avec tes camarades communiants comme toi, dans notre classe. Tu étais visiblement heureux et fier du costume que tu portais et de la fête que tu célébrais. Sincèrement j'ai été heureux de votre joie, estimant que si vous faisiez la communion, c'est que cela vous plaisait ? Alors...

Lettre à « Monsieur l'instituteur » / Jules Ferry

(...) Si parfois vous étiez embarrassé pour savoir jusqu'où il est permis d'aller dans votre enseignement moral, voici une règle pratique à laquelle vous pourrez vous tenir. Au moment de proposer aux élèves un précepte, une maxime quelconque, demandez-vous s'il se trouve à votre connaissance un seul honnête homme qui puisse être froissé de ce que vous allez dire. Demandez-vous si un père de famille, je dis un seul, présent à votre classe et vous écoutant, pourrait de bonne foi refuser son assentiment à ce qu'il vous entendrait dire. Si oui, abstenez-vous de le dire ; sinon, parlez hardiment : car ce que vous allez communiquer à l'enfant, ce n'est pas votre propre sagesse, c'est la sagesse du genre humain, c'est une de ces idées d'ordre universel que plusieurs siècles de civilisation ont fait entrer dans le patrimoine de l'humanité. (...)

Jules Ferry – Président du Conseil
Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts
Discours au Sénat, le 10 juin 1881
Instruction civique et morale

Nous avons inscrit dans le projet de loi, parmi les matières obligatoires, dans le programme obligatoire de l'enseignement primaire, l'instruction morale et l'instruction civique.

Nous n'avons pas éliminé l'enseignement religieux : nous avons dit seulement qu'il cesserait d'être donné par l'instituteur et qu'il serait donné par le Ministère du Culte (...)

(...) nous disons et nous affirmons que l'on peut, côté d'un enseignement religieux confié au ministre du culte, prescrire à l'instituteur de donner un enseignement moral ; mais nous ne lui prescrivons en aucune façon d'appeler l'attention des enfants sur les bases de la morale et sur le postulat de devoir. Nous disons que l'instituteur, non dans des leçons ex-professo - Il n'y en a pas et il ne peut y en avoir à l'école primaire sur la morale - mais dans l'intimité quotidienne du maître et de l'élève, dans les plus simples devoirs, dans les conversations qui se tiennent à l'école et hors de l'école, dans les récréations scientifiques, dans les promenades géologiques,

dans tous ces petits exercices, à la fois hygiéniques pour le corps et salutaires pour l'esprit, que nous cherchons à développer, à faire entrer dans la pratique des écoles primaires, nous disons que l'instituteur enseignera ... quoi ? Une théorie sur le fondement de la morale ? Jamais, Messieurs ... Mais la bonne vieille morale de nos pères, la nôtre, la vôtre, car nous n'en avons qu'une (...)

(...) Après le tour de l'enseignement moral, vient le tour de l'enseignement civique.

Cet enseignement civique ne sera, pas plus que l'enseignement moral, une déduction savante et raisonnée. Ensuite, il n'a point pour but de faire pénétrer certaines doctrines politiques dans les jeunes intelligences confiées à nos soins, il sera tout simplement une fenêtre ouverte sur un des côtés de la réalité sociale que l'enseignement primaire a, selon nous, trop négligé jusqu'à présent (...)

Si vous voulez chasser des esprits les utopies, si vous voulez émonder les idées fausses, il faut que vous fassiez entrer dans l'esprit et dans le cœur de l'enfant, des idées vraies sur la société où il doit vivre, sur les droits qu'il doit exercer.

Comment dans quelques années, il sortira de l'école primaire, et pour un grand nombre de ces jeunes gens, c'est à l'école primaire que s'arrêtent malheureusement et se limitent tout le bagage et toutes les connaissances scientifiques (...)

(...) Parler aux enfants de ces choses, Messieurs, c'est leur fournir un objet de méditations, à la fois les plus hautes et les plus salutaires qu'on puisse imaginer.

Lettre à la jeunesse / Emile Zola

Ô jeunesse, jeunesse ! je t'en supplie, songe à la grande besogne qui t'attend. Nous, les vieux, nous te laissons le formidable amas de notre enquête, beaucoup de contradictions et d'obscurités peut-être ; mais à coup sûr, l'effort le plus passionné que jamais siècle ait fait vers la lumière, les documents les plus honnêtes et les plus solides, les fondements mêmes de ce vaste édifice de la science que tu dois continuer à bâtir pour ton honneur et ton bonheur. Et nous ne te demandons que d'être encore plus généreuse, plus libre d'esprit, de nous dépasser. Et nous te céderons fraternellement la place, heureux de disparaître et de nous reposer de notre part de tâche accomplie, dans le bon sommeil de la mort, si nous savons que tu nous continues et que tu réalises nos rêves.

Ne commets pas le crime d'acclamer le mensonge, de faire campagne avec la force brutale, l'intolérance et la voracité des ambitieux. La dictature est au bout. Jeunesse, jeunesse ! sois toujours avec la justice. Si l'idée de justice s'obscurcissait en toi, tu irais à tous les périls. Et je ne te parle pas de la justice de nos codes, qui n'est que la garantie des liens sociaux. Certes, il faut la respecter, mais il est une notion plus haute de

la justice, celle qui pose en principe que tout jugement des hommes est faillible, et qui admet l'innocence possible d'un condamné, sans croire insulter ses juges. N'est-ce donc pas là une aventure qui doit soulever ton enflammée passion du droit ? Qui se soulèvera pour exiger que justice soit faite, si ce n'est toi qui n'es engagée ni compromise dans aucune affaire louche, qui peux parler haut, en toute pureté et en toute bonne foi ?

Comment ne fais-tu pas ce rêve chevaleresque, s'il est quelque part un martyr succombant sous la haine, de défendre sa cause et de le délivrer ? Qui donc, si ce n'est toi, tentera la sublime aventure, se lancera dans une cause dangereuse et superbe, tiendra tête à un peuple au nom de l'idéal de justice ? Et n'es-tu pas honteuse, enfin, que ce soient tes aînés, des vieux qui se passionnent, qui fassent aujourd'hui ta besogne de généreuse folie ? - Où allez-vous, jeunes gens, où allez-vous, étudiants, qui battez les rues, manifestant, jetant au milieu de nos discordes la bravoure et l'espoir de vos vingt ans ? — Nous allons à l'humanité, à la vérité, à la justice !

Rester Jeune / Douglas Mac Arthur

La jeunesse n'est pas une période de la vie, elle est un état d'esprit, un effet de la volonté, une qualité de l'imagination, une intensité émotive, une victoire du courage sur la timidité, du goût de l'aventure sur l'amour du confort.

On ne devient pas vieux pour avoir vécu un certain nombre d'années : on devient vieux parce qu'on a déserté son idéal.

Les années rident la peau ; renoncer à son idéal ride l'âme.

Les préoccupations, les doutes, les craintes et les désespoirs sont les ennemis qui, lentement, nous font pencher vers la terre et devenir poussière avant la mort.

Jeune est celui qui s'étonne et s'émerveille.

Il demande, comme l'enfant insatiable : et après ?

Il défie les événements et trouve de la joie au jeu de la vie.

Vous êtes aussi jeune que votre foi.

Aussi vieux que votre doute.

Aussi jeune que votre confiance en vous-même.

Aussi jeune que votre espoir.

Aussi vieux que votre abattement.

Vous resterez jeune tant que vous resterez réceptif.

Réceptif à ce qui est beau, bon et grand.

Réceptif aux messages de la nature, de l'homme et de l'infini.

Si un jour, votre coeur est mordu par le pessimisme et rongé par le cynisme, puisse Dieu avoir pitié de votre âme de vieillard.

Traduction d'un extrait du discours d'adieu du Général Mac Arthur. Intitulé «Duty Honor Country» aux étudiants de l'école Militaire de West Point. 1962.

Bestiaire de l'homme politique / Guy Gilbert

Prêtre éducateur.

Ne sois jamais hyène pour te repaître des restes de tes partenaires déchus... Ils te boufferont avec la même délectation.

Sois par contre un aigle qui voit de loin, et de haut. Il plane longtemps, l'aigle, avant d'atterrir. Il a les cimes pour royaume.

Sois fourmi, besogneuse. Elle vit au ras des pâquerettes, solidaire et proche de l'immense fourmilière de ses frères et sœurs.

Ne sois pas un rat putride te nourrissant des mille et un bruits de la gente politique et te régaland des plus sordides déchets. N'oublie pas : les rats aiment s'entre-dévorer.

Le loup sera ton guide. Protecteur des faibles, fidèle jusqu'à la mort, il a un formidable instinct. Il sait voir longtemps à l'avance le froid qui vient, l'ennemi qui guette.

Sois royal comme le lion. Les petites gens ne le touchent pas. Son domaine est immense. L'horizon seul l'attire.

Si tu n'as pas la cuirasse du rhinocéros, face aux criti-

ques et aux innombrables attaques tu seras aussi fragile qu'un vermisseau.

L'éléphant, son travail terminé, se retire, solitaire. N'attends pas qu'on te pousse au désert. Ou alors tu te dessécheras sous la risée de tous.

Le lièvre, c'est connu, à la moindre alerte, fonce vers son terrier. Sauve qui peut : chacun pour soi. Prends la mesure de ce que tu vis : responsable tu l'es. Prends-en le risque.

Ne sois pas caméléon. Sinon ta vie politique ne sera que couleurs changeantes, au gré du temps. Le temps est versatile et le mépris t'attend.

Sois prudent comme un serpent. Tu éviteras les pièges sordides de la vie politique.

Sois doux comme une colombe. Personne ne résiste à la douceur et à la bonté.

Sois chameau. Ta bosse emplie de certitudes morales et d'énergie spirituelle t'aidera à traverser tous les déserts ambiants et les incertitudes de la vague qui frappe, poussée par la houle.

Ne sois pas coucou. Pondre ton œuf dans le nid des autres et vider ensuite la couvée pour prendre toute la place c'est vouloir risquer ta vie politique sur l'intérêt, le vent du moment et le vide. L'impasse ou le ravin seront alors ton dernier nid.

Fonce avec la horde des bisons. En tête bien sûr, Tu donnes la direction. C'est ton boulot. Ta force et ton enthousiasme entraîneront le troupeau.

Le monde politique est un immense chêne. Alors, sois écureuil. Mais n'emmagasine par les voix. Demain elles te trahiront. Grimpe de branche en branche. Tu ne rencontreras que stars. Monte toujours plus haut. Tu contempleras le ciel. Il est rempli d'étoiles. On en manque tragiquement

Victor Hugo contre la peine de mort

Discours à l'Assemblée Constituante 1848

15 septembre 1848.

Je regrette que cette question, la première de toutes peut-être, arrive au milieu de vos délibérations presque à l'improviste, et surprenne les orateurs non préparés.

Quant à moi, je dirai peu de mots, mais ils partiront du sentiment d'une conviction profonde et ancienne.

Vous venez de consacrer l'inviolabilité du domicile, nous vous demandons de consacrer une inviolabilité plus haute et plus sainte encore, l'inviolabilité de la vie humaine.

Messieurs, une constitution, et surtout une constitution faite par la France et pour la France, est nécessairement un pas dans la civilisation. Si elle n'est point un pas dans la civilisation, elle n'est rien. (*Très bien ! Très bien !*)

Eh bien, songez-y, qu'est-ce que la peine de mort ? La peine de mort est le signe spécial et éternel de la barbarie. (*Mouvement.*) Partout où la peine de mort est prodiguée, la barbarie domine ; partout où la peine de mort est rare, la civilisation règne. (*Sensation.*)

Messieurs, ce sont là des faits incontestables. L'adoucissement de la pénalité est un grand et sérieux progrès. Le dix-huitième siècle, c'est là une partie de sa gloire, a aboli la torture ; le dix-neuvième siècle abolira la peine de mort. (*Vive adhésion. Oui ! Oui !*)

Vous ne l'abolirez pas peut-être aujourd'hui ; mais, n'en doutez pas, demain vous l'abolirez, ou vos successeurs l'aboliront. (*Nous l'abolirons ! Agitation.*)

Vous écrivez en tête du préambule de votre constitution «En présence de Dieu», et vous commenceriez par lui dérober, à ce Dieu, ce droit qui n'appartient qu'à lui, le droit de vie et de mort. (*Très-bien ! Très-bien !*)

Messieurs, il y a trois choses qui sont à Dieu et qui n'appartiennent pas à l'homme l'irrévocable, l'irréparable, l'indissoluble. Malheur à l'homme s'il les introduit dans ses lois ! (*Mouvement.*) Tôt ou tard elles font plier la société sous leur poids, elles dérangent l'équilibre nécessaire des lois et des mœurs, elles ôtent à la justice humaine ses proportions ; et alors il arrive ceci, réfléchissez-y, messieurs, que la loi épouvante la conscience. (*Sensation.*)

Je suis monté à cette tribune pour vous dire un seul mot, un mot décisif, selon moi ; ce mot, le voici. (*Écoutez ! écoutez !*)

Après février, le peuple eut une grande pensée, le lendemain du jour où il avait brûlé le trône, il voulut brûler l'échafaud. (*Très bien ! – D'autres voix : Très mal !*)

Ceux qui agissaient sur son esprit alors ne furent pas,

je le regrette profondément, à la hauteur de son grand coeur. (À gauche : Très bien !) On l'empêcha d'exécuter cette idée sublime.

Eh bien, dans le premier article de la constitution que vous votez, vous venez de consacrer la première pensée du peuple, vous avez renversé le trône. Maintenant consacrez l'autre, renversez l'échafaud. (*Applaudissements à gauche. Protestations à droite.*)

Je vote l'abolition pure, simple et définitive de la peine de mort.

L'Appel du 18 juin 1940 / Général de Gaulle

Discours prononcé à la radio de Londres le 18 juin 1940.

Cet appel n'a pas été enregistré.

Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement. Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat.

Certes, nous avons été, nous sommes, submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne, de l'ennemi. Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.

Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non !

Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.

Car la France n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et conti-

nue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des Etats-Unis.

Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances, n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens nécessaires pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrions vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là.

Moi, Général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialistes des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi.

Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.

Demain, comme aujourd'hui, je parlerai à la Radio de Londres.

LA MARSEILLAISE

Paroles et musique de Rouget de Lisle

REFRAIN

Aux armes, citoyens !
Formez vos bataillons !
Marchons, marchons !
Qu'un sang impur...
Abreuve nos sillons !

COUPLETS

1

Allons ! Enfants de la Patrie !
Le jour de gloire est arrivé !
Contre nous de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé ! (Bis)
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vos bras
Égorger vos fils, vos compagnes.
Aux armes, citoyens ! Etc.

2

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ? (Bis)
Français ! Pour nous, ah ! Quel outrage
Quels transports il doit exciter ;
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes, citoyens ! Etc.

3

Quoi ! Des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! Des phalanges mercenaires
terrasseraient nos fiers
guerriers ! (Bis)
Dieu ! Nos mains seraient enchaînées !
Nos fronts sous le joug se ploieraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !
Aux armes, citoyens ! Etc.

4

Tremblez, tyrans et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis !
Tremblez ! Vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix. (Bis)

Tout est soldat pour vous combattre.
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produira de nouveaux
Contre vous tout prêt à se battre.
Aux armes, citoyens ! Etc.

5

Français, en guerriers magnanimes
Portons ou retenons nos coups !
Épargnons ces tristes victimes,
A regret, s'armant contre nous ! (Bis)
Mais ce despote sanguinaire !
Mais ces complices de Bouille !
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère !
Aux armes, citoyens ! Etc.

6

Amour sacré de la Patrie
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !
Liberté ! Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs ! (Bis)
Sous nos drapeaux que la Victoire
Accoure à tes mâles accents !
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !
Aux armes, citoyens ! Etc.

7Peuple français, connais ta gloire ;
Couronné par l'Égalité,
Quel triomphe, quelle victoire,
D'avoir conquis la Liberté ! (Bis)
Le Dieu qui lance le tonnerre
Et qui commande aux éléments,
Pour exterminer les tyrans,
Se sert de ton bras sur la terre.
Nos fronts sous le joug se ploieraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !
Aux armes, citoyens ! Etc.

8

Nous avons de la tyrannie
Repoussé les derniers efforts ;
De nos climats, elle est bannie ;
Chez les Français les rois sont morts. (Bis)
Vive à jamais la République !
Anathème à la royauté !
Que ce refrain, partout porté,
Brave des rois la politique
Aux armes, citoyens ! Etc.

9

La France que l'Europe admire
A reconquis la Liberté

Et chaque citoyen respire
Sous les lois de l'Égalité ; (Bis)
Un jour son image chérie
S'étendra sur tout l'univers.
Peuples, vous briserez vos fers
Et vous aurez une Patrie !
Aux armes, citoyens ! Etc.

10

Foulant aux pieds les droits de l'Homme,
Les soldatesques légions
Des premiers habitants de Rome
Asservirent les nations. (Bis)
Un projet plus grand et plus sage
Nous engage dans les combats
Et le Français n'arme son bras
Que pour détruire l'esclavage.
Aux armes, citoyens ! Etc.

11

Oui ! Déjà d'insolents despotes
Et la bande des émigrés
Faisant la guerre aux Sans-Culottes
Par nos armes sont altérés ; (Bis)
Vainement leur espoir se fonde
Sur le fanatisme irrité,
Le signe de la Liberté

Fera bientôt le tour du monde.

Aux armes, citoyens ! Etc.

12

O vous ! Que la gloire environne,

Citoyens, illustres guerriers,

Craignez, dans les champs de Bellone,

Craignez de flétrir vos lauriers ! (Bis)

Aux noirs soupçons inaccessibles

Envers vos chefs, vos généraux, Ne quittez jamais vos dra-
peaux,

Et vous resterez invincibles.

Aux armes, citoyens ! Etc.

COUPLET DES ENFANTS

Nous entrerons dans la carrière,

Quand nos aînés n'y seront plus ;

Nous y trouverons leur poussière

Et la trace de leurs vertus. (Bis)

Bien moins jaloux de leur survivre

Que de partager leur cercueil

Nous aurons le sublime orgueil de les venger ou de les suivre.

Aux armes, citoyens ! Etc.

Enfants, que l'Honneur, la Patrie

Fassent l'objet de tous nos vœux !

Ayons toujours l'âme nourrie

Des feux qu'ils inspirent tous deux. (Bis)
Soyons unis ! Tout est possible ;
Nos vils ennemis tomberont,
Alors les Français cesseront
De chanter ce refrain terrible :
Aux armes, citoyens ! Etc.

Citations politiques

Les Français, jadis sujets du Roi, naguère encore citoyens de la République sont devenus des consommateurs. Ils ne se contentent plus d'exiger la justice, ils veulent une justice à leur convenance.

Pour la culture, le seul investissement digne, utile et national est celui des enseignements artistiques. Seul l'investissement dans l'enfance est susceptible à long terme de produire les lecteurs, les musiciens, les danseurs, les architectes, les spectateurs, bref les citoyens qui nourrissent une culture.

L'Algérie, un terminus pour prolétaires, naufragés de toutes les illusions des grands ports d'Espagne, de France, de Malte, de Sicile, d'Italie où l'on tentait de faire repartir autrement des existences que l'on savait désormais immobiles.

Albert Camus

Il fallait bien que quelque chose change pour que tout continue comme avant.

Giuseppe Tomasi di Lampedusa

Le Guépard

Crois-tu que la révolution nous donnera des routes meilleures ?
Nous sommes le pays des accommodements.

Giuseppe Tomasi di Lampedusa

Le Guépard

L'esprit de restauration dont les convulsions sont partout dévastatrices ne concerne pas seulement un âge d'or mythifié. Il faut avoir pour objectif de «restaurer» une situation imaginaire. C'est à quoi conduisent le goût du particulier, le culte de la différence, la nostalgie des racines et le repliement sur une identité «rêvée». Or, on cherche en vain un peuple qui échappe aujourd'hui à ces tentations. Ce sont enfin les mêmes tentations qui conduisent aux intégrismes, aux guerres de religion, au droit du sang et à la déportation des opposants.

Quand l'image compte plus que le propos,
Quand la forme agresse le fond,
Quand l'appel à l'émotion l'emporte sur l'appel à l'intelligence,
Alors une certaine forme de démocratie s'évanouit, celle qui ambitionne de permettre à chacun d'être maître de son destin.

Compte tenu de ce qu'est devenue l'opinion française, le spectaculaire éphémère n'est-il pas, par excellence, l'arme des hommes de pouvoir ?

Pour le garder, n'est-on pas contraint au spectacle ? N'est-il pas plus efficace de gérer intelligemment une émotion qu'un budget ?

Je ressens profondément la constante nostalgie de l'Algérie, d'autant plus douloureuse qu'elle est lestée d'un surcroît de rancœur à l'égard de ceux qui l'enfoncent chaque jour un peu plus dans la voie du déchirement, du dévoiement, des reniements et osent en même temps se pavaner sur les scènes de

l'affreux spectacle de la trahison à un idéal, à un peuple, à une terre satisfaite et de la bêtise conquérante.

Jean Daniel

Un Algérien est un arabe qui a besoin de se dire chaque jour qu'il n'est pas français.

Jean Daniel

Quand on regarde ce que les colonisés font de leurs pays reconquis, l'état de victimisation dans lequel ils vont se complaire comme alibi à leur paresse et à leur incompetence, quand on découvre que le totalitarisme a triomphé de leur épopée insurrectionnelle, il y a de quoi renoncer à l'espérance.

Jean Daniel

Tout homme politique doit intégrer dans ses options, la mondialisation, l'échec du tiers monde, l'hégémonie américaine, le terrorisme islamiste, la révolution sexuelle.

Jamais je n'ai été plus en accord avec moi-même que lorsque j'ai eu l'audace ou l'imprudence de prendre les distances que je croyais justes vis à vis du camp auquel j'appartenais et où j'avais été applaudi.

Il faut toujours faire défaut à ceux qui se dressent contre nous en calomniateurs, en juges implacables, en assassins de l'âme, opposer une fin de non recevoir à leurs attaques et à leurs défis en revenant résolument à cette immensité cachée au cœur de la grande solitude intérieure. Pour résister, il faut se tenir sur

un socle solide. Pour le trouver, ce socle inébranlable, il est nécessaire de descendre jusqu'au tréfonds de soi. Là où ne règne que silence et solitude, «une seule chose est nécessaire : la solitude, la grande solitude intérieure. Aller en soi-même et ne rencontrer personne durant des heures.

Rien n'est plus dangereux à la démocratie que le rêve d'une harmonie sociale où le débat s'éteint. Le débat, l'affrontement des idées, des convictions sont consubstantiels à la démocratie. Les gens font l'éloge du consensus, ils veulent réconcilier les Français. Ils nous disent qu'il faut tout faire pour cicatriser les plaies qui marquent le corps social. Quelle erreur !

Montesquieu

Un pays où l'on n'entend plus la rumeur d'aucun conflit est mûr pour la servitude.

Bernard Henri Lévy

Si la critique est juste et pleine d'égards, vous lui devez des remerciements et de la déférence...

Si elle est juste et sans égards, de la déférence sans remerciements...

Si elle est outrageante et injuste, le silence et l'oubli.

D'Alembert

L'espoir est une dimension de l'esprit, il est en nous, pas dans les objets ou les éventuels événements.

Vaclav Havel

Dès que j'aurai le moindre soupçon que ma fonction m'oblige à sacrifier à mon identité, je quitterai la politique.

Vaclav Havel

Si tu t'assieds à regarder le fil de l'eau, tu y verras passer le cadavre de ton ennemi.

Proverbe oriental

Lorsque les pères s'habituent à laisser faire les enfants,
Lorsque les fils ne tiennent plus compte de leurs paroles,
Lorsque les maîtres tremblent devant les élèves et préfèrent les flatter,

Lorsque finalement les jeunes méprisent les lois parce qu'ils ne reconnaissent, au-dessus d'eux, l'autorité de rien ni de personne.

Alors c'est là, en toute beauté et en toute jeunesse, le début de la tyrannie.

Platon

Le journaliste reste le seul homme en position d'humilier, moquer ou dénigrer l'un quelconque de ses concitoyens sans que ce dernier puisse répliquer avec les mêmes armes

Régis Debray

Je ne sais rien de plus avilissant et de plus répandu, hélas, que les bassesses des courtisans. Je me suis toujours senti humilié par les humiliations qu'il leur faut subir ou qu'ils s'infligent eux-mêmes.

A travers les médias, on n'a ni le temps, ni la volonté d'analyser les choses en profondeur. Or, il y a deux types de person-

nes, ceux qui privilégient l'art de paraître et ceux qui préfèrent être. La foule a tendance à suivre les premiers, car l'image véhiculée est plus positive, mais derrière ...

De l'autre, il y a ceux pour qui le mensonge est impossible à pratiquer. Ils sont comme ils sont, ils expriment leurs vérités, même si elles peuvent choquer.

Beaucoup d'hommes politiques ont le courage d'être lâches, quand la vague arrive, ils baissent la tête, elle passe et ils ressortent un peu mouillés ... et puis voilà !

J'ai connu les sortilèges du pouvoir, et plus longtemps, le combat de l'opposant. J'ai rencontré la ferveur des foules, mais j'ai subi, plus que l'assaut de mes adversaires, la défection des alliés et la trahison des «amis». J'ai connu tout à tour, le flux des ralliements et le reflux des reniements. J'ai connu des défaites électorales, mais dans la bataille des idées de la deuxième moitié du XXe siècle, je me suis très souvent, trouvé dans le camp des vainqueurs.

Je n'aime pas ceux qui réclament la victoire et ne font rien pour l'obtenir. Je les trouve impolis.

Charles Péguy

Si la politique se limite seulement à critiquer son adversaire, alors tout le monde peut entrer en campagne.

En politique, ce qu'il y a de plus difficile à comprendre, c'est ce qui se passe sous vos yeux.

Alexis deTocqueville

La valeur d'un état à la longue, c'est la valeur des individus qui le composent (...), un état qui rapetisse les hommes afin qu'ils puissent être entre les mains les instruments dociles de ses projets, s'apercevra qu'on ne peut faire de grandes choses avec de petits hommes.

Stuart Mill

Ce qu'il y a de vraiment commode avec les principes, c'est qu'on peut toujours les sacrifier quand c'est nécessaire.

Somerset Maugham

Dans ma longue expérience de la politique, je n'ai jamais constaté que l'ignorance fut un obstacle à la critique.

Harold MacMillan

Il faut être rameur avant de tenir le gouvernail, avoir gardé la proue et observé les vents avant de gouverner soi-même le navire.

Aristophane

Les discours remplis de promesses flatteuses trouvent dans le cœur de ceux qui les écoutent, un penchant secret qui les favorise et cela pour la raison qu'il est très facile de se tromper soi-même, car chacun croit aisément ce qu'il désire.

Démosthène

Il arriva que le feu pris dans les coulisses d'un théâtre. Le bouffon vint en avertir le public. On pensa qu'il faisait de l'esprit et on applaudit ; il insista ; on rit de plus belle. C'est ainsi, je pense, que périra le monde : dans la joie générale des gens spirituels qui croiront à une farce.

Soren Kierkegaard

Il est souvent préférable d'être très actif plutôt que de penser trop intensément.

Louis Bromfield

L'Orient est l'Orient, l'Occident est l'Occident, et jamais ces deux mondes ne parviendront à se comprendre.

Rudyard Kipling

Nul ne peut rester les mains repliées sur soi à l'heure où les mains de tous doivent former une longue chaîne de solidarité de l'Orient à l'Occident.

Cardinal Roger Etchegaray

Après la guerre, deux choix s'offraient à moi : finir ma vie comme Député ou la finir comme alcoolique. Je remercie Dieu d'avoir si bien guidé mon choix : je ne suis plus Député.

Winston Churchill

La critique peut être désagréable, mais elle est nécessaire. Elle est comme la douleur pour le corps humain ; elle attire l'attention sur ce qui ne va pas.

Winston Churchill

Il n'y a qu'une réponse à la défaite et c'est la victoire.

Winston Churchill

Un pessimiste voit la difficulté dans chaque opportunité. Un optimiste voit l'opportunité dans chaque difficulté.

Winston Churchill

Un bon politicien est celui qui est capable de prédire l'avenir et qui, par la suite, est également capable d'expliquer pourquoi les choses ne se sont pas passées comme il avait prédit.

Winston Churchill

Que la stratégie soit belle est un fait, mais n'oubliez pas de regarder le résultat.

Winston Churchill

Christophe Colomb fut le premier socialiste, il ne savait pas où il allait, il ignorait où il se trouvait, et il faisait tout au frais des contribuables.

Winston Churchill

On ne peut être tué qu'une seule fois au combat, mais plusieurs fois en politique.

Winston Churchill

En Angleterre tout est permis, sauf ce qui est interdit.

En Allemagne tout est interdit, sauf ce qui est permis.

En France tout est permis, même ce qui est interdit.

En URSS, tout est interdit, même ce qui est permis.

Winston Churchill

Je n'ai rien à offrir que du sang, du labeur, des larmes et de la sueur... La mort et la douleur seront nos compagnes de

voyage ; les privations, nos vêtements, la constance et la vaillance notre seul bouclier.

Winston Churchill

La seule erreur qu'un homme investi du pouvoir et de l'autorité ne doit pas commettre dans sa vie, ne serait ce qu'une fois, c'est d'imposer un ordre s'il n'est pas sûr qu'on y obéira.

Gabriel Garcia Marquez

Dans quelques siècles, il n'y aura plus dans le monde que quatre langues : l'arabe, le chinois, l'anglais, l'espagnol. Les autres seront obligées de se rabattre sur le folklore, la poésie, le recueil des lettres d'amour. [...] L'allemand, le français sont des langues très mûres qui ont presque accompli leur cycle. Elles tomberont glorieusement comme le latin.

Camilo José Cela

L'homme raisonnable s'adapte au monde ; l'homme déraisonnable s'obstine à essayer d'adapter le monde à lui-même. Tout progrès dépend donc de l'homme déraisonnable.

George Bernard Shaw

Le journaliste moyen qui vous a posé une question n'écoute pas votre réponse : il écoute son préjugé. Il écrira nécessairement autre chose que ce que vous avez dit. Quoique pas totalement autre chose : il ne veut pas être démenti ; il ajoutera un adjectif destiné à vous brouiller avec votre employeur, vos électeurs ou vos amis, le commentera d'un adverbe pernicieux par vengeance d'avoir à recueillir vos paroles et donc à implicitement concéder que c'est vous l'intéressant.

Truman Capote

La France n'accorde pas assez d'importance à la Méditerranée, c'est pourquoi elle trouve que l'Italie en attache trop. La France pense à la Méditerranée, mais l'Italie pense Méditerranée. Cela tient à ce que la France y trempe alors que l'Italie y baigne.

Paul Morand

Il y a des hommes qui sont nés pour servir leur pays et d'autres qui sont nés pour servir à table.

Victor Hugo

et malheureusement d'autres ... pour se servir !!!

Le problème du totalitarisme ce n'est pas la cruauté d'une caste, c'est la coopération des gens normaux.

Munoz Molina

La différence entre le politicien et l'homme d'état est la suivante : le premier pense à la prochaine élection, le second à la prochaine génération.

James Freeman Clarke

Ceux qui professent vouloir la liberté et déplorent l'agitation sont comme le paysan qui voudrait récolter sans avoir labouré.

Frédéric Douglas

De tous les dangers, le plus grand est de sous-estimer son ennemi.

Pearl Buck

Si tu veux récolter pour un an, plante des brindilles
Si tu veux récolter pour une décennie, plante des arbres
Si tu veux récolter pour un siècle, plante des hommes.

Proverbe chinois

Quand on a arrêté les membres de l'intelligentsia, je n'en étais pas, je n'ai rien dit ; quand on a arrêté des communistes, je n'étais pas communiste, je n'ai pas protesté ; quand on a arrêté des juifs, je me suis tu, quand on a arrêté des socialistes, j'ai gardé le silence ; et puis quand on m'a arrêté, il n'y avait plus personne pour protester.

Pasteur Martin Niemoller

Lorsqu'un peuple, courbé sous de pesantes chaînes hésite à les briser avec ses propres mains, il peut changer facilement de tyrannie mais ne pourra jamais gagner sa liberté.

José Maria de Hérédia

En politique, on appelle ordre ce qui existe et on appelle désordre le même ordre quand un autre ordre différent lui succède. Par conséquent est perturbateur celui qui vient lutter contre l'ordre existant avec moins de forces que lui ; celui qui se présente avec plus de forces devient restaurateur, quand on ne veut pas l'honorer du titre pompeux de libérateur.

Mariano José de Larra

On ne saurait croire quel avantage est pour celui qui gouverne de garder ses affaires secrètes ; non seulement parce que vos desseins ne pourront être devancés ou traversés lorsqu'ils seront connus, mais parce que le fait même d'ignorer vos pensées est cause que les hommes, perplexes et anxieux, épient vos actes et qu'au moindre mouvement de votre part naissent mille commentaires qui vous apportent une immense réputation.

Francesco Guicciardini

Tenu de bien savoir agir en bête, le prince doit prendre exemple sur le renard et le lion : car le lion ne se défend pas des rets, ni le renard des loups. Il faut être renard pour déceler les rets, lion pour abattre les loups. Ceux qui s'en tiennent au lion n'entendent pas leur affaire.

Machiavel

Les problèmes ? On ne les résout guère. Les problèmes, il faut les vivre.

Léopold Staff

Une tare terrible : on me disait autrefois que j'étais entêté. Je le remarque aujourd'hui et je distingue la cause : mon entêtement est une forme de fidélité. Je suis fidèle et cela tue, surtout quand on veut se mêler de politique.

François Mitterrand

Je suis partisan d'Epitectete : ce sur quoi je peux agir, j'agis. Ce sur quoi je ne peux pas agir, je n'agis pas. Permettez-moi de trouver cela plus efficace que de lutter contre les moulins à vent.

François Mitterrand

Dès qu'on a fait un choix, on rêve aux délices qu'on éprouverait à ne pas l'avoir fait.

François Mitterrand

La pire erreur n'est pas dans l'échec, mais dans l'incapacité de dominer l'échec.

François Mitterrand

Le drame de la presse, c'est qu'elle n'est jamais sanctionnée. Quand il se trompe, l'homme politique est battu. Il lui faut ensuite traverser les déserts. Le journaliste lui, peut écrire n'importe quoi et se tromper sur tout, cela ne change rien, ses journaux se vendent toujours aussi bien ou aussi mal. Il est intouchable. C'est pourquoi sur le tard, il devient presque toujours pompeux et mégalo.

François Mitterrand

A un député fraîchement élu « maintenant votre rôle consiste à obtenir la Légion d'honneur pour des gens dont la première préoccupation sera de se brouiller avec vous afin d'oublier que vous y êtes pour quelque chose.

François Mitterrand

Est-ce que les personnes âgées doivent encore se mêler des affaires publiques ? (...), oui, parce qu'on n'a jamais vu l'âge transformer une abeille en bourdon.

François Mitterrand

Tout le monde peut faire des erreurs et les imputer à autrui : c'est faire de la politique.

François Mitterrand

Les hauts commis de l'Etat, ces personnages inimitables qui portent sur leur visage lisse et leur regard absent le secret de la puissance, je les ai vus traversant trois régimes pendant un demi siècle , toujours détenteurs du Saint Sacrement, toujours habités par la même importance (...), sous classe étrange et légèrement comique pour qui l'Etat se ramène à une certaine façon de nouer sa cravate, d'allumer une cigarette, de marcher sur des œufs et de fixer des rendez-vous destinés à n'être

connus de personne, dans des bars où l'on rencontre tout le monde. (...) l'ENA leur a conféré une dignité supplémentaire. Certains ne possédaient aucun des travers que je viens de dénoncer, sauf l'emploi abusif des adverbes et des répétitions. Mais ils en seront pardonnés, les crimes contre la langue française ne relèvent pas du code pénal.

François Mitterrand

Prenez un gros bâton et parlez à voix douce.

Théodore Roosevelt

Ne craignez jamais de vous faire des ennemis ; si vous n'en avez pas, c'est que vous n'avez rien fait.

Georges Clémenceau

Quand on a du caractère, il est toujours mauvais.

Georges Clémenceau

Pour prendre une décision, il faut être un nombre impair de personnes, et trois c'est déjà trop.

Georges Clémenceau

Il faut savoir ce que l'on veut, il faut ensuite avoir le courage de le dire, il faut ensuite l'énergie de le faire.

Georges Clémenceau

Ce qui m'intéresse, c'est la vie des hommes qui ont échoué car c'est le signe qu'ils ont essayé de se surpasser.

Georges Clémenceau

La bourgeoisie tend donc, depuis trois quarts de siècle et par un mouvement qui paraît fatal, à se séparer de plus en plus du peuple proprement dit.

Elle continue de lui fournir des chefs, car elle reste par excellence la classe expérimentée, instruite et cultivée. C'est dans son sein que les partis avancés et même révolutionnaires recrutent leurs meilleurs leaders, et il n'y a rien là qui doivent étonner car il est de tradition que les évolutions ou les révolutions se fassent, non seulement par la poussée des couches nouvelles, mais encore par le concours d'ambitieux, d'apôtres ou de réfractaires issus des aristocraties menacées elles-mêmes. Les bourgeois en tant qu'individus, conservent donc dans la politique, une très grande place. Par contre, en tant que classe, la bourgeoisie perd de plus en plus contact avec la démocratie. C'est là la grande faiblesse au seuil de l'avenir et la raison pour laquelle étant économiquement dirigeante, elle a cessé depuis assez longtemps de l'être politiquement.

André Siegfried

Il faut rester humble, bien estimer ses propres forces pour combattre le mal.

Jan Palach

(Derniers mots, après qu'il se fit brûler vif à Prague en 1969 pour protester contre l'intervention soviétique).

Je suis un réaliste. Etre réaliste, c'est préférer une réforme modeste qui en permet une autre, à un miracle impossible.

Habib Bourguiba

Toute classe dirigeante qui ne peut maintenir sa cohésion qu'à la condition de ne pas agir, qui ne peut durer qu'à la condition de ne pas changer, qui n'est capable ni de s'adapter au cours des événements ni d'employer la force fraîche des générations montantes, est condamnée à disparaître de l'histoire.

Léon Blum

La liberté qui capitule ou le pouvoir qui se dégrade n'obtient point merci de ses ennemis.

Chateaubriand

Rien ne rehausse l'autorité mieux que le silence, splendeur des forts et refuge des faibles.

Charles de Gaulle

Le désir du privilège et le goût de l'égalité, passions dominantes et contradictoires des français de toutes les époques.

Charles de Gaulle

Le gouvernement n'a pas de propositions à faire, mais des ordres à donner.

Charles de Gaulle

Les hommes, si lassants à voir dans les manœuvres de l'ambition, combien sont-ils attrayants dans l'action pour une grande cause ?

Charles de Gaulle

Vieille France, accablée d'histoire, meurtrie de guerres et de révolution, allant et venant sans relâche de la grandeur au déclin, mais redressée de siècle en siècle par le génie du renouveau !

Vieil homme, recru d'épreuves, détaché des entreprises, sentant venir le fond éternel, mais jamais las de guetter dans l'ombre la lueur de l'espérance.

Charles de Gaulle

La gloire se donne seulement à ceux qui l'ont toujours rêvée.

Charles de Gaulle

On ne fait rien de sérieux si on ne se soumet aux chimères.
Mais que faire de grand sans elles ?

Charles de Gaulle

Quelle est la première partie de la politique ? L'éducation. La seconde ? L'éducation. La troisième ? L'éducation.

Jules Michelet

Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une constituent cette âme, ce principe spirituel, l'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs, l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis.

Ernest Renan

Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau.

Saint Just

Les peuples bien gouvernés sont en général des peuples qui pensent peu.

André Siegfried

On a trouvé, en bonne politique, le secret de faire mourir de faim ceux qui, en cultivant leur terre, font vivre les autres.

Voltaire

On pense aujourd'hui à la révolution, non comme une solution des problèmes posés par l'actualité, mais comme à un miracle dispensant de résoudre les problèmes.

Simone Weil

(1909-1943)

Il ira loin car il croit tout ce qu'il dit.

Mirabeau

(parlant de Robespierre)

Une idée absolue de perfection, de pureté, ne peut être qu'une erreur politique ...

Nous sommes intraitables, comme la vérité, inflexibles, uniformes, j'ai presque dit insupportables comme les principes.

Robespierre

L'histoire n'a trop souvent raconté que les actions des bêtes féroces parmi lesquelles on distingue de loin en loin des héros. Il nous est permis d'espérer que nous commençons l'histoire des hommes.

Mirabeau

Après le pain, l'éducation est le premier besoin du peuple.

Danton

Quand on se vante d'avoir le courage de la vertu, il faut avoir le courage de la vérité. Nommez ceux que vous accusez.

Louis Joseph Charliez à Robespierre

Ma politique est de gouverner les hommes comme le grand nombre veut l'être. C'est la manière de reconnaître la souveraineté du peuple. C'est en me faisant catholique que j'ai gagné la guerre de Vendée, en me faisant musulman que je me suis établi en Egypte, en me faisant ultramontain que j'ai gagné les esprits en Italie. Si je gouvernais le peuple juif, je rétablirais le temple de Salomon.

Napoléon Bonaparte

On ne conduit le peuple qu'en lui montrant un avenir : un chef est un marchand d'espérances.

Napoléon 1er

Le cœur d'un homme d'état doit être dans sa tête.

Napoléon 1er

Ne suivez jamais votre premier mouvement, il est toujours généreux.

Talleyrand

La plupart des hommes qui étaient là avaient servi au moins quatre gouvernements, et ils auraient vendu la France ou le genre humain, pour garantir leur fortune, s'épargner un malaise, un embarras ou même par simple bassesse, adoration instinctive de la force.

Gustave Flaubert

Il y a des hommes qui, après avoir prêté serment à la république, une et indivisible, au Directoire en cinq personnes, au Consulat en trois, à l'Empire en une seule, à la première Restauration, à l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire, à la seconde Restauration, ont encore quelque chose à prêter à Louis Philippe ; je ne suis pas si riche.

Chateaubriand

Le bourgeois de Paris est un roi qui a, chaque matin, à son lever, un complaisant, un flatteur qui lui conte vingt histoires. Il n'est point obligé de lui offrir à déjeuner. Il le fait taire quand il veut et lui rend la parole à son gré, cet ami docile lui plaît d'autant plus qu'il est le miroir de son âme et lui dit tous les jours son opinion en termes un peu meilleurs qu'il ne l'eût exprimée lui-même ; ôtez-lui cet ami, il lui semblera que le monde s'arrête ; cet ami, ce miroir, cet oracle, ce parasite peu dispendieux, c'est son journal.

Alfred de Vigny

La France, la plus brillante et la plus dangereuse des nations de l'Europe et la mieux faite pour y devenir tour à tour un objet d'admiration, de haine, de pitié, de terreur, mais jamais d'indifférence.

Alexis de Tocqueville

Gloire aux pays où l'on parle, honte aux pays où l'on se tait.

Georges Clémenceau

Il n'est pas de gouvernements populaires. Gouverner c'est mécontenter.

Anatole France

Chef, c'est un qualificatif de cuisinier.

Adolphe Thiers

Accepter l'idée d'une défaite, c'est être vaincu.

Ferdinand Foch

L'histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré. Ses propriétés sont bien connues. Il fait rêver, il enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, exagère leurs réflexes, entretient leurs vieilles plaies, les tourmente dans leur repos, les conduit au délire des grandeurs ou à celui de la persécution et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines.

Paul Valéry

Pourquoi cette Europe qui a conquis les cinq parties du monde a-t-elle honte de les avoir colonisées ? Nous nous reprochons d'avoir bâti Casablanca alors que les Romains étaient tout fiers d'avoir détruit Carthage.

Emmanuel Berl

Ce n'est pas la girouette qui tourne, c'est le vent.

Edgar Faure

Trop sûr de soi, trop haut de ton, trop intelligent, trop riche, trop cérébral, trop loin d'électeurs qui souhaitent d'abord que le Président soit proche de leurs problèmes. Tous ces «trop» devaient nuire à Giscard d'Estaing dans l'esprit d'un peuple qui désire que Poulidor ait sa chance et qu'agace, après l'avoir

séduit en 1974, une supériorité trop constamment affichée sans qu'elle se soit traduite, dans leur vie quotidienne, par de mirobolants résultats.

Henri Amouroux

Qu'appellez-vous pouvoir ? un logement dans un palais ? le grand cordon de la légion d'honneur ? Le droit de grâce régalien ? la curiosité des foules ? La maîtrise des décrets ? les hommes qui se courbent ? les hommes qui se couchent ? La télévision à la botte, la chasse au lièvre, au tigre, au pauvre (...) le doigt sur le bouton de la guerre atomique ? un Président qui règne, qui gouverne, qui juge, qui légifère, qui commente lui-même les nouvelles qu'il inspire, monarque souverain d'un pouvoir absolu ? J'ai prononcé le mot qu'il fallait taire : l'absolu.

François Mitterrand

Il y a plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme !

Anonyme

Avec son pétrole, l'Iran peut mettre l'Occident à genoux ! le fera-t-il un jour ? Si Dieu le veut.

Ayatollah Khomeiny

On ne peut gouverner un peuple sans le faire rêver.

Jacques Attali

La France est une vieille, très vieille République qui boitille encore sous nos yeux, une république monarchique qui s'illumine elle-même en ses anciens atours, avec ses escortes de motards, ses huissiers à chaîne, ses complaisances de cour et ses arrogances technocrates.

Claude Imbert

Professeurs, vous êtes vieux, votre culture aussi.

Sous les pavés, la plage.

L'aboutissement de toute pensée, c'est le pavé.

Il est interdit d'interdire.

Celui qui peut attribuer un chiffre à un texte est un con.

Quand le dernier des sociologues aura été étranglé avec les tripes du dernier bureaucrate, aurons-nous encore des problèmes ?

Ne me libère pas, je m'en charge.

L'alcool tue, prenez du L.S.D.

Soyons réalistes, demandons l'impossible.

Aux examens, répondez par des questions.

L'art, c'est de la merde.

Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi.

Quelques slogans de mai 68

La France est le seul pays du monde où, si vous ajoutez dix citoyens à dix autres, vous ne faites pas une addition, mais vingt divisions.

Pierre Daninos

Seuls les vainqueurs ne croient pas au hasard !

Réplique dans le film «Président» de Delplanque

La victoire a cent pères, mais la défaite est orpheline.

John Fitzgerald Kennedy

L'art de la réussite consiste à savoir s'entourer des meilleurs.

John Fitzgerald Kennedy

Le vrai politique, c'est celui qui sait garder son idéal tout en perdant ses illusions.

John Fitzgerald Kennedy

Nos progrès en tant que nation dépendront de nos progrès en matière d'éducation.

John Fitzgerald Kennedy

L'esprit humain est notre ressource fondamentale.

John Fitzgerald Kennedy

Trop souvent nous nous contentons du confort de l'opinion sans faire l'effort de penser.

John Fitzgerald Kennedy

Ne sacrifiez jamais vos convictions politiques pour être dans l'air du temps.

John Fitzgerald Kennedy

Ne négocions jamais avec nos peurs. Mais n'ayons jamais peur de négocier.

John Fitzgerald Kennedy

L'homme n'est pas achevé quand il est vaincu, il est achevé quand il abandonne.

Richard Nixon

Hâtez-vous de céder à la tentation de peur qu'elle ne passe. Appuyons-nous fortement sur les principes ; ils finiront toujours par céder.

La politique est un chapitre de la météorologie. La météorologie est la science des courants d'air.

Luttant de mon mieux pour mes idées, je ne demande que le bénéfice de cette inscription placardée dans certains bars de l'Ouest américain : ne tirez pas sur le pianiste, il fait vraiment de son mieux.

L'excès d'expérience a ses dangers. Il abolit en nous l'inconscient et le goût du risque sans lesquels il n'y a pas de création. Il faut accorder une certaine estime aux consciences qui se vendent, car elles s'aliènent. Nous sommes au régime des consciences qui se louent.

Méfiez-vous de ceux qui déclarent ne pas faire de politique, ce sont les pires réactionnaires.

Edouard Herriot

Tout le monde peut faire des erreurs et les imputer à autrui, c'est faire de la politique.

Un traître est un homme politique qui quitte son parti pour s'inscrire à un autre. Par contre, un converti est un homme politique qui quitte son parti pour s'inscrire au votre.

On ne ment jamais autant qu'avant les élections, pendant la guerre et après la chasse.

Georges Clémenceau

L'art de gouverner a été jusqu'à nos jours, l'art de tromper et de corrompre les hommes ; il ne doit être que celui de les éclairer et de les rendre meilleurs.

Robespierre

Le meilleur moyen de faire avorter les révolutions, c'est de trop demander.

Mirabeau

Je hais vos idées, mais je me ferai tuer pour que vous ayez le droit de les exprimer.

Voltaire

La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.

Talleyrand

La politique, ce n'est qu'une façon d'agiter le peuple avant de s'en servir.

Talleyrand

Le seul capital qui ne coûte rien et qui rapporte beaucoup, c'est la flatterie.

Talleyrand

Faut-il entreprendre une carrière politique ?

Si vous rêvez d'un privilège ou d'une prébende, d'une position de pouvoir ou de prestige, d'une fonction dans l'administration, au Parlement ou dans le gouvernement qui pourrait au mieux servir vos intérêts et votre orgueil, ne comptez pas sur moi pour vous fournir une recette. Je suis le moins bien placé pour vous répondre puisque cela n'a jamais été mon cas.

Citations générales

L'amour de la liberté

Il y a en tauromachie un geste très beau, c'est quand l'homme s'avance, seul, au-devant du taureau immobile, le provoque, lui offre sa poitrine, frappe du pied pour l'appeler. De même dans la vie, il faut avoir, ne fût ce qu'une fois, provoqué le destin, il faut avoir une fois tout offert, tout risqué pour recevoir en récompense de grands biens et le don d'une immense liberté dans cette vie qui a été jouée.

Henri de Montherlant

La progression régulière du laid est plus grave que celle de la misère. Elle détruit de l'intérieur et ne laisse aucune place d'espoir, ni de place à aucune mollesse de l'esprit. Il n'est pas de guérison possible à son accoutumance et cette famine, le désir du beau, personne ne s'en soucie.

Quand l'absurdité de notre destin, l'approche imprévisible et inéluctable de la mort comme seule certitude, l'intolérance, l'injustice et la violence comme réalité quotidienne paralysent le désir d'agir, de créer, de transmettre, il est bon de revenir auprès d'Albert Camus pour éprouver ce qu'est l'envie de vivre.

Quand le soleil d'un soir de mer et l'indifférence d'une grande ville, le plaisir d'une amitié et le côtoiement de la misère, l'élan vers un sourire et un corps, et la tendre et vague satisfaction du désir emplissant l'existence avec des bouts de rêve et des nuages d'inquiétude, il est apaisant de revenir auprès d'Albert Camus pour mieux savoir aimer.

Dans cet épanouissement de l'air et cette fertilité du ciel, il semblait que la seule tâche des hommes fût de vivre et d'être heureux.

Albert Camus

J'ai vécu une enfance heureuse, non de ce bonheur tiède que procure le bien être, mais de celui que peut offrir une pauvreté de «là-bas» avec cette inestimable liberté de la rue, du soleil et de la mer qui permet d'éprouver intensément ce qu'est le plaisir de vivre.

Albert Camus

C'est dans cette vie de pauvreté, parmi ces gens humbles ou vaniteux que j'ai le plus sûrement touché ce qui me paraît le sens vrai de la vie.

Albert Camus

J'ai toujours su que les ruines de Tipasa étaient plus jeunes que nos chantiers et nos décombres, le monde y recommençait tous les jours dans une lumière toujours neuve, ô lumière.

Albert Camus

J'ai grandi dans la mer et la pauvreté m'a été fastueuse. Puis j'ai perdu la mer, tous les luxes alors m'ont paru gris, la misère intolérable. Depuis j'attends. J'attends les navires du retour, la maison des eaux, le jour limpide.

Albert Camus

Je m'ouvrais à la tendre indifférence du monde.

Albert Camus

Meursault - l'Etranger

Non, décidément, n'allez pas là-bas si vous vous sentez le cœur tiède et votre âme est une bête pauvre ! Mais pour ceux qui connaissent les déchirements du oui et du non, du midi et des minuits, de la révolte et de l'amour, pour ceux enfin qui aiment les bûchers devant la mer, il y à là-bas une flamme qui les attend.

Albert Camus

Petit guide pour les villes sans passé.

Un homme est plus un homme par les choses qu'il tait que par celles qu'il dit.

Albert Camus

Ce que je sais de plus sur la morale et les obligations de l'homme, c'est au football que je le dois.

Albert Camus

Les puissants sont souvent des ratés du bonheur.

Albert Camus

Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure.

Epitaphe sur la stèle de Camus à Tipasa

La Méditerranée, c'est le lieu du monde où, pour admirer, il est nécessaire d'être sujet aux passions, mais aussi de savoir imaginer.

Au début, les services, puis les privilèges et tout se termine dans les vanités.

Chateaubriand

La plus importante de toutes les tâches, c'est de travailler.
Combien de temps ce mot d'ordre restera-t-il valable ?
Réponse : disons 10.000 ans.

Deng Xiaoping

Le vent se lève, il faut tenter de vivre.

Paul Valéry

Le cimetière marin

Ô monde, je veux ce que tu veux.

Pindare

A las cinco de la tarde, Garcia Lorca met en évidence son état d'esprit qui s'apparente étrangement au malaise éprouvé par les pères du désert à l'heure où le soleil devenait oblique, cette terrible heure où il semble que le ciel ne soit plus qu'une plage de sable vide où la notion de bien paraît absurde et où l'homme se retrouve seul, en tête-à-tête avec l'ombre de sa mort, les anciens appelaient ce malaise l'acédia.

Souhaite que long soit le chemin et que nombreux soient les matins d'été où, avec quelle délectation, avec quelle joie tu feras ton entrée dans un port nouveau pour tes yeux.

Mais à faire le voyage, n'apporte aucune hâte, mieux vaut qu'il dure de longues années et qu'enfin sur le tard, tu jettes l'ancre près de l'île, riche de tout ce que tu as gagné en chemin, n'attendant point d'Ithaque d'autres richesses.

Constantin Cavafy

Poèmes anciens ou retrouvés – « Ithaque »

Laisse-moi partir loin de toi, à l'autre extrémité du monde. Faisons confiance à la courbure de l'univers, à l'incurable finité des choses qui, le cycle accompli, me ramèneront fatalement vers toi. Alors je serai bien en vérité, délivré des rêves et des regrets qui hantent toujours l'esprit de celui qui n'est pas parti, car je saurai que le monde est fini et vaine la course autour du monde, car j'aurais compris que le seul accès à l'infini est dans l'attachement immobile.

Gustave Thibon

Le malheureux est celui qui sort du jardin du monde sans avoir emporté la moindre fleur dans les plis de sa robe.

Histoire de la Rose marine

Les Mille et Une Nuits.

Quand on me crache à la figure, je ne prétends pas qu'il pleut.

(proverbe yiddish)

Celui qui veut avoir du miel doit supporter les piqûres des abeilles.

Cheickh Mohamed Bencheneb

Une moitié de narcissisme, une moitié de paranoïa, un mélange qui n'a jamais donné du génie à qui n'en avait pas.

La vie est un combat, on n'a pas d'autre choix que de le livrer.

J'ai une considération exclusive pour le silence et l'élégance.

Mais vient toujours le moment où l'on est fatigué de «ramer »
et où se greffe un sentiment de lassitude, voire d'épuisement.

Je n'ai pas envie d'apprendre à mourir. Je suis sûr que je saurai improviser.

J'ai appris à fuir tous les espaces clos, à franchir tous les murs, à être curieux de tout ce qui m'était le plus étranger et à ne jamais me contenter de ce que j'étais.

Caresse et sculpte ton destin comme un collectionneur amoureux ; sache chaque jour quelle forme lui donner.

Il faut que tu arrives à t'étourdir dans le travail, que tu te fixes des objectifs, que tu te dotes des moyens pour les atteindre, que tu aies des projets, que tu sois positif, que tu te manifestes par une présence soutenue, que tu joues en équipe, que ta convivialité, ta proximité soient appréciées et que tes compétences, ta connaissance des dossiers, ta capacité de travail soient reconnues de tous... Facile à dire, plus difficile à faire... Mais c'est cela le prix de la réussite.

Good luck !

Pour mépriser les portiques et les lambris d'ivoire (...), il faut d'abord avoir parcouru le monde, contemplé de haut la petitesse de cette terre, souvent recouverte par les eaux, et là où

elle émerge souvent aride, brûlée ou battue par le froid, puis s'être dit à soi-même «voilà le territoire minuscule que se disputent tant de peuples par le fer et le feu.

Sénèque

Questiones naturales

Tout ce qu'un homme est capable d'imaginer, d'autres seront capables de le réaliser.

Jules Verne

Ce que tu es, parle plus fort que ce que tu dis.

Je préfère que l'on me déteste pour ce que je suis, plutôt que l'on m'aime pour ce que je ne suis pas.

Georges Simenon

«Puisque je suis d'eux, je ne renierai jamais les miens ». Quoiqu'ils fassent, je ne pêcherai jamais contre eux devant autrui. S'il est possible de prendre leur défense, je les défendrai, s'ils me couvrent de honte, j'enfermerai cette honte dans mon cœur et me tairai, quoique je pense sur eux, je ne servirai jamais de témoin à charge.

Antoine de Saint Exupéry

Que feriez-vous inscrire sur votre pierre tombale ?

Ah ... rires ... j'écrirai : « Il n'avait pas mérité de finir comme cela

Woody Allen

Le talent, c'est avoir envie de faire quelque chose et passer ensuite une vie à la réaliser.

Jacques Brel

Il faut être en difficulté toute sa vie, ça fait partie de l'équilibre, ça fait peur, ça évite les maladies de luxe.

Jacques Brel

Il faut une infinie pudeur pour se faire pardonner le mouvement que l'on crée.

Jacques Brel

Il faut vivre en mouvement et ne jamais s'arrêter.

Jacques Brel

On ne quitte jamais l'enfance. L'injustice la plus flagrante, c'est le comportement des adultes quand on a 15 ans.

Jacques Brel

Ne pleurez pas sur ma vie disparue, continuez là !

René Char

Il faut aller à travers la mort pour émerger devant la vie, dans l'état de modestie souveraine.

René Char

(Après son accident cardiaque)

Comme disait Auguste à Cinna : « Si tu veux parler, commence par te taire. »

Si c'est possible, c'est déjà fait, si c'est impossible, il faut le faire. ***

La meilleure crème de beauté, c'est la conscience.

Arletty

Le sport va chercher la peur pour la dominer, la fatigue pour en triompher, la difficulté pour la vaincre.

Pierre de Coubertin

«La liberté est un système de courages » a écrit Péguy. Je revendique le courage de refuser les compromissions, de dire la vérité, de garder ma pudeur.

Regarder les autres et s'y intéresser. Le jour où on ne fait plus, c'est que la grande faucheuse arrive.

Prends l'habitude de ne pas abonder dans ton sens, il faut suivre sa pente, mais en montant.

Comment vivre en accord avec les autres si l'on est en désaccord avec soi-même.

Quand les gens intelligents se mêlent de ne point comprendre, ils y réussissent mieux que les sots.

Après avoir pendant trente ans renoncé à une vie d'honneurs faciles pour attendre l'ennemi dans un fort en plein désert, le

Commandant Drogo doit quitter ce fort, le jour même où la bataille, tant désirée, va s'engager sans lui. Quelle triste fin, mais quelle belle fin !

Dino Buzatti

Le désert des tartares

(Il faut méditer sur le destin de son héros, Giovanni Drogo)

Il ne suffit pas d'entendre, il faut comprendre. Il ne suffit pas de voir, il faut choisir, construire, organiser. Il ne suffit pas de raconter, il faut donner un sens à ce que tu racontes.(...)

Il y a aussi quelque chose qui s'appelle souvenir, honneur, fidélité et qui fait que les hommes aiment à se battre et à mourir pour ce qu'ils croient et pour leurs attachements. Il n'y a pire pour un homme que de ne croire à rien.

Jean d'Ormesson

La douane de Mer.

La langue française, qui est très belle, incite les français à être verbeux. Avec vous, il faut sans cesse arguer, justifier. Le premier mot de la langue est le mot NON !

Rudolf Nouriev

Les gens qui savent et qui possèdent de l'expérience ne supportent pas de perdre leur temps ; ceux qui savent n'ont pas le temps de s'asseoir et de charmer, ils disent de suite ce qu'il faut faire, c'est pourquoi il n'y a pas grand monde autour d'eux.

Une des grandes découvertes que j'ai faite, c'est qu'il faut apprendre à vivre avec soi-même. La seule personne que vous ne pouvez vous permettre de décevoir, c'est vous-même.

Finalement, cela prend des années, comment dire, «pour se marier avec soi-même, convenablement, comme il faut».

Si vieillir ce n'est pas prendre de l'âge mais désertier un idéal, alors comme vous n'avez jamais déserté ou changé, vous n'avez pas vieilli.

Paul Valéry

L'avenir n'existe pas, mais il n'y a que lui qui nous intéresse

Karl Popper

Va vers ton risque, à te regarder, ils s'habitueront.

René Char

Il n'est pas de nuit si longue, qu'elle ne se termine par une aurore.

William Shakespeare

La peur du risque est le seul vrai risque.

Rabelais

Je dirai peu de choses de toi, je laisserai à ceux qui ne t'aimaient guère, le soin de te célébrer.

Albert Camus

(Aux obsèques de Saint-Exupéry)

La vérité, comme la lumière aveugle. Le mensonge, au contraire est un beau crépuscule qui met chaque objet en valeur.

Albert Camus

La lecture apporte à l'homme, plénitude ; le discours, assurance et l'écriture, exactitude.

Francis Bacon

La mort de tout homme m'amointrit parce que je fais partie de l'humanité ; c'est pourquoi ne me demande jamais pour qui sonne le glas, il sonne aussi pour toi.

John Donne

Quelle obscure folie de n'avoir pas cueilli la rose en ses beaux jours, d'avoir laissé mourir ce que m'offrait la vie et quand elle est perdue, d'espérer son retour.

Miklos Zrinyi

La sagesse suprême est d'avoir des rêves assez grands pour ne pas les perdre du regard tandis qu'on les poursuit.

William Faulkner

La meilleure preuve d'intelligence, c'est de raisonner à la fois sur deux idées contradictoires, par exemple savoir que les choses sont sans espoir et travailler en fonction de l'espérance.

Francis Scott Fitzgerald

A la racine du mensonge se trouve l'image idéalisée que nous avons de nous même et que nous souhaitons imposer à autrui.

Norman MacLean

Patience veut dire se dominer soi-même. Il y a sept émotions : la joie, la colère, l'angoisse, l'adoration, la tristesse, la peur et la haine. Si un homme ne se laisse dominer par aucune de ces sept émotions là, il est patient.

James Clavell

La haine n'engendre que la haine, l'intolérance est sa première phase. Plutôt que de la combattre, il faut la prévenir. Par quel moyen ? (...) Où chercher des remèdes ? Je n'en connais qu'un seul : la mémoire. Rappelons aux hommes, aux femmes et à leurs enfants d'aujourd'hui, le mal et le malheur que l'intolérance ont infligés à l'humanité d'hier. Alors l'espoir mis dans la parole sera justifié.

Elie Wiesel

Parle si tu as des mots plus forts que le silence ou garde le silence.

Euripide

La parole qu'on prononce doit être comme le rubis, peu pesante, mais de grand prix. Tant que tu n'as pas parlé, la parole est en ton pouvoir, mais échappée de ta bouche, elle te tient en son pouvoir.

Abu Shakour

Recherche qui t'est supérieur, suppute ta chance, car tu perds ton temps avec ton égal.

Muslah-al-Din Saadi

Celui qui n'a pas subi les sévérités d'un maître subira les sévérités de la vie.

Muslah-al-Din Saadi

On dessine toujours les éléphants plus petits que nature, mais les puces toujours plus grandes.

Jonathan Swift

Ne considère pas le vase, mais son contenu.
Ne juge pas ton prochain avant de te trouver à sa place.
Ne jette pas de pierre dans la source où tu t'es désaltéré.
Pour accéder à la sagesse, il faut le vouloir.

Talmud

Aussi longtemps que tu vivras et que tu auras un souffle de vie, ne te livre pas.

Rudyard Kipling

J'ai toujours près de moi six fidèles amis. C'est à eux que je dois tout ce que j'ai appris. Leurs noms sont : quand, où, quoi, comment et qui.

Rudyard Kipling

On ne paie jamais trop cher le privilège d'être son propre maître.

Rudyard Kipling

La qualité d'un homme se calcule à sa démesure : tentez, essayez, échouez même, ce sera votre réussite.

Jacques Brel

Limite tes désirs des choses de ce monde et vis content.
Détache-toi des entraves du bien et du mal d'ici-bas.
Prends la coupe et joue avec les boucles de l'aimée car, bien vite, tout passe ... et combien de jours reste-t-il ?
Ne laisse pas la tristesse t'étreindre et d'absurdes soucis troubler tes jours.
N'abandonne pas le livre et les lèvres de l'aimée et les odorantes pelouses avant que la terre ne te prenne dans son sein.

Omar Khayyam

Regarde le soir comme si le jour y devait mourir, et le matin comme si toute chose y naissait, que ta vision soit à chaque instant nouvelle. Le sage est celui qui s'étonne de tout.

André Gide

Il faut qu'on puisse être athée sans passer pour un scélérat et croire en Dieu sans être traité d'imbécile.

Gabriel Séailles

Là-dessus, ils découvrent 30 à 40 moulins à vent et, dès que Don Quichotte les vit, il dit à son écuyer : « La fortune conduit nos affaires mieux que nous n'eussions su désirer car voilà, ami Sancho Pansa où se découvrent 30 ou quelques peu démesurés géants avec lesquels je pense avoir combat et leur ôter la vie à tous. Quels géants ? dit Sancho Pansa. Ceux que tu vois là répondit son maître, aux longs bras et d'aucuns les ont quelque fois de 1000 lieues. Regardez, Monsieur répondit Sancho, que ceux qui paraissent là ne sont pas des géants, mais des moulins à vent et ce qui semble des bras sont des ailes, lesquelles, tournées par le vent font monter la fièvre du moulin. Il paraît bien répondit Don Quichotte que tu n'es pas fort versé en ce qui concerne les aventures : ce sont des géants, et si tu as peur, ôte toi de là et te mets en oraison tandis que je vais entrer avec eux en une furieuse et inégale bataille et, disant cela, il donna des éperons à son cheval Rossinante.

Cervantès

Si tu n'as que des pleurs pour seules armes, garde-toi bien de t'en servir ! Devant aucune créature ne te plains du malheur qui t'afflige car tu pourrais éveiller en elle le plaisir de te voir souffrir ; comme les plaintes du blessé devant les corbeaux et

les vautours qui attendent sa mort pour déchiqeter son cadavre.

Al Mutanabbi

Connaître les autres, c'est sagesse. Se connaître soi-même, c'est sagesse supérieure. Imposer sa volonté aux autres, c'est force, se l'imposer à soi-même c'est force supérieure.

Lao Tseu

Qu'est-ce que la piété filiale ? De nos jours on considère que nourrir ses parents c'est remplir son devoir de piété filiale, mais on peut aussi bien nourrir les chiens et les chevaux. Si on n'y joint le respect, quelle différence ?

Confucius

Qu'appellerons-nous un caractère ? A mon avis voici : dans les conditions les plus hostiles et presque sans avoir le moindre secours du monde extérieur, avoir tenu bon et être encore capable de donner autour de soi et qu'appellerons-nous absence de caractère ? Dans les conditions les plus favorables, recevoir tout ce dont on a besoin et garder tout pour soi.

Alexandre Soljenitsyne

Il ne faut pas vouloir être au-dessus des choses, il faut être dedans. Il ne faut pas vouloir savoir pourquoi on vit, il faut seulement vouloir vivre. Vis tant que tu peux et ce sera bien.

Charles Ferdinand Ramuz

De même que tout le monde sachant former des lettres sur une feuille de papier croit savoir écrire, tout le monde sachant reconnaître les lettres imprimées croit savoir lire. Or ni l'un ni l'autre ne sont cette fonction naturelle qui s'apparente à la

digestion. Lire s'apprend comme écrire et il y a de plus ou moins bons lecteurs, comme il y a de plus ou moins bons écrivains.

D'autre part, dans le lire ou dans l'écrire, il entre une part de don. Certaines personnes ont du talent pour ça. Savoir écrire entraîne généralement qu'on sait lire, mais savoir lire n'entraîne pas nécessairement qu'on sache écrire.

George Gordon

Voyager, c'est fuir son démon familial, distancer son ombre, «semer» son double. Il arrive qu'on lui prenne quelques heures, quelques jours d'avance. Alors les ennuis tombent, les maux chroniques que tous les nerveux traînent avec eux disparaissent ; quelle joie ! mais déjà l'ennemi vous rattrape, il est sur vous : c'est fini.

Paul Morand

De l'homme des cavernes à l'homme des caravanes, ce qu'on pourrait appeler l'esprit nomade d'aujourd'hui, c'est l'impossibilité de créer une architecture, c'est la forme cédant le pas à la couleur, c'est le journal remplaçant le livre, c'est le flash remplaçant la gazette.

Paul Morand

Il y a quelque chose de plus haut que l'orgueil et de plus noble que la vanité, c'est la modestie ; et quelque chose de plus rare que la modestie, c'est la simplicité.

Rivarol

Des vicissitudes du temps qui nous conduit, n'aie pas peur quoiqu'il advienne, sachant que rien ne dure, n'aie pas peur,

vis dans la joie ce seul instant dont tu disposes, ne te préoccupe point du passé, n'aie pas peur du futur.

Omar Khayyam

De tous ceux qui sont partis pour parcourir ce long chemin, un seul est-il revenu pour nous mettre dans la confiance ? Prends garde de ne rien laisser à la croisée du double parcours du désir et du besoin. Une fois parti, tu n'y reviendras plus jamais.

Omar Khayyam

Les fous ont progressé, comme tout en ce monde. Maintenant ils réfléchissent et parlent comme les autres hommes.

Armando Palacio Valdès

Il y a trois catégories d'hommes :

Ceux qui racontent leur histoire,

Ceux qui ne la racontent pas

Ceux qui n'en ont pas.

Max Aub

Le génie est fait de un pour cent d'inspiration et de quatre vingt dix neuf pour cent de transpiration.

Thomas Edison

Comme fouettés par des esprits invisibles, les coursiers solaires du temps passent avec le léger carrosse de notre destinée. Et il ne reste rien d'autre à faire que tenir solidement avec une ferme résolution les rênes et tantôt à droite, tantôt à gauche de guider la course des roues entre la roche et le précipice. Où va-t-on ? Est-il quelqu'un qui le sache ? A peine si l'on se rappelle d'où l'on vient.

Goethe

Une seule chose est nécessaire : la solitude, la grande solitude intérieure. Aller en soi-même et ne rencontrer pendant des heures personne, c'est à cela qu'il faut parvenir. Etre seul comme l'enfant est seul...

Rainer Maria Rilke

Ne craignez pas les envieux, il vous suffit de savoir qu'ils crèvent de dépit lorsqu'ils vous voient heureux, la revanche est de taille.

Ibn'Affan

La moindre des qualités que doit posséder un homme d'honneur consiste à garder un secret ; la plus grande consiste à oublier ce secret.

Al Muhallab

Les hommes mettent par écrit les meilleures des pensées qu'ils ont entendues. Ils se souviennent des meilleures pensées qu'ils ont écrites. Ils s'entretiennent des meilleures pensées dont ils se souviennent.

Ibn Khalid

Se retirer n'est pas fuir car il faut que tu saches que la valeur qui n'est pas fondée sur la base de la prudence s'appelle témérité, et les exploits du téméraire s'attribuent plutôt à la bonne fortune qu'à son courage.

Cervantès

Don Quichotte

La liberté, Sancho, est un des dons les plus précieux que le ciel ait fait aux hommes. Rien ne l'égale, ni les trésors que la terre

enferme en son sein, ni ceux que la mer recèle en ses abîmes.
Pour la liberté, aussi bien que pour l'honneur, on peut et l'on
doit aventurer la vie.

Cervantès

Don Quichotte

Oui ou non sont bien courts à dire ; mais avant que de les dire,
il y faut penser longtemps.

Balthasar Gracian

Les espagnols écrivent la moitié de ce qu'ils imaginent ; les
français, plus qu'ils ne pensent à cause de la qualité de leur
style ; les allemands disent tout, mais de telle façon que la
moitié des gens ne les comprennent pas ; les anglais écrivent
pour eux seuls.

José Cadalso

Nous avons inventé la vitesse et nous tournons en rond.

Charles Chaplin

En Afrique, tout vieillard qui meurt est une bibliothèque qui se
consume.

Hampâté Bâ

L'illusion est une maladie infantile ; la désillusion, cette inca-
pacité à lutter contre l'avènement de la réalité est la maladie
sénile par excellence.

Oreste del Bueno

Ce n'est pas la récompense qui élève l'âme, mais le labeur qui
lui a valu cette récompense.

Toute vertu a des sœurs adultérines qui déshonorent la famille

Qui n'est jamais tombé n'a pas une juste idée de l'effort à faire pour tenir debout.

Nous en voulons plus à autrui de connaître nos défauts qu'à nous même d'en être affectés.

Les illusions perdues sont des vérités trouvées.

Multatuli

L'envie que les pauvres éprouvent à l'égard des riches est une plaisanterie en comparaison de la haine des imbéciles à l'égard des gens capables de penser.

Jan Greshoff

Etre dans le vent, c'est une ambition de feuilles mortes !

Après hésitation entre honnêteté, générosité, franchise, sincérité, volonté et ténacité, j'ai choisi de placer en tête, sans pour autant exclure les autres, la qualité qui provoque l'enthousiasme, déclenche un sentiment de fierté, suscite l'envie d'agir, de se battre, de donner le meilleur de soi-même, cette qualité première, c'est le courage. Le courage en politique et dans la vie se décline d'un bout à l'autre de l'action : courage d'envisager de faire quelque chose, plus le courage de faire, enfin le courage d'assumer ce qui a été fait.

Un intellectuel assis va moins vite qu'un «con» qui marche.

Michel Audiard

Les Italiens sont des Français de bonne humeur.

Jean Cocteau

Il n'y a pas d'efforts inutiles, Sisyphé se faisait les muscles.

Roger Caillois

Les mots «ces passants mystérieux de l'âme» sont des grands magiciens et de redoutables entraîneurs de foules.

Raymond Poincaré

Don Quichotte prenait les moulins à vent pour des géants, les gens du commun prennent les géants pour des moulins à vent.

Titu Maiorescu

Rien ne modifie si vite notre jugement sur un individu que de découvrir que le jugement qu'il porte sur nous n'est pas ce que nous croyons.

Hjalmar Bergman

Vouloir fortement, décidément et obstinément fait venir à bout de tout, mais vouloir ainsi, est déjà un don du ciel un talent très rare.

Isabelle de Charrière

Le mépris est silencieux.

(Graffiti sur un mur)

Résistance et obéissance, voilà les deux vertus du citoyen. Par obéissance il assure l'ordre ; par résistance il assure la liberté.

Alain

Le pessimisme est d'humeur, l'optimisme est de volonté.

Alain

La tentation d'être un chef juste et humain est naturelle dans un homme instruit, mais il faut savoir que le pouvoir change profondément celui qui l'exerce, et cela ne tient pas seulement

à une contagion de société : la raison en est dans les nécessités du commandement qui sont inflexibles.

Alain

Nous ne sommes jamais plus mécontents des autres que lorsque nous sommes mécontents de nous. La conscience d'un tort nous rend impatientes et notre cœur rusé querelle au dehors pour s'étourdir au-dedans.

Henri Frédéric Amiel

Retire-toi dans toi, parais moins et sois plus.

Agrippa d'Aubigné

Fais que chaque heure de ta vie sois belle, le moindre geste est un souvenir futur.

Claude Aveline

Ne crois pas que tu t'es trompé de route quand tu n'es pas allé assez loin.

Claude Aveline

Le malheur est un marche pied pour le génie, une piscine pour le chrétien, un trésor pour l'homme habile, pour les faibles un abîme. ***

Les âmes fortes ne sont ni jalouses ni craintives : la jalousie est un doute, la crainte est une petitesse.

Honoré de Balzac

Tout pouvoir humain est un composé de patience et de temps, les gens puissants veulent et veillent.

Honoré de Balzac

Le sentiment que l'homme supporte le plus difficilement est la pitié, surtout quand il la mérite. La haine est un tonique, elle fait vivre, elle inspire la vengeance. Mais la pitié tue, elle affaiblit encore notre faiblesse.

Honoré de Balzac

Homme libre, toujours tu chériras la mer.

Charles Baudelaire

Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville, en s'y prenant bien.

D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avec l'orage, pianissimo murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille et piano, piano vous la glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine et rinforzando de bouche en bouche il va le diable ; puis tout à coup, je ne sais comment vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élançe, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient grâce au ciel, un cri général, un crescendo public, un chorus universel de haine et de proscription, qui diable y résisterait ?

Beaumarchais

Pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni

de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs.

Beaumarchais

Les hommes sont toujours sincères, ils changent de sincérité, voilà tout.

Tristan Bernard

Le véritable ami est celui à qui on n'a rien à dire. Il contente à la fois notre sauvagerie et notre besoin de sociabilité.

Tristan Bernard

Hâtez-vous lentement et sans perdre courage, vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Nicolas Boileau

Un mot et tout est sauvé, un mot et tout est perdu.

André Breton

La calomnie est une guêpe qui vous importune et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge, plus furieuse que jamais.

Chamfort

L'amitié ? Elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur ou quand celui qui aime devient puissant.

Chateaubriand

L'homme est prêt à croire à tout pourvu qu'on le lui dise avec mystère. Qui veut être cru doit parler bas.

Malcom de Chazal

La malhonnêteté d'un penseur se reconnaît à la somme des idées précises qu'il avance.

Emil Cioran

L'homme humble ne s'agenouille pas, il s'assoit.

Paul Claudel

L'ordre est le plaisir de la raison, mais le désordre est le délice de l'imagination.

Paul Claudel

Une trop grande liberté, un fais ce que tu veux commode, met la jeunesse dans l'impossibilité de désobéir, alors que rien d'audacieux n'existe sans la désobéissance à des règles.

Jean Cocteau

Je me suis souvent repenti d'avoir parlé, mais jamais de m'être tu.

Philippe de Commines

La reconnaissance a la mémoire courte.

Benjamin Constant

C'est un grand avantage dans les affaires de la vie que de savoir prendre l'offensive : l'homme attaqué transige toujours.

Benjamin Constant

Il vaut mieux gâcher sa jeunesse que de n'en rien faire du tout.

Passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet. ***

S'il fallait tolérer aux autres tout ce qu'on se permet à soi-même, la vie ne serait pas tenable.

Georges Courteline

La maxime que j'ai le plus observée en toute la conduite de ma vie a été de suivre seulement le grand chemin, et de croire que la principale finesse est de ne vouloir point du tout user de finesse.

René Descartes

Dire que l'homme est un composé de force et de faiblesse, de lumière et d'aveuglement, de petitesse et de grandeur, ce n'est pas lui faire son procès, c'est le définir.

Denis Diderot

On est dédommagé de la perte de son innocence par celle de ses préjugés.

Denis Diderot

Il n'y a que les passions, les grandes passions qui puissent élever l'âme aux grandes choses.

Denis Diderot

Le souvenir est l'espérance renversée. On regarde le fond du puits comme on a regardé le sommet de la tour.

Gustave Flaubert

Prenez garde à la tristesse, c'est un vice.

Imbéciles : ceux qui ne pensent pas comme nous.

Il y a des hommes n'ayant pour mission parmi les autres que de servir d'intermédiaires : on les franchit comme des ponts et l'on va plus loin.

Gustave Flaubert

L'ironie, c'est la gaieté et la joie de la sagesse ; sans l'ironie, le monde serait comme une forêt sans oiseaux.

Anatole France

Le meilleur moyen pour apprendre à se connaître, c'est de chercher à comprendre autrui.

André Gide

Quand je cesserai de m'indigner, j'aurai commencé ma vieillesse.

André Gide

Le privilège des grands, c'est de voir les catastrophes d'une terrasse.

Jean Giraudoux

Servir, c'est la devise de tous ceux qui aiment commander.

Jean Giraudoux

L'un des mensonges les plus fructueux, les plus intéressants qui soient, et l'un des plus faciles en outre, est celui qui consiste à faire croire à quelqu'un qui vous ment, qu'on le croit.

Sacha Guitry

Qui veut la gloire passionnément finit par l'obtenir ou du moins en approche de bien près, mais il faut vouloir et non pas une fois, il faut vouloir à tous les instants.

Hérault de Séchelles

Etre contesté, c'est être constaté.

Victor Hugo

La raison, c'est l'intelligence en exercice ; l'imagination c'est l'intelligence en érection.

Victor Hugo

Ne faut-il que délibérer ?
La cour en Conseillers foisonne
Est-il besoin d'exécuter ?
L'on ne rencontre plus personne.

Jean de La Fontaine

On rencontre sa destinée souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Jean de La Fontaine

En France, le premier jour est pour l'engouement, le second pour la critique et le troisième pour l'indifférence.

Jean-François de la Harpe

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

La Rochefoucauld

Je remplace la mélancolie par le courage, le doute par la certitude, le désespoir par l'espoir, la méchanceté par le bien, les plaintes par le devoir, le scepticisme par la foi, les sophismes par la froideur du calme, et l'orgueil par la modestie.

Lautreamont

Il n'est pas de sentences, de maximes, d'aphorismes dont on ne puisse écrire la contrepartie.

Paul Léautaud

La compétence sans autorité est aussi impuissante que l'autorité sans compétence.

Gustave Le Bon

Le difficile n'est pas d'être avec ses amis quand ils ont raison, mais quand ils ont tort.

André Malraux

Ne laisse personne choisir tes boucs émissaires.

Le soc de la charrue n'est pas fait pour le compromis.

En pays jeune, les lendemains vendent les surlendemains.

Henri Michaux

Solitude ma mère, redites-moi ma vie.

Czslaw Milosz

Si je savais quelque chose qui me fut utile et qui fut préjudiciable à ma famille, je le rejetterais de mon esprit.

Si je savais quelque chose utile à ma famille et qui ne le fut pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier.

Si je savais quelque chose utile à ma patrie et qui fut préjudiciable à l'Europe ou bien qu'il fut utile à l'Europe et préjudiciable au genre humain, je la regarderais comme un crime.

Montesquieu

Un secret, ce n'est pas quelque chose qui ne se raconte pas, mais c'est une chose qu'on se raconte à voix basse et séparément.

Marcel Pagnol

Si vous voulez aller sur la mer sans aucun risque de chavirer, alors n'achetez pas un bateau : achetez une île.

Marcel Pagnol

La vérité sera un jour la force, «savoir, c'est pouvoir» est le plus beau mot qu'on ait dit.

Ernest Renan

La conversation est un jeu de sécateur où chacun taille la voix du voisin aussitôt qu'elle pousse.

Ernest Renan

Certitude, servitude.

Jean Rostand

Il m'arrive de me demander si deux erreurs qui se combattent ne sont pas plus fécondes qu'une vérité qui régnaît sans conteste.

Jean Rostand

Réfléchir, c'est déranger ses pensées.

Jean Rostand

Généralement, les gens qui savent peu, parlent beaucoup et les gens qui savent beaucoup, parlent peu.

Jean-Jacques Rousseau

C'est une déformation de l'extrême solitude qu'elle finisse par nous faire croire en songe que notre monologue intime puisse être perçu au loin sans mots.

Saint John Perse

Je déteste les victimes quand elles respectent leurs bourreaux.

Jean-Paul Sartre

On étouffe les clameurs, mais comment se venger du silence.

Alfred de Vigny

Aimez le travail nous dit la morale : c'est un conseil ironique et ridicule ; qu'elle donne du travail à ceux qui en demandent et qu'elle sache le rendre aimable !

Charles Fourier

Mes amis, au secours ! une femme vient de mourir de froid sur le trottoir du boulevard Sébastopol. Elle serrait dans ses mains le papier par lequel on l'avait expulsée de son logement. Chaque nuit dans Paris, ils sont plus de deux mille à geler dans la nuit, sans toit, sans pain ...

Abbé Pierre

(1954)

L'amour du prochain est un point commun à toutes les religions. Cela devrait suffire à reléguer aux seconds plans leurs différences.

Jean François Revel

Qu'importe que nous emprunions des itinéraires différents, pourvu que nous arrivions au même but.

Gandhi

Sachez avoir tort. Le monde est rempli de gens qui ont raison, c'est pour cela qu'il écoeure.

Louis Ferdinand Céline

La conscience n'est dans le chaos du monde qu'une petite lumière, précieuse mais fragile.

Louis Ferdinand Céline

La merde a de l'avenir, vous verrez qu'un jour on en fera des discours.

Louis Ferdinand Céline

Gouverner, c'est faire croire.

Machiavel

La France est un pays qui cultive le courage de l'indignation, la passion de la révolution et l'intelligence de rester tranquille.

Blaise Mortemar

Il y a des moments où tout réussit, il ne faut pas s'effrayer, ça passe.

Jules Renard

Si vous voulez que la vie vous sourie, apportez-lui d'abord votre bonne humeur.

Spinoza

Il reste toujours assez de force à chacun pour accomplir ce dont il est convaincu.

Goethe

Ne soyez ni obstinés dans le maintien de ce qui s'écroule, ni trop pressés dans l'établissement de ce qui semble s'annoncer.

Benjamin Constant

Il est bon d'apprendre quelquefois aux heureux de ce monde, ne fût ce que pour humilier leur sot orgueil, qu'il est des bonheurs supérieurs au leur, plus vastes et plus raffinés.

Charles Baudelaire

La plupart des gens ne meurent qu'au dernier moment, d'autres commencent et s'y prennent vingt ans d'avance et parfois davantage. Ce sont les malheureux de la terre.

Louis Ferdinand Céline

La vie c'est ça, un bout de lumière qui finit dans la nuit.

Louis Ferdinand Céline

Des pauvres, c'est-à-dire des gens dont la mort n'intéresse personne.

Louis Ferdinand Céline

Dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot.

Tels sont les hommes : avez-vous du succès, ils vous accueillent, ils vous portent, vous caressent, ils s'honorent de vous ; mais gardez-vous de broncher, au moindre échec, ô mes amis, souvenez-vous qu'il n'est plus d'amis.

Beaumarchais

Vis ton présent et laisse ton passé pour ton avenir.

Frédéric Dard

Il vaut mieux charrier des remords que des regrets.

Frédéric Dard

Tous les hommes critiquent le pouvoir, mais on n'en rencontre guère qui en contestent la nécessité.

Maurice Druon

C'est extraordinaire que l'on puisse vivre en ce monde sans se douter qu'il existe à proximité, un livre où toute notre vie se trouve contée comme un témoin.

Dostoïevski

Ah ! l'ennui, que ne nous fait-il inventer !

Dostoïevski

Oui, parfois, la pensée la plus folle, la plus impossible en apparence, s'implante si fortement dans votre esprit, qu'on finit par la croire réalisable ... Bien plus, si cette idée est liée à un désir violent, passionné, on l'accueille finalement comme quelque chose de fatal, de nécessaire, de prédestiné, comme quelque chose qui ne peut pas ne pas arriver.

Dostoïevski

Le Français est rarement aimable de premier jet ; on dirait toujours qu'il est aimable par ordre, par calcul. Si par exemple il voit la nécessité d'être, à l'encontre de l'ordinaire, fantaisiste, original, la fantaisie la plus absurde et la plus artificielle revêt chez lui, les formes admises d'avance et depuis longtemps ramenées au rang de banalités.

A l'état naturel, le Français ressort au positivisme le plus bourgeois, le plus ennuyeux, le plus plat, c'est somme toute, l'être le plus ennuyeux qui soit au monde.

Dostoïevski

C'est un penchant inné, chez les mortels, de piétiner celui qui est tombé. Le succès, voilà ce que les mortels regardent comme un dieu, plus qu'un dieu.

Eschyle

Il y a d'admirables possibilités dans chaque être. Persuade-toi de ta force et de ta jeunesse. Sache te redire sans cesse : «il ne tient qu'à moi ... ».

André Gide

Comme ceux qui achètent d'abord à crédit puis, après s'inquiètent de la somme qu'il faut pour solder leur dette ; paraître avant que d'être, c'est s'endetter envers le monde extérieur.

André Gide

Aie confiance en toi-même et tu sauras vivre.

Goethe

Ne cherchez pas des gens qui vous donnent des conseils ... regardez plutôt ceux qui vous donnent des exemples.

Sacha Guitry

N'imitiez rien ni personne. Un lion qui copie un lion, devient un singe.

Pouvoir, vouloir, savoir, trois mots qui mènent le monde.

Il ne suffit pas d'être le premier, il faut encore être le meilleur .

Mieux vaut une conscience tranquille qu'une destinée prospère. J'aime mieux un bon sommeil qu'un bon lit.

L'instinct, c'est l'âme à quatre pattes ; la pensée, c'est l'esprit debout.

Il est bon d'être ancien, et mauvais d'être vieux.

Victor Hugo

Ne faut-il pas délibérer

La cour en Conseillers foisonne

Est-il besoin d'exécuter

L'on ne rencontre plus personne.

La Fontaine

Nous promettons selon nos espérances et nous tenons selon nos craintes.

La Rochefoucauld

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

La Rochefoucauld

Vous savez que le mot «curieux» vient du latin «cura : le soin». Soyons fiers de notre défaut ; être curieux, c'est prendre soin. Soins du monde et de ses habitants.

Erik Orsenna

Je venais de faire connaissance avec l'une des lois régissant l'espèce humaine, dite «loi de la double crêpe ». Plus quelqu'un écrase ceux qui sont au-dessous de lui, plus il s'écrase devant ceux du dessus

Erik Orsenna

La difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre.

Beaumarchais

Le bonheur exige du talent, le malheur pas. On se laisse aller, on s'efforce, c'est pourquoi le malheur plaît et le bonheur effraie les foules.

Jean Cocteau

Les seules conquêtes qui ne donnent aucun regret sont celles qu'on fait sur l'ignorance.

Napoléon 1er

Il ne faut avoir aucun regret pour le passé, aucun remords pour le présent, et une confiance inébranlable pour l'avenir.

Jean Jaurès

Est dirigeant celui qui accepte de prendre les risques que les dirigés ne veulent pas prendre.

Jean Jaurès

Quand les hommes ne peuvent changer les choses, ils changent les mots

Jean Jaurès

Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas d'un savant qui se tait.

Molière

Je ne promets jamais rien parce que j'ai la mauvaise habitude de tenir mes promesses.

Jules Renard

La fausse modestie consiste à se mettre sur le même rang que les autres pour mieux montrer qu'on les dépasse.

Sully

Le travail éloigne de nous, trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin.

Voltaire

Un peu de tout

La Provence / Yvan Audouard

On ne le souligne pas assez dans les livres de géographie : la Provence est une famille nombreuse. Elle a fait des milliers de petits et il m'arrive de penser, tant nous sommes individualistes, qu'il y en a autant que de Provençaux, si semblables et si différentes les unes des autres qu'il est difficile d'en dessiner les frontières.

Toute frontière est un sujet de discord et en fixer une à la Provence surtout en période d'eupéanisation (et même de mondialisation), pose des problèmes encore plus difficiles à résoudre que pour les autres provinces.

Etrangement, c'est la frontière naturelle, le Rhône, qui est devenue la plus perméable. Entre le Languedoc «qui combat» et la Provence «qui chante» (et qui déchante) les occasions de mener un combat commun donnent envie aux deux provinces de chanter et de crier à l'unisson. D'autant que les lieux de travail et de résidence sont souvent situés de part et d'autre du fleuve et que parfois les communications sont bien plus faciles entre les deux régions qu'à l'intérieur de la même région.

Il faudra bien qu'on s'aperçoive un jour que la pudeur, la réserve, la discrétion, le goût du secret, sont les qualités dominantes du provençal. La Provence est avant tout un art de

vivre en société, une hypocrisie partagée, une convention acceptée. Elle avance masquée et sa conduite doit sans cesse être décodée. Elle se raconte sans arrêt des histoires pour supporter les épreuves qui n'ont cessé de l'accabler. Elle soigne ses apparences pour ne pas avoir à montrer ses blessures. On la croit superficielle alors qu'elle est hantée par la mort. Il serait d'une rare impolitesse d'en parler en public. Mourir à la rigueur, on pourrait s'y faire, mais quitter la vie est absolument insupportable.

Ici, la tragédie vécue porte le masque de la jovialité. L'indifférence se fait chaleureuse et le désespoir de bonne compagnie.

(...)

Un de mes amis restaurateurs dans les Alpilles avait coutume de me dire : «Je ne vois pas ce que tu trouves à «ta» Camargue ... tu montes sur une chaise et tu as tout vu».

Alors que précisément et plus qu'ailleurs en Provence, elle ne peut montrer que ce qu'elle cache. Ces lieux où la terre, le ciel, la mer se confondent, où la création du monde n'est pas achevée font entendre aux oreilles attentives le murmure des civilisations englouties et la sourde explosion des origines.

Un jour vous entendrez peut être, sous la galopade des taureaux, le piétinement sourd des légions romaines en marche, et le sol tremblera sous la masse des éléphants d'Hannibal.

(...)

J'ai déjà souligné l'ambiguïté de la sieste. L'extinction des lumières, tant intérieures qu'extérieures, ne doit pas être absolue. Ce n'est ni un couvre feu, ni un exil, on ne fait que prendre ses distances avec soi-même et son environnement. Les choses s'estompent sans disparaître. On s'anesthésie sans aller jusqu'à l'inconscience. Mon oncle Aristide, quand il quittait la campagne pour son «peniqué quotidien» avait coutume de dire : «je vais m'amortir un moment». La sieste est un art subtil : demi-teintes, pénombre, clair-obscur. La vie ne s'arrête ni ne se tait. Elle chuchote et marche à pas feutrés. Ne soufflons pas sur la veilleuse.

Le Sud au cœur / Daniel Herrero

On a tous en soi un peu de Sud. Dans notre mémoire la plus lointaine, la plus enfouie, il y a un berceau incroyablement fertile, où le bleu du ciel a épousé la lumière du soleil, où les grandes religions ont vu le jour, où l'histoire du monde a pris forme. Nous en portons tous la trace, peut-être dans cette part de désordre, d'excès et de passion qui parfume nos existences. Comme un souvenir de notre enfance d'hommes. Le voilà parfois qui affleure à la surface, qui nous étreint, en une onde vibratoire et fantasmatique toute de chaleur et de vagabondages.

Abstraction géographique mais réalité poétique, le Sud vient réveiller en nous le souvenir de la peau salée, des rivages enluminés, des regards fiers sous les brunes chevelures. À sa simple évocation, on imagine le farniente d'un après-midi d'été ou l'étreinte fiévreuse entre don Juan et Carmen. Le fantasme n'est jamais unique... Et ils sont d'autant plus multiples que le Sud est fertile en images ! Car s'il n'a qu'une seule âme, il a plusieurs visages. Lumière et ombre, « sol y sombra ». L'insouciance et le drame, la morale et la combine, la sensua-

lité et le dogme... La dualité lui va bien. Le paradoxe n'est jamais bien loin.

Finalement, la réalité s'efface devant le pouvoir d'évocation. Le Sud n'est pas, il se rêve. Les clichés dessinent un contour puis laissent place à la divagation, où se mêlent les mythes fondateurs, la tragédie, la lumière aveuglante du soleil qui cuirasse la mer éternelle.

On ne sait pas très bien ce qu'est le Sud, mais on en a un besoin vital, transcendantal. Qu'on nous enlève le Sud et l'on est amputé d'une part de soi-même. Et pas des moindres : celle qui nous envoie promener.

Perds pas le Sud / Daniel Herrero

De tous les points cardinaux, seul le sud n'a aucune connotation psychologique particulière. Le nord sert de référence, si bien que « perdre le nord », c'est s'égarer. « être à l'ouest » n'est pas plus rassurant, qui désigne les gens déséquilibrés. Enfin, «à l'est, rien de nouveau»... Et le sud ? Rien. Pas une expression, pas une locution, pas même un petit trait argotique, rien. Le sud est un champ complètement ouvert, un mot à inventer. Ce n'est ni une nation, ni une patrie. C'est une idée. L'idée d'un monde blanchi par le soleil, brûlé par le sel de la mer Méditerranée. Un espace sans frontière qui parle au corps

plus qu'à la tête, au cœur plus qu'à la raison. Je ne saurais ici en dessiner une carte objective. Ma géographie du sud a les contours flous d'une image cramée par la lumière.

Mon Sud, contrée sans frontière à géométrie variable, n'a dans mon esprit pas grand-chose à voir avec les points cardinaux. Il n'y est pas question de couleur de peau - bien qu'elle y soit souvent mate - ni de religion ou de langue. Encore moins de PIB. Mon Sud est pluriel, plus vaste qu'un hémisphère, plus bigarré qu'une tour de Babel. Son cœur, c'est la Méditerranée. Mais il bat si fort qu'il résonne jusqu'en Afrique, en Orient, en Amazonie.

Dans mon Sud, où naquirent tant de prophètes et de dieux, le bleu et la lumière formèrent aux premiers jours le couple royal.

Dans leurs ébats délurés, ils soulevèrent sable ocre et nuées de poussière, enfantant ainsi les déserts où marchent sans boussole les quêteurs de sagesse.

Mon Sud est une atmosphère, baignée de la lumière éclatante du soleil, engourdie par la tiédeur de l'air, revigorée par des langues musicales et des mains virevoltantes. Sans les mouvements des mains, les mots de mon Sud se sentent orphelins. Il faut que toute chose dite soit aussi chose vue !

Dans mon Sud, les ruelles serpentent le long des maisons ornées de vignes grimpantes, pour arriver au marché, tas polychromes de fruits mûrs, de légumes comiques et de gens indisciplinés et bavards. On se maille en promenade, puis on se retrouve autour de la table où trônent la galette de blé, l'huile d'olive et le nectar des vignes. Les liens se resserrent sous le grand arbre, sur le zinc ou sur la place, entre deux gorgées d'anis et une volée de boules qui excite théâtralement des désaccords qui ne durent pas.

Le vent du Sud affole toujours ma boussole.

Ma terre est Sud.

Mon Sud est bleu.

Je ne risque pas de le perdre.

Le Guépard / Giuseppe Tomasi di Lampedusa

Le Prince Salina refuse la proposition, transmise par Chevalley, du Gouvernement de Turin de le nommer «Sénateur».

En Sicile, peu importe que l'on agisse bien ou mal : le seul péché que nous ne pardonnions pas, nous autres Siciliens, c'est tout simplement l'action. Nous sommes vieux, Chevalley, terriblement vieux. Il y a au moins vingt-cinq siècles que nous portons sur nos épaules le poids de civilisations magnifiques, toutes venues de l'extérieur; aucune n'a germé chez nous, nous n'avons donné le la à aucune. Nous sommes des blancs autant que vous, Chevalley, autant que la reine d'Angleterre, et pourtant depuis deux mille cinq cents ans, nous sommes une colonie. Je ne le dis pas pour me plaindre : c'est notre faute. Mais nous n'en sommes pas moins las et vides. Chevalley était troublé :

– De toute façon, ceci est bien fini ; la Sicile n'est plus désormais une terre conquise, mais une libre partie d'un état libre.

– L'intention est bonne, Chevalley, mais tardive. Du reste, je vous ai déjà dit que c'est pour une large part notre faute. Vous me parliez, il y a peu, d'une jeune Sicile à qui sont enfin offertes les merveilles du monde moderne : pour mon compte, je vois plutôt une centenaire, poussée dans une voi-

ture d'infirmes à travers l'exposition universelle de Londres, qui ne comprend rien, qui se soucie des aciéries de Sheffield ou des filatures de Manchester comme d'une guigne, et qui aspire seulement à retrouver son engourdissement, ses oreillers mouillés de bave et le pot de chambre sous son lit.

Sa voix ne montait pas encore, mais sa main se serrait autour de la coupole de Saint-Pierre ; plus tard, on découvrit que la croix minuscule surmontant l'édifice avait été brisée.

— Le sommeil, cher Chevalley, le sommeil, voilà ce que veulent les Siciliens, et ils haïront toujours celui qui voudra les réveiller, fût-ce pour leur apporter les plus beaux cadeaux. Soit dit entre nous, je doute fort que le nouveau régime ait beaucoup de cadeaux pour nous dans ses bagages. Toutes les manifestations siciliennes sont des manifestations oniriques, même les plus violentes : notre sensualité — c'est le désir de l'oubli ; les coups de feu et les coups de couteau — le désir de la mort ; notre paresse — le désir d'une immobilité voluptueuse : une autre forme du désir de mort, comme nos sorbets à la scorsonère et à la cannelle. Quand on nous voit méditatifs on contemple le néant penché sur les énigmes du nirvana. De là l'insolent pouvoir qu'ont chez nous certaines personnes : celles qui ouvrent un œil ; de là ce fameux retard d'un siècle que présentent en Sicile toutes les manifestations artistiques et intellectuelles. Les nouveautés ne nous intéressent que déjà mortes, incapables de créer un quelconque courant de vie. De là cet étrange phénomène : la formation,

aujourd'hui, de mythes qui seraient vénérables s'ils étaient vraiment antiques, mais qui sont seulement de sinistres tentatives pour nous replonger dans un passé d'autant plus attirant pour nous qu'il est en réalité mort.

Le bon Chevalley n'avait pas tout compris; cette dernière phrase surtout lui semblait obscure : il avait vu des charrettes multicolores tirées par des chevaux empanachés, il avait entendu parler de théâtres de marionnettes héroïques, mais il croyait qu'il s'agissait d'anciennes et authentiques traditions. Il s'écria :

— Mais ne croyez-vous pas que vous exagérez un peu, Prince ? J'ai moi-même connu à Turin des Siciliens émigrés, comme Crispi, par exemple ; ils m'ont semblé tout autre chose que des endormis.

Le Prince s'impatienta :

— Nous sommes assez nombreux pour qu'il y ait des exceptions ; j'ai d'ailleurs fait allusion à ceux qui ne dorment que d'un œil. Quant au jeune Crispi, vous pourrez juger plus tard, quand je n'y serai plus, s'il retombe ou non dans notre voluptueuse torpeur, sur ses vieux jours. Tout le monde, chez nous, en passe par là. D'ailleurs, je vois bien que je me suis mal fait comprendre : j'ai dit les Siciliens, je devrais ajouter la Sicile, l'atmosphère, le climat, le paysage siciliens. Ce sont ces forces-là qui ont forgé notre âme, au même titre et plus peut-être que les dominations étrangères et les stupres incongrus : ce paysage qui ignore le juste milieu entre la mollesse lascive et la

sécheresse infernale ; qui n'est jamais mesquin, banal, prolix, comme il convient au séjour d'êtres rationnels ; ce pays qui à quelques milles de distance étale l'horreur de Randazzo et la beauté de Taormine ; ce climat qui nous inflige six mois de fièvre à 40 degrés : comptez, Chevalley, comptez — mai, juin, juillet, septembre, octobre, six fois trente jours de soleil vertical sur nos têtes, cet été long et sombre comme un hiver russe, encore plus dur à supporter... Vous ne le savez pas encore, mais on peut dire que chez nous il neige du feu, comme sur les villes maudites de la Bible. Durant ces mois-là, un Sicilien qui travaillerait sérieusement dépenserait l'énergie nécessaire à trois personnes. Et puis l'eau, l'eau introuvable, ou qu'il faut transporter de si loin que chaque goutte se paye par une goutte de sueur. Et puis les pluies, toujours impétueuses, qui rendent fous les torrents desséchés, qui noient bêtes et gens là où, deux semaines plus tôt, les unes et les autres crevaient de soif. Cette violence du paysage, cette cruauté du climat, cette tension perpétuelle de tout ce que l'on voit, ces monuments du passé, magnifiques mais incompréhensibles, parce qu'ils sont construits par d'autres et se dressent autour de nous comme des fantômes grandioses et muets ; tous ces gouvernements débarquant en armes d'on ne sait où, immédiatement servis et détestés, toujours incompris, ne se manifestant que par des œuvres d'art énigmatiques pour nous et par des impôts qui vont grossir ailleurs des caisses étrangères ; tout cela, oui, tout cela a formé notre caractère, qui reste ainsi conditionné par les fatalités extérieures autant que par une terrifiante insularité.

L'enfer idéologique évoqué dans ce petit bureau démonta Chevalley plus encore que le choix de récits sanglants du matin. Il voulut placer un mot, mais don Fabrice était désormais trop excité pour écouter.

— Je ne dis pas que quelques Siciliens transportés hors de l'île ne puissent échapper à cette sorcellerie : mais il faut les faire partir jeunes, très jeunes ; à vingt ans, c'est déjà trop tard ; l'écorce est faite ; ils sont désormais convaincus que leur pays ressemble à tous les autres, mais qu'on le calomnie de façon scélérate ; que la normalité se rencontre chez eux, l'étrangeté ailleurs... Excusez-moi, Chevalley, je me suis laissé entraîner et j'ai dû vous ennuyer. Vous n'êtes pas venu ici pour entendre Ezéchiel se lamenter sur les malheurs d'Israël. Revenons au sujet de notre conversation : j'ai beaucoup de reconnaissance envers le gouvernement qui a pensé à moi pour le sénat, et je vous prie de lui exprimer ma sincère gratitude ; mais je ne peux accepter. Je suis un représentant de la vieille classe, inévitablement compromis avec le régime bourbonien, et lié à celui-ci par les liens de la décence, sinon de l'affection. J'appartiens à une génération malchanceuse, en équilibre instable entre les temps anciens et modernes, et qui se sent mal à l'aise ici et là. De plus, comme vous l'avez sûrement remarqué, je suis un homme sans illusions. Que ferait donc le sénat d'un législateur inexpert, à qui manque la faculté de se leurrer lui-même, faculté essentielle pour qui veut guider les autres ? Les gens de notre génération doivent se retirer dans leur coin, pour regarder les culbutes et les cabrioles des jeunes autour de

ce catafalque pompeux. Vous avez besoin précisément de jeunes, de jeunes dégourdis, dont l'esprit soit ouvert au « pourquoi » et au « comment » des choses, habiles à masquer, je veux dire à tempérer, leur intérêt particulier derrière de vagues idéaux publics

Le père de Zorba, Nikos Kazantzakis

Dans son rapport au Gréco, il distingue trois sortes d'intellectuels :

- Ceux qui regardent vers le passé, qui recherchent le romantisme et la fuite ;
- Ceux qui regardent autour d'eux la pourriture, la démence du monde actuel ;
- Ceux enfin qui regardent vers l'avenir et qui luttent pour apercevoir le visage du monde futur afin de créer le moule où sera créée la matrice future qui permettra de saisir la structure de la société à venir.

* * *

Avant de rencontrer Zorba le Grec, l'homme aux yeux tristes, moqueurs et pleins de flamme, l'ingénieur civilisé ignorait à quelles profondeurs frémissait la vie, jaillissait la source de toute générosité et de toute connaissance.

Leur amitié, leur voyage, l'échec de leur entreprise crétoise sont devenus légende et parabole universelles.

Avec sa sagesse brutale et limpide, sa pensée labyrinthique, son bon sens oraculaire, Zorba, ce Zarasthoustra conçu de peau de Sindbad le marin, représente le triomphe des for-

ces brutes de l'instinct sur l'intelligence pervertie par les morales et les idéologies.

Le cinéma a rendu célèbre ce roman de l'aventure spirituelle, un chef d'œuvre de Kazantzaki (Alexis Zorba, 1946)

Le souper / Jean-Claude Brisville

TALLEYRAND. Quelle heure est-il ?

Fouché sort sa montre de la poche de son gilet et la consulte.

FOUCHÉ. Une heure du matin.

TALLEYRAND. Et les Parisiens... toujours là ?

Fouché va jeter un coup d'œil par le carreau.

FOUCHÉ. La grande foule !

TALLEYRAND. Quel air ont-ils ?

FOUCHÉ. Un air lourd.

TALLEYRAND. C'est l'orage. Il ne crèvera pas, cet orage. Ils rentreraient chez eux s'il crevait. La pluie est contre-révolutionnaire.

FOUCHÉ. Il y a des éclairs, mais pas de pluie. (*Il quitte le carreau, revient vers Talleyrand et s'éponge le front.*) Vous ne trouvez pas qu'on étouffe ?

TALLEYRAND. Même ce soir, j'ai froid. Vous savez — vous qui savez tout — que je porte trois flanelles, deux caleçons,

une chemise, une culotte et un gilet ? Et la nuit, pour dormir, quatorze bonnets de coton, enfilés les uns sur les autres ?

FOUCHÉ. Quatorze ?... On m'avait dit dix-huit.

TALLEYRAND. Les gens exagèrent toujours. Non, quatorze. J'ai toujours froid. Et puis au cas où je viendrais à tomber de mon lit... pour amortir la chute.

FOUCHÉ. Oui...

Un temps.

TALLEYRAND (*nonchalant*). Habillage et déshabillage... En tout trois heures - ou quatre. Ensuite, les repas, le whist, les dames... ici et là, dans la journée. Enfin la politique et ses grimaces... (*Un temps.*) On me croit affairé, mais je musarde.

FOUCHÉ. Une nuit, j'ai rêvé de vous.

TALLEYRAND. Un cauchemar, sans doute...

FOUCHÉ. On vous déshabillait comme le fait votre valet, chaque soir, et qu'est-ce qu'on trouvait après vous avoir épluché de toutes vos étoffes ?

TALLEYRAND. Rien.

FOUCHÉ. Comment avez-vous deviné ?

TALLEYRAND. Mais parce que c'est vrai. Vous êtes un bon

policier, Fouché. Chez moi, même en habit de cour, doublé, doré et décoré, le rien perce. (*Un temps.*) Ah j'oubliais... Si vous vous décidez à m'accompagner chez le roi demain soir, il vous faudra prêter serment... le serment de fidélité.

FOUCHÉ. Ce ne sera que le huitième.

TALLEYRAND. Vous, huit, moi douze.

FOUCHÉ. On n'a qu'une parole, il faut donc la reprendre.

TALLEYRAND. Eh ! Si l'on doit la redonner... (*Un temps.*) Vous allez rire, monsieur Fouché, mais cette fois je suis sincère : dans ma jeunesse, j'ai eu une ambition pour la France. Je l'aurais voulue exemplaire. On y aurait parlé la plus belle langue du monde et créé librement des chefs-d'œuvre dans tous les arts... Il est bien malheureux que l'Empereur n'ait pas eu cette idée de la France. Lui ne l'aimait que débordant de ses frontières naturelles. En crue, si j'ose dire. J'ai horreur de la démesure, et cette France-là, batailleuse, aspirant à toute l'Europe, elle ne me disait rien qui vaille. Et puis, Napoléon, dans ses fureurs, a tué la douceur de vivre. La Restauration va ramener dans ses fourgons les privilèges, elle ne redonnera pas du génie aux privilégiés.

FOUCHÉ. En somme, vous n'avez trahi que par vertu ?

TALLEYRAND. Je n'ai jamais abandonné un prince avant qu'il ne se fût abandonné lui-même. Infidèle aux régimes, mais toujours fidèle à la France. (*Un temps.*) Et puis, je vais vous

faire un aveu, monsieur Fouché : tout ça... tout ce qu'on dit de moi... je m'en fous.

Un temps.

FOUCHÉ. Je vous envie, monsieur, d'être né. Mes trahisons à moi, n'ont pas d'antécédents dans l'histoire de France. Elles manquent de branche, en quelque sorte.

TALLEYRAND. En quelque sorte... oui. Chez nous, le premier Talleyrand qui ait trahi son roi vivait au temps d'Hugues Capet. C'est devenu un souvenir à la gloire de la famille.

FOUCHÉ. Je vous acquitte donc au nom de vos ancêtres meurtriers, parjures et prédateurs.

TALLEYRAND. Et vous, Otrante, au nom de quoi pouvez-vous demander les circonstances atténuantes au tribunal suprême ?

FOUCHÉ. Je suis passionné, monseigneur. La passion... quelle excuse et quel argument ! Que d'acquittements on lui doit ! Et la mienne est dévorante. Je suis à son service tout entier - et tant que je vivrai.

TALLEYRAND. Son nom, Fouché, son nom...

FOUCHÉ. Le Renseignement, monseigneur ! Tout savoir sur l'individu. le déchiffrer, le démasquer, l'ouvrir...

TALLEYRAND. Vous commencez par ses tiroirs, je suppose ?

FOUCHÉ (*jubilant*). Acheter la femme qu'il aime et extorquer à ses enfants ce qui va lui coûter son honneur et peut-être sa tête... Ah, monsieur, quel plaisir de mettre un homme en face de l'inavouable. Il faut voir sa figure à mesure qu'on le découvre : épouvantée, méconnaissable. Une bougie qui coule.

TALLEYRAND. Et qui éclaire votre vie !

FOUCHÉ. Ils se croyaient bien à l'abri sous le brocart et les honneurs, mais quand on perce la dorure... Ah, monsieur, tout le pus qui s'écoule. Ils se dessèchent à vue d'œil.

TALLEYRAND. J'envie le roi dont vous serez ministre. En un mois, il en saura plus sur les siens que l'histoire ne lui en a appris en dix siècles. Allons, buvons. Vous n'avez pas fait grand honneur à mon cognac. (*Il emplit les deux verres. Fouché vide le sien d'un trait. Talleyrand hoche la tête et soupire.*) Si vous le permettez, ce n'est point de cette façon que l'on doit boire le cognac. Regardez, s'il vous plaît. (*Il prend la coupe et commence sa démonstration.*) On prend son verre dans le creux de la main, on le réchauffe, on lui donne une impulsion circulaire afin que la liqueur dégage son parfum. Puis on le porte à ses narines, on le respire...

FOUCHÉ. Et puis?

TALLEYRAND. Et puis on le repose et on en parle.
Fouché ne bouge pas, pétrifié d'humiliation - puis il se dresse et d'un geste soudain lance sa coupe vers le mur où elle se fracasse.

FOUCHÉ. Vos belles manières... Elles sentent la mort, monseigneur. Nous ne sommes pas, vous et moi, du même temps. Le vôtre est en train de crever d'une indigestion de politesse — et c'est le mien qui lui succédera. Le vrai pouvoir sera aux subalternes, aux espions, aux délateurs - et personne ne saura jamais s'il est en règle car la règle sera équivoque et redoutable. C'est ainsi que je vois la police : indéfinie... protéiforme. Invisible et toute-puissante. Elle sera dans chaque conscience. (*Se tournant brusquement vers Talleyrand, il pointe un doigt vers lui.*) Alors, monsieur, ce sera l'Ordre.

Gronnement de la foule et une lueur d'incendie dans les carreaux comme si l'on avait allumé un feu sous la fenêtre — et en effet, de la fumée entre par les vitres brisées.

TALLEYRAND (*calme*). Ils préparent l'assaut final ?
Fouché va jeter un coup d'oeil par la porte-fenêtre.

FOUCHÉ. Je ne crois pas. Quelques furieux qui ont dû allumer un feu de paille. (Il tousse.) Ils s'excitent tout seuls.
Un temps.

TALLEYRAND. Toujours aussi nombreux ?

FOUCHÉ. Encore plus.
Il vient se rasseoir à la table.

TALLEYRAND. Inquiet, Fouché ?

FOUCHÉ. J'aime l'ordre, vous le savez.

TALLEYRAND (*remplissant son assiette*). Ah, s'il y avait une tête à la Police... A trop attendre, nous risquons d'être débordés. Nous serons balayés, monsieur Fouché.

FOUCHÉ (*en s'échauffant de plus en plus*). Vous avant moi. On passe le premier quand on s'appelle Talleyrand. Oui, monsieur ! On vous arrachera tous vos habits, on vous jettera à la rue, et vous regarderez filer dans le ruisseau vos flanelles et vos caleçons, tout nu, appuyé sur votre jambe de fer.

La musique continue à jouer en sourdine.

TALLEYRAND (*croquant une meringue*). Etes-vous malheureux, Fouché ?

FOUCHÉ. Malheureux... moi ?

TALLEYRAND. Il faut l'être, monsieur, pour trouver son plaisir à faire peur. (*Il passe son écharpe autour de son cou comme une étoile et, se rapprochant de Fouché, dans la position d'un confesseur à l'écoute d'un pénitent.*) Allons, mon cher ami... (*Effleurant la main de Fouché.*) Qu'est-ce qui vous tourmente ?

Fouché se verse à boire et vide sa coupe d'un trait.

FOUCHÉ (*ton effondré*). Oh !...

Il se reverse à boire et avale quelques gorgées, le regard fixe.

TALLEYRAND (*ton câlin*). Dites-moi...

FOUCHÉ (*d'une voix incertaine*). Je n'ai pas été élevé. Chez vous, les Talleyrand, on parlait du cognac auquel on n'avait

pas touché. Chez nous, on buvait justement parce qu'on n'avait rien à dire - et toutes ses idées, mon père, un loup de mer, les trouvait après avoir bu. Un matin que j'avais communié - j'avais neuf ans ! - et que lui sortait du troquet, il m'a jeté malgré mes cris dans le fond de sa barque et l'a poussée au large. Un temps... catastrophique... et des vagues d'une hauteur... Tout mon déjeuner y passa et ma communion avec !

TALLEYRAND. Moi, je ne tenais pas encore sur mes jambes que je tombai de la commode où m'avait planté ma nourrice. J'en récoltai ce pied ! Quatre ans plus tard, mes chers parents n'avaient pas encore demandé de mes nouvelles.

FOUCHÉ. Au moins ils vous foutaient la paix. Moi qui étais chétif et qui manquais de souffle, je devais galoper sur la plage pendant des heures. Afin de m'aguerrir, disaient-ils. Et quand, n'en pouvant plus, je rentrais pour dîner, je n'avais droit... Vous savez à quoi j'avais droit ? (*Talleyrand fait signe que non de la tête.*) A des palourdes... oui, monsieur... des palourdes. (*Un temps.*) Ils vous ont aimé vos parents ?

TALLEYRAND. Non. (*Un temps.*) Je ne sais pas pourquoi, nous ne nous connaissions pas.

FOUCHÉ. Heureux enfant ! Quand ils ont eu fini de me faire courir sur le sable mouillé, les miens m'ont enfermé chez les oratoriens. A devoir avaler leur brouet, j'en venais presque à regretter mes coquillages crus. Et quel froid au dortoir ! L'eau gelait chaque nuit dans les cuvettes.

TALLEYRAND (*dolent*). Au moins vous aviez un toit ! Savez-vous qu'à cinq ans, chez ma nourrice, au faubourg Saint-Marcel, je chassais l'alouette en plein, hiver – et en guenilles ? Un oncle qui passait par là m'emmena tel quel chez ma mère où il m'introduisit dans son salon un jour où elle recevait : «Ma sœur, dit-il, voici le descendant des princes de Chalais, un jeune homme qui a pour blason...»

FOUCHÉ (*récitant mécaniquement*). ... «de gueules à trois lions d'or lampassés, armés et couronnés de prince sur l'écu et couronne ducale sur le manteau.»

TALLEYRAND (*étonné*). Diable !

FOUCHÉ. Et votre oncle vous a dit : «Monseigneur, allez vite embrasser cette personne qui est madame votre mère.»

TALLEYRAND. J'obéis... mais ce baiser, elle ne me le rendit pas.

*Un silence. Ils sont tous les deux affalés, fatigués, un peu ivres.
Au-dessus, concerto pour harpe.*

FOUCHÉ. On n'a pas eu d'enfance...

TALLEYRAND (*marmonnant*). Un prince de Chalais...

FOUCHÉ (*solennel*). ... comte de Grignols et marquis d'Excideuil, baron de Mareuil, de Beauville et autres lieux.

TALLEYRAND. ... Un Talleyrand devant donner dans la sou-

tane - et par décision familiale, parce que j'avais un pied bot !
Je me jurai dès lors qu'ils s'en repentiraient... oui, tous...
Famille, Eglise et Monarchie.

FOUCHÉ (*le saluant*). Le seul serment que vous ayez tenu, monseigneur.

TALLEYRAND. Quand un enfant a été trahi par sa mère, il n'a plus de parole.

FOUCHÉ (*gaiement*). Eh là, prince, on dirait que nous devenons amers... (*Il se sert de nouveau du Champagne.*) Il faut noyer cette inclination... (*Il boit.*) Ah ! que c'est bon. (*Un temps.*) Comment me trouvez-vous ? (*Talleyrand le regarde, étonné. Fouché se lève et virevolte devant lui.*) La taille... le maintien...

TALLEYRAND. Vous savez... La beauté, chez un homme, cela ne fait gagner que quinze jours.

FOUCHÉ (*penaud*). Oui, je suis laid...

TALLEYRAND (*nonchalant*). Mais non, vous êtes beau, mon cher... (*Bas.*) Ou bien c'est que je m'habitue. (*Un temps*) A qui voulez-vous plaire ?

FOUCHÉ. A ma femme.

TALLEYRAND. On m'avait dit qu'elle était morte.

FOUCHÉ. Oui, la première. Je vais me remarier.

TALLEYRAND. Félicitations.

FOUCHÉ. Je suis veuf depuis des années. (*Un temps.*) Vous pensez que je suis trop vieux ?

TALLEYRAND. Avec votre fortune et votre titre, un homme n'est jamais vieux, duc.

FOUCHÉ (*élégiaque*). Oui, je le crois. Elle m'aime.

TALLEYRAND. Et vous ?

FOUCHÉ (*extasié*). Moi ? Mon Dieu !... Dès qu'elle arrive on dirait que... Il suffit que je l'aperçoive et... Oui, je l'aime.

TALLEYRAND. Peut-on savoir son nom ?

FOUCHÉ. Mademoiselle de Castellane. Elle a vingt-six ans.

TALLEYRAND. Castellane... une des plus anciennes familles de Provence. Et vingt-six ans ! Fouché, quelle belle aventure ! (*Flatté, Fouché, se gonfle du jabot.*) Mais attendez... N'auriez-vous pas fait jadis tomber la tête de son père ?

FOUCHÉ (*embarrassé*). Il a été sauvé par le 9 Thermidor.

TALLEYRAND. Dommage. Elle vous eût aimé dans le déchirement... Comme Chimène. (*Un temps.*) Dites-moi, duc d'Otrante - oh, simple curiosité - vous qui êtes l'homme le plus riche de France, et fiancé à une très jeune et jolie femme, pour-

quoi ne pas vous retirer dans votre château d'Aix ? Qu'est-ce qui vous retient aux affaires ?

FOUCHÉ. Il n'y a point d'affaires, il y a la vie, monseigneur. La vie c'est seulement le nom que prennent les affaires en passant par nos veines.

TALLEYRAND. Une belle formule.

FOUCHÉ. On commence par faire de la politique pour avoir le pouvoir, et puis, quand on a le pouvoir, on joue à faire de la politique... A quoi voulez-vous que je joue à mon âge ? Je ne me sens pas fatigué. Le pouvoir n'épuise que ceux qui ne l'exercent pas. (*Un temps.*) Et puis, être dans le secret !...

TALLEYRAND. Alors jouons, monsieur le président. Il va falloir que nous habitions ensemble. Essayons de nous faire à cette perspective. Mais ne l'oublions pas : c'est vous et moi... ou bien ni l'un ni l'autre.

FOUCHÉ. Alors, ce sera vous et moi.

TALLEYRAND. Enfin un mot qui avance les choses.

FOUCHÉ (*content*). Oui, vous et moi... moi et vous.

TALLEYRAND. Vous allez voir, ce ne sera pas du tout triste. A nous deux, la Restauration va prendre un parfum de Régence. (*Un temps.*) Secrétaire d'Etat au ministère de la Police générale... est-ce que cela vous convient ?

FOUCHÉ (*extasié*). Je retrouverai mes réseaux ?

TALLEYRAND. Ils vous attendent.

FOUCHÉ. Un réseau bien organisé, c'est l'irrigation du pays... l'information qui circule, le doute qui devient certitude — et le suspect coupable. Ah ! monsieur... ce moment où le crime apparaît en filigrane à travers l'honnête homme... un homme comme moi le paierait de sa vie.

Talleyrand le regarde, assez surpris de la formule.

TALLEYRAND. Il n'y a donc point, selon vous, d'innocent ?

FOUCHÉ. Il n'y en a point, en effet. (*Il se met tout à coup à rire.*) Cela me rappelle une histoire... oh ! une petite anecdote. Un jour d'hiver de 94, j'étais place de la Concorde, au pied de la machine - oui, on dépêchait ce jour-là quelqu'un que je connaissais bien - quand l'homme se met tout à coup à hurler : «Arrêtez, je suis innocent...» Et Sanson... (*Riant.*) Vous savez ce qu'il lui a crié, Sanson, en le basculant sur la planche : «Innocent... c'est bien ce qu'on va voir !» Et crac !

TALLEYRAND (*impassible, à mi-voix*). Oui...

FOUCHÉ. Ça ne vous fait pas rire ? (*Un temps.*) Si j'achevais la bombe avant qu'elle ne soit en eau ? Je vous sers ? (*Talleyrand tend son assiette.*) Carême est toujours à votre service ?

TALLEYRAND. Oui. En France, les régimes passent, la cuisine

demeure.

FOUCHÉ. Vous lui ferez mes compliments : ce souper est une merveille.

TALLEYRAND. Je n'y manquerai pas. (*Ils mangent.*) Dites-moi, Fouché... Est-il vrai que votre principal agent auprès de Bonaparte...

FOUCHÉ (*joyeux*). Oui, Joséphine ! Elle m'a coûté cher, la garce. Mais quel agent ! Par elle, je les tenais tous : les quatre frères, les deux sœurs, la mère Letizia, l'oncle Fesh... tous les membres du clan... et même lui, le chef, qui ne s'est jamais douté que tout ce qu'il racontait sur l'oreiller m'était le lendemain rapporté mot pour mot. Il n'a jamais compris. Il en devenait fou ! (*Un temps.*) Mais parlons de vous, monseigneur. Quels projets ? Vous allez retrouver les Relations extérieures ?

L'insolence, c'est la liberté, plus l'indépendance.

Chaque jour, une poignée de journalistes orchestrent l'agenda idéologique de notre ville, de notre département, de notre région.

Ils se présentent comme les intermédiaires de l'opinion et les garants de la démocratie, mais ils reflètent une image très éloignée des vrais problèmes et des luttes qui se déroulent.

La censure à laquelle ils s'adonnent, ce n'est plus le silence, mais la noyade de l'intelligence sous les flots de l'insignifiance.

Rien n'est plus trompeur que l'image souvent évoquée à propos de la presse du lieu où tout pourrait être publiquement discuté. Il n'existe pas un espace ouvert à tous ceux qui le veulent, mais des agents qui décident, en fonction des lois propres de fonctionnement du champ journalistique, ce qui mérite ou non d'être porté à la connaissance de publics plus ou moins larges et hétérogènes socialement.

Tel journaliste choisit l'identité et le nombre des intervenants, l'opportunité de leur donner la parole, le moment de leur donner la parole, et s'octroie le pouvoir d'ordonner à son gré leurs idées.

Qui doute de l'extravagance d'une telle puissance octroyée à un quarteron de journalistes, devrait s'appliquer à suivre les rubriques (!) politiques de nos médias locaux.

Comment faire le partage entre des questions imaginaires, bruyamment débattues et des questions réelles négligées ou refoulées, avec des silences délibérés sur des sujets qui font courir beaucoup de monde, qui mériteraient de provoquer un intérêt chez beaucoup de monde.

C'est le propre de l'insularité du monde journalistique de sincèrement ne plus s'en apercevoir, de ne plus découvrir le problème économique, social ou culturel, autrement qu'en des termes déjà confectionnés ailleurs (éditorial d'un confrère, sondage, avis d'un expert). Son registre enfin, est celui des affrontements dérisoires, de l'impertinence onctueuse, des engagements sans risque.

Après la bataille / Victor Hugo

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : - A boire, à boire par pitié ! -
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : - Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé.
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : Caramba !
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
Donne-lui tout de même à boire, dit mon père.

L'homme et la mer / Charles Baudelaire

Homme libre, toujours tu chériras la mer!
La mer est ton miroir, tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton coeur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets;
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes;
O mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets!

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remords,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
O lutteurs éternels, O frères implacables!

Le cancre / Jacques Prévert

Il dit non avec la tête
Mais il dit oui avec le coeur
Il dit oui à ce qu'il aime
Il dit non au professeur
Il est debout
On le questionne
Et tous les problèmes sont posés
Soudain le fou rire le prend
Et il efface tout
Les chiffres et les mots
Les dates et les noms
Les phrases et les pièges
Et malgré les menaces du maître
Sous les huées des enfants prodiges
Avec des craies de toutes les couleurs
Sur le tableau noir du malheur
Il dessine le visage du bonheur.

Je suis Yahvé

Je suis Yahvé, ton Dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison des esclaves : tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi.

Tu ne te feras pas d'idole (...)

Tu ne te prosternerás pas devant ces dieux et tu ne les serviras pas (...)

Tu ne prononceras pas en vain le nom de Yahvé, ton Dieu (...)

Souviens-toi du jour du Sabbat pour le sanctifier (...)

Honore ton père et ta mère afin que se prolongent tes jours sur le sol que te donne Yahvé, ton Dieu

Tu ne tueras pas

Tu ne commettras pas d'adultère

Tu ne voleras pas

Tu ne déposeras pas de faux témoignage contre ton prochain

Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain

Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni tout ce qui est à ton prochain.

Exode 20-2-17

Le Coran

L'islam fait partie des religions révélées, «prophétiques», comme le judaïsme ou le zoroastrisme, c'est-à-dire fondées sur la révélation d'un message venant de Dieu à un Prophète qui le transmet ensuite.

Celles-ci sont différentes des religions que l'on nomme «mystique», comme l'hindouisme, le bouddhisme ou le taoïsme qui partent d'une expérience spirituelle et de l'enseignement d'un sage indiquant la voie.

Le Christianisme qui a le Christ pour source et pour centre s'en différencie également.

Cinq obligations fondamentales structures la vie religieuse et sociale des musulmans : « les cinq piliers »

1. La profession de foi (shahada) qui fait entrer dans la umma et unit la communauté « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète » ;

2. La prière cinq fois par jour, que le croyant essaie d'accomplir en groupe, plus spécialement le vendredi à midi à la mosquée ;

3. Le jeûne du ramadan (9e mois de l'année lunaire) ;
4. L'aumône (zakat) ;
5. Le pèlerinage au sanctuaire de la Kaaba à la Mecque (hadj).

Le mot Islam dérive de la racine arabe S.L.M. qui donne «Salam» et qui veut dire «Paix» et «Salut», s'islamiser signifie ainsi «entrer dans la paix».

Que de malentendus sont nés d'une traduction maladroite d'un mot arabe ! On s'aperçoit par exemple aujourd'hui que «la patience» n'est pour les arabes qu'une notion générale qui englobe «la constance ferme dans ses propos et son comportement en vertu d'un objectif précis» et non «le support des épreuves dans une longue résignation».

De même la «ruse» pour les Arabes n'est pas un moyen destiné à tromper un adversaire en usant de procédés perfides. A l'origine, le terme «ruse» désigne une machine qui économise le travail humain grâce à l'application des lois physiques domestiques par un inventeur astucieux, souvent un artisan.

L'islam en Occident / Roger Garaudy

En décrivant la trajectoire de l'islam andalou, notre objectif n'est pas d'élever un mausolée à un mort illustre, mais de prolonger cette haute aventure de la symbiose, en andalous, de la pensée islamique et de la pensée judéo-chrétienne.

Dans la perspective unique de la tradition abrahamique, indivisiblement juive, chrétienne, musulmane, notre civilisation peut être réorientée vers la vie (...)

Pourquoi l'andalous musulman et sa capitale spirituelle, Cordoue fut-il le centre de ce rayonnement ?

L'islam, en Arabie, exigea du Prophète, une longue lutte pour apporter son message contre la barbarie d'un monde sans loi (jahiliya).

La loi divine y fut proclamée dans son intransigeante pureté de ce qui était jusque-là un désert spirituel. Lorsque le message fut porté à travers le monde, il s'enracina dans d'anciennes et hautes cultures, notamment celles de l'empire perse qui avait connu le message prophétique de Zarathoustra et

peuvent-elles pas et ne doivent-elles pas glisser sur nous comme les gouttes d'eau glissent sur les plumes des canards ?

Le doute est un poison terrible car il nous ronge de l'intérieur. Des maîtres expérimentent le non doute comme un état ordinaire et banal.

Le Bouddha disait : « Le bonheur est comme l'eau entre les doigts. Dès qu'on veut la saisir, elle n'est plus là. Dès qu'on veut la posséder, elle s'échappe. On ne possède pas les choses, on les tient seulement un instant entre les mains. Dès qu'on veut les posséder, elles nous possèdent. Quand on veut s'approprier les choses, on les gâche. Quand on les libère, on en est maître pour toujours. Si tu veux être heureux, ne t'attache pas aux choses. Alors tu les posséderas ».

L'islam en Occident / Roger Garaudy

En décrivant la trajectoire de l'islam andalou, notre objectif n'est pas d'élever un mausolée à un mort illustre, mais de prolonger cette haute aventure de la symbiose, en andalous, de la pensée islamique et de la pensée judéo-chrétienne.

Dans la perspective unique de la tradition abrahamique, indivisiblement juive, chrétienne, musulmane, notre civilisation peut être réorientée vers la vie (...)

Pourquoi l'andalous musulman et sa capitale spirituelle, Cordoue fut-il le centre de ce rayonnement ?

L'islam, en Arabie, exigea du Prophète, une longue lutte pour apporter son message contre la barbarie d'un monde sans loi (jahiliya).

La loi divine y fut proclamée dans son intransigeante pureté de ce qui était jusque-là un désert spirituel. Lorsque le message fut porté à travers le monde, il s'enracina dans d'anciennes et hautes cultures, notamment celles de l'empire perse qui avait connu le message prophétique de Zarathoustra et

celle de l'empire byzantin, héritier de la pensée grecque et de la foi judeo chrétienne. Plus tard, lui fut connu par la sagesse d'Al Biruni (973-1030) la haute spiritualité de l'Inde.

A côté de l'islam arabe originel et de ses floraisons iraniennes et indiennes, l'islam développa sa foi et sa culture en Andalous et en son centre de rayonnement en Occident : Cordoue.

Cet islam d'Occident a porté à Cordoue ses plus beaux fruits. En philosophie d'Ibn Massara à Ibn Arabi, et d'Ibn Hazm et d'Ibn Bajja à Ibn Thofaïl et Ibn Roschd pour les musulmans, d'Ibn Gabirol à Maimonide pour la pensée juive, mais dans la même tradition spirituelle.

Le christianisme qui, avant l'islam, avait fleuri dans la péninsule ibérique et dont les courants ariens et priscillaniens préparèrent la greffe islamique, se s'enrichit, même dans la période d'affrontement, avec de grandes figures de l'accueil et de l'ouverture : avec Alphonse le Sage (1252-1284) qui s'entoure de savants et de poètes des trois religions, et puis avec les traductions de l'Evêque Raymond de Tolède (XIIème siècle) qui fait traduire en latin les œuvres de la culture de langue, fut inaugurée une tradition chrétienne de compréhension de l'islam. Elle se déploie avec Ramon Lulle (1233-1316) comme avec l'avicennisme et l'avérroisme latins et s'exprime encore dans l'œuvre du Père Miguel Palacios, mort en 1944, et

de son école, qui fit revivre les hautes figures spirituelles de l'islam andalou. Dans les perspectives de cette philosophie, de cette sagesse, de cette foi, Cordoue et l'Andalous ne furent pas seulement, pour les sciences, le relais en Europe des cultures de la Grèce et de l'Orient, l'apport de ses mathématiciens, de ses astronomes, de ses chimistes, de ses agronomes, de ses médecins au développement scientifique fut considérable.

En astronomie, Al Zarqala (l'Azarquiel des latins au XIème siècle) précurseur de Kepler pour la description de l'orbite des planètes, contribua au développement de l'astrolabe pour la mesure des latitudes ; Al Bitrogi (l'Alpetragius des latins au début du XIIIème siècle) fut le précurseur de Copernic par sa critique du système de Ptolémée.

En médecine, l'œuvre culminante fut celle d'Abul Kassim Ezzahraoui (l'Albucasis des latins, né à Zahra près de Cordoue en 936). Son traité de chirurgie et de pharmacopée (tasrif) sera traduit en latin à la fin du XIIème siècle par Gérard de Crémone, publié à Salerne en 1475, à Venise en 1647, faisant ainsi autorité pendant un demi millénaire.

Dans les arts, la poésie de l'amour courtois pris sa source, pour l'Europe, en Andalous avec Ibn Hazm de Cordoue, tout comme la musique andalouse n'a cessé depuis des siècles de vibrer en Occident.

De cette merveilleuse floraison artistique, subsistent des grands témoins de pierre, de Saragosse à Séville et surtout à la grande mosquée de Cordoue et à l'Alhambra de Grenade.

A travers cette évocation, il apparaîtra que la première renaissance de l'Europe n'a pas commencé en Italie au XVIème siècle, mais au XIIIème siècle en Espagne.

La Confrérie des éveillés / Jacques Attali

Chapitre premier

Jeudi 27 mai 1149:

l'expulsion de Cordoue

18 Sivan 4909 ; 17 Muharram 544

En ce temps-là, à Cordoue, le pont de pierre jeté onze siècles auparavant à travers le Guadalquivir par les troupes de l'empereur Auguste était, en fin d'après-midi, le lieu de toutes les rencontres.

En été, hommes et femmes, le visage découvert ou à peine masqué d'un voile blanc, se saluaient ou se défiaient d'un sourire ou d'un mot. En hiver, quand le soleil peinait à s'élever au-dessus de la tour occidentale de la grande mosquée, musulmanes, juives et chrétiennes, sortant du bain, habillées de longs sarouals rouge et or, croisaient sans baisser les yeux le regard des jeunes gens : musulmans portant turban, tunique de soie et chausses aux pointes recourbées, juifs en grande robe marron et toque pointue, chrétiens aux pantalons bouffants et aux vestes de soie brodée. Les plus riches promeneurs étaient escortés d'esclaves vêtus de laine et d'algodon, portant boissons et pâtisseries. On entendait parler toutes les langues, de l'arabe au berbère, du romance à l'hébreu ; certains de ceux qui venaient du Nord continuaient même à se dispu-

ter en français, en flamand ou en génois. Dans les échoppes dressées sur le pont, des orfèvres pesaient et échangeaient dinars, réaux, maravédis, grosses, doblas de Castille ou du Portugal.

Certaines fins d'après-midi, la foule convergeait vers la place la plus spacieuse de la ville, près de la grande mosquée, à côté des citronniers de l'Alcazar, pour voir débouler, sur les rues empierrées, les taureaux que les jeunes gens allaient défier au plus près tandis que les femmes applaudissaient. C'était alors une fête sans pareille où se mêlaient cris, rires, accents des luths, des mbiras, des doulcemers et des tambours.

Ce soir-là, juste après que, du haut du minaret, les muezzins eurent appelé par l'*adhan* à la prière du soir, c'est à un tout autre spectacle, aussi monstrueux qu'inédit, que se rendaient les Cordouans, silencieux et terrorisés, s'écartant devant les hommes en bleu, cavaliers masqués et fantassins berbères aux ordres des envahisseurs almohades, les nouveaux maîtres de la ville.

Bien avant le tournant du millénaire, pendant que les royaumes chrétiens d'Europe étaient encore dans les limbes, les princes omeyyades, chassés de l'Orient par les Abbassides, avaient débarqué en Andalousie avec des troupes berbères et des Yéménites, et avaient édifié un empire autonome allant jusqu'au nord de Tolède. Un empire puissant : le plus grand du monde à l'époque, à côté du chinois. Et riche : la pièce d'or de Cordoue était devenue la principale monnaie pour les

changes. Et tolérant : chrétiens et juifs, considérés comme des *dhimmis*, des protégés, étaient certes surimposés, mais respectés ; les prêtres continuaient d'officier dans les églises et les rabbis, présents dans la ville depuis la première dispersion d'Israël, six siècles avant la venue du Christ, continuaient d'enseigner dans les synagogues. Les princes musulmans avaient mis en place des institutions très élaborées, contrastant avec le désordre qui régnait au sein de la chrétienté ; leur marine dominait la Méditerranée ; ils construisirent à Tolède les jardins de la *Transparente*, puis, à Grenade, de l'Alhambra et à Cordoue la plus grande du monde - copie de celle d'Al-Aqsa qui venait d'être édiflée à Jérusalem -, dont la voûte centrale était soutenue par plus de mille colonnes.

Cordoue était devenue la capitale d'un immense empire musulman, héritier de Rome, s'étendant des lions de l'Afrique aux colombes de l'Estrémadure. Elle était devenue la ville-phare si vantée, l'« ornement du monde », la cité au million d'habitants, aux cent mille boutiques, aux mille écoles, aux mille six cents mosquées et aux trois mille piscines.

Des marchands venus du royaume franc, de Toscane, des mers du Nord, des rivages de l'Inde, de Bactriane et des empires d'Afrique et de Chine y avaient apporté la canne à sucre, le riz, le mûrier, le travail de la soie et du cuir ; ils avaient fait de cette ville perdue au milieu des terres andalouses la cité la plus prospère d'Occident, le premier centre commercial à l'ouest de l'Inde, le point de confluence de toutes les intelligences, le lieu de rencontre de toutes les religions, le

refuge de ceux qui fuyaient l'obscurantisme.

Car la culture avait été d'emblée l'obsession de la cité devenue musulmane. Hakem, un des premiers émirs de Cordoue, avait fait porter mille dinars d'or à Abulfaradj el-Isfahani pour obtenir l'original de son anthologie de la littérature et de la poésie arabes. Ses successeurs avaient envoyé des émissaires à Palerme, au Caire, à Damas et jusqu'en Chine pour acquérir des manuscrits à quelque prix que ce fût. Ils avaient bâti la plus vaste bibliothèque au monde, où ils avaient entassé quelque huit cent mille volumes. Venaient y travailler des érudits, des graphistes, des enlumineurs, des géographes. A côté de la mosquée avait été édifiée une université, la seconde de l'Empire après la Qarawiyyin de Fès ; on y étudiait les sciences religieuses, la médecine, l'astronomie, les mathématiques et la *falsafa*, la philosophie, autre nom donné alors à la science. On s'y était émerveillé devant le zéro qui venait d'arriver d'Asie ; on y avait débattu de la mystérieuse trajectoire de Vénus. Des philosophes y avaient afflué de Bagdad, d'Alexandrie et de Constantinople. Des traducteurs y avaient mêlé les poésies bédouine et juive ; des seigneurs chrétiens y avaient disputé avec les panégyristes de la cour califale. Des mudéjars avaient échangé leurs techniques avec celles de maçons venus de France, combinant l'arc en fer à cheval et les arabesques.

Un siècle et demi avant que ne commence cette histoire, l'Empire s'était défait en une vingtaine de petits royaumes. Quatre-vingt-dix ans après la chute de l'Empire, des

cavaliers berbères issus du fin fond de la Mauritanie, les *Al-Mourabitoun* ou Almoravides, commandés par Yousouf Ibn Tachfine, débarquèrent à Almeria, au sud de la Péninsule. Ayant fait fortune en pillant le bois, l'or et l'ivoire du continent noir, leur chef, se piquant de morale, avait dénoncé la décadence de l'islam marocain et décrété que musique et poésie, pratiques impies, étaient responsables de la dispersion d'Al-Andalous et de la perte de Tolède au profit des chrétiens. Les envahisseurs prirent Valence, écrasèrent au passage le roi de Castille et entrèrent dans Cordoue en 1091 de l'ère chrétienne - au moment même où, loin à l'est, les Tartares, entrant dans Bagdad, mettaient fin à la dynastie abbasside. Deux ans plus tard, les Almoravides reprenaient Tolède aux chrétiens. L'Empire était reconstitué.

Certains ulémas d'Arabie mirent alors en garde contre tout triomphalisme : les musulmans, expliquèrent-ils, n'étaient pas chez eux en Andalousie ; ils ne se trouvaient là qu'en punition de leurs fautes dont le poids venait de leur faire perdre leur vraie capitale, Bagdad. D'ailleurs, disaient les plus extrémistes, Al-Andalous ne serait jamais un lieu décent pour un musulman rigoureux.

Les faits leur donnèrent raison, car, une fois de plus, l'Andalousie sut vaincre ses conquérants. Venus là pour purifier le pays de ses péchés, les Almoravides eurent tôt fait de tomber amoureux de la douceur de vivre cordouane. Ils renoncèrent à leur intégrisme, s'éprurent de poésie et de musique, et laissèrent les trois confessions cohabiter en paix. Nulle part ail-

leurs on ne voyait autant d'échanges entre hommes de foi, savants, médecins et marchands, pour le bénéfice de tous. Ainsi gouvernèrent-ils pendant plus d'un demi-siècle de l'Atlantique à la Libye, de Cordoue au fleuve Sénégal, reculant néanmoins devant les chrétiens et perdant de nouveau Tolède.

Mais cela n'était pas du goût de tout le monde. Une autre tribu berbère, les Almohades (pour l'«unité»), était décidée à remettre les musulmans d'Occident dans le chemin de la pureté. Ces nouveaux fanatiques prirent d'abord à leurs prédécesseurs Mekhnès, Fès, Rabat et Marrakech. Au début, personne à Cordoue ne s'inquiéta : musulmans, juifs et chrétiens refusèrent d'abord de croire les réfugiés venus de Ceuta et de Fès qui racontaient comment ces intégristes obligeaient, sous peine de mort, les habitants des villes qu'ils occupaient à apprendre par cœur les textes d'un certain Ibn Tumart, un imam berbère qui avait passé dix ans au Moyen-Orient, dont ils avaient fait leur maître à penser et qu'ils osaient appeler le *Mahdi*, le Guide, du nom réservé par les chiites à celui qui viendrait sauver la Terre « après qu'elle fut pleine d'injustices ». Tumart avait élaboré une doctrine exigeant l'application littérale du Coran. Il prônait le renoncement à toute conception de Dieu qui fut autre qu'abstraite.

Quand Ibn Tumart mourut, tout le monde crut que cette aberration allait disparaître avec lui. Nul n'attacha alors d'importance à un chef de guerre qui, rompant avec les règles collégiales instituées par le Mahdi, prit le titre d'Amir Abd el-Mumin (« prince des Croyants ») et occupa tout le Maghreb

jusqu'à Ceuta, d'Oran à Sijilmassa, de Tlemcen à Marrakech. Personne ne s'inquiéta des exactions qu'il perpétra contre les communautés juives et chrétiennes du Maroc. On ne s'inquiéta pas davantage de le voir faire d'Ibn Tumart un quasi-prophète, seul interprète autorisé du Coran. Et il ne se trouva personne pour prendre au sérieux la formidable organisation qu'il mit en place, avec, dans chaque village, un réseau d'espions et d'agents propagandistes parfaitement formés et avec, autour de lui, une aristocratie d'État, les *shuyûkh*.

L'insouciance était grande à Cordoue, capitale almohade ; six mois avant le début de cette histoire, la ville fut assiégée par les troupes chrétiennes d'Alphonse Ier de Portugal - lequel venait de prendre Lisbonne avec l'aide de chevaliers anglais et d'Alphonse VII de Castille ; l'émir appela à l'aide les Almohades. Juifs et chrétiens de la cité se joignirent à cette demande. Tous pensaient que le fanatisme des Almohades n'était que de façade et que, de toute façon, la douceur de vivre locale les transformerait, comme tous les autres occupants avant eux.

Les premiers doutes se firent jour quand cent mille cavaliers almohades, ayant traversé le détroit, envahirent le port de Lucena et convertirent de force juifs et chrétiens qui les avaient pourtant accueillis avec des fleurs. Ces guerriers fanatiques se proclamèrent purificateurs de la planète, rivaux des Abbassides sunnites de Bagdad, des Fatimides chiites d'Égypte, de l'Empire romain germanique et des Tang de Chine. Abd el-Mumin, leur chef, annonça son intention d'édi-

fier un empire méditerranéen rassemblant, de l'Andalousie à l'Inde, davantage de territoires que n'en avaient conquis avant lui Alexandre ou César.

Quelques semaines après la prise de Lucena et trois jours après les grandes fêtes marquant le début du printemps, alors que le siège de Cordoue perdurait toujours, une terrible secousse avait fait trembler la ville. On avait d'abord entendu des grondements épouvantables que chacun avait cru provenir d'une autre partie de la ville. Puis un formidable ébranlement avait renversé chandeliers, vaisselles et meubles ; un violent vent d'ouest avait soulevé des nuées de poussière. La plus grande mosquée du monde avait vacillé sur ses bases. Cinquante-sept de ses mille treize colonnes s'étaient fissurées ; trois de ses dix-neuf nefs s'étaient partiellement écroulées ; l'escalier d'une de ses tours de guet s'était effondré. Trois des plus vieilles églises de rite wisigoth - Sainte-Clotilde, Sainte-Marie-des-Fleurs, Sainte-Gemme - s'étaient elles aussi lézardées. Dans les anciens quartiers de la ville basse, près des ateliers des teinturiers, des dizaines de maisons s'étaient affaissées.

Des centaines d'habitants y avaient péri. Les dégâts s'évaluaient en millions de dinars, en milliards de fulus. Exceptionnellement réunies, les autorités religieuses de la ville - le grand *cadi* Ibn Rushd, l'évêque Diego de Santa Maria et le grand rabbin Moshé ibn Ishaq ibn Maymun - avaient demandé que des prières conjointes accompagnent les victimes au jardin de Dieu.

Certains prêtres et quelques imams avaient cependant marmonné que ces célébrations communes n'étaient pas de mise : c'étaient les juifs, soutenaient-ils, qui avaient provoqué la secousse par leurs pratiques magiques. Ils en voyaient la preuve dans le fait que la grande synagogue En Hor était sortie absolument intacte du désastre, et qu'aucune maison du quartier juif, prétendaient-ils, n'avait été détruite. D'aucuns insinuaient même que les rabbins de la synagogue Bar Kochba, la plus petite et la plus discrète de toutes, avaient, la veille de la catastrophe, demandé aux membres de leur communauté de passer la nuit en plein air. Des imams allaient jusqu'à affirmer avoir remarqué que, parmi les morts, on comptait beaucoup de nouveaux musulmans, ces juifs convertis que leurs anciens coreligionnaires nommaient avec mépris les « girouettes », les *tornadizos*, ou, en hébreu, les *anoussim*, les « contraints ».

D'autres, les plus lucides parmi les ulémas, les rabbis et les prêtres, y avaient surtout vu l'annonce de l'inéluctable déclin de la ville. Ils avaient demandé à leurs fidèles de démentir ces accusations absurdes, de se tenir prêts à affronter des événements tragiques et de garder souvenir de temps heureux qui ne reviendraient plus.

Dans les jours qui suivirent la catastrophe, l'émir Ali Ibn Tachfine, ultime descendant des princes almoravides implantés là soixante ans plus tôt, leva un impôt exceptionnel et immédiat sur les juifs, le *chizya*, et un autre sur les chrétiens, le *kharaj*, pour pallier la faiblesse de la *zakat* payée par les

musulmans. La mesure ne suffit pas : aucun soin sérieux ne fut prodigué aux victimes et beaucoup d'habitants des bas quartiers moururent de faim, de soif, voire d'étouffement sous les décombres.

Des émeutes éclatèrent ; des sectes et des confréries qu'on croyait disparues refirent surface. La garde personnelle de l'émir almoravide, composée de colosses venus d'Égypte, dut sortir de ses casernements pour défendre le palais où s'était cloîtré le prince. Pour empêcher les pillages, il fallut retirer des remparts une fraction des cent mille hommes et de la redoutable cavalerie, la *jinetas*, qui défendait la ville contre les assiégeants chrétiens, eux-mêmes assiégés et bousculés par les troupes almohades appelées à l'aide par les Cordouans.

Dans ce chaos, trois semaines après le séisme, l'émir almoravide fut renversé par un simple capitaine du nom d'Ibn Hamdîn qui se proclama « prince des musulmans », « imam suprême » ; il ordonna de poursuivre la guerre sainte à la fois contre les chrétiens et contre les derniers soutiens des Almoravides, lesquels s'enfuirent aux îles Baléares. Sentant qu'il lui fallait choisir entre ses trop nombreux ennemis, le capitaine se convertit au christianisme, provoquant la colère de la population cordouane qui le renversa et ouvrit les portes de la cité aux quelque cent mille cavaliers berbères bousculant les assiégeants chrétiens, vite mis en déroute.

De longues processions mêlant musiciens et animaux de toute sorte accompagnèrent l'arrivée d'une soldatesque épuisée et de somptueux cavaliers, vêtus de bleu des pieds à la

tête, le visage voilé comme il était de coutume pour les nomades du désert. Les notables de la cité, musulmans, chrétiens et juifs, allèrent les accueillir, persuadés que, comme les Almoravides avant eux, les nouveaux venus seraient séduits par la douceur de vivre dans la plus belle ville du monde et maintiendraient la liberté sans égale qui y régnait depuis plus de quatre siècles.

Les nouveaux maîtres visitèrent en silence la bibliothèque, traversèrent à cheval le quartier juif pour se rendre dans la grande mosquée, où les imams les reçurent avec ferveur. Chacun fut surpris de voir ces hommes conserver partout leur voile, affirmant qu'il s'agissait pour eux d'un gage de pureté, comme l'avaient fait les premiers Almoravides.

Abd el-Mumin refusa d'occuper les somptueux appartements de son prédécesseur et s'installa au rez-de-chaussée du palais, à côté du patio réservé aux audiences, dans deux petites pièces qu'il fit meubler d'un tapis de prière et d'une couverture. Il exigea des fonctionnaires, des juges, des professeurs, des lettrés et des traducteurs, qu'ils fussent musulmans, chrétiens ou juifs, un serment de fidélité à la règle d'Ibn Tumart affirmant le *tawhîd*, c'est-à-dire l'unité absolue de Dieu. Chacun devait le réciter de mémoire chaque fois qu'un homme en bleu le réclamait : « Je promets à Dieu de m'astreindre à l'obéissance du pouvoir suprême et d'entrer dans la loi du *tawhîd* selon l'union la plus complète ; et je confesse que Dieu m'a guidé vers la doctrine droite et la compagnie des gens du *tawhîd*. » Abd el-Mumin annonça son intention

d'interdire la musique andalouse, les mathématiques perses et la poésie arabe. Il venait là, disait-il, comme l'avaient fait les Almoravides soixante ans plus tôt, pour réveiller l'islam, refaire l'unité d'Al-Andalous et reconquérir le terrain perdu sur les chrétiens.

Ceux des chrétiens et des juifs, très nombreux, qui avaient aidé et soutenu les Almohades contre les Castillans ne se sentaient plus tout à fait à l'aise. Certains d'entre eux - surtout des marchands et des érudits -déménagèrent à Tolède. Quelques familles juives partirent vers la Turquie et l'Égypte sans avoir pu vendre ni leur maison, ni leur commerce, ni leur champ. Pour empêcher ces départs, les hommes en bleu multiplièrent les patrouilles et verrouillèrent les portes de la ville. Pour la première fois depuis des siècles, le passage entre l'Andalousie musulmane et la Castille chrétienne fut sévèrement gardé.

Les chrétiens et les juifs qui restèrent furent incités à se convertir. Ce n'était pas encore une obligation, juste une très forte pression. On sentait bien que les infidèles, les dhimmis, subiraient tant d'humiliations qu'ils ne pourraient plus exercer la plupart des métiers et que leurs biens perdraient toute valeur. On affirma en particulier aux juifs que leurs ancêtres avaient fait la promesse à Mahomet de se convertir au bout de cinq siècles si le Messie n'était pas encore arrivé. Les rabbins eurent beau expliquer que nulle part on ne trouvait trace d'une pareille promesse, rien n'y fit : la pression devint de jour en jour plus forte.

Partir / Tahar Ben Jelloun

Cher pays,

Me voici loin de toi et déjà quelque chose de toi me manque ; dans ma solitude, je pense à toi, à ceux que j'ai laissés là-bas, à ma mère surtout. Que fait-elle à l'heure où je t'écris? Elle doit préparer le dîner sûrement. Et Kenza? Elle ne va pas tarder, à moins que ce ne soit le soir de sa garde. Les copains, eux, je les vois très bien, ils sont au café. Rachid est de retour, il ne dit rien, les autres jouent aux cartes, pensent que j'ai eu beaucoup de chance, ils m'envient. Je les entends, ils parlent de moi avec aigreur.

C'est fou, j'ai envie d'être avec eux, juste pour une heure, et puis revenir ici. Et puis non, je n'ai pas envie de partir, même pour une heure. Je veux arrêter de penser à toi, à ton air, à ta lumière. Tu sais, du Maroc on voit l'Espagne, mais la réciproque n'est pas vraie. Les Espagnols ne nous voient pas, ils s'en foutent, ils n'ont que faire de notre pays. Je suis dans ma petite chambre, ici ça sent le renfermé, il n'y a qu'une fenêtre et je n'ose pas l'ouvrir ; j'avoue que je suis déçu, je suis seulement impatient, vidé, fatigué, le changement de climat et

puis la peur, la peur de ce qui est nouveau, la peur de ne pas être à la hauteur...

Je vais essayer de m'endormir en pensant à toi, mon cher pays, ma chère et si généreuse inquiétude.

La langue française / Assia Djebar

Discours de réception à l'Académie française

(extraits)

«La langue française, la vôtre, Mesdames et Messieurs, devenue la mienne, tout au moins en écriture, le français donc, est lieu de creusement de mon travail, espace de méditation ou de ma rêverie, cible de mon utopie peut-être je dirai même ; tempo de ma respiration au jour le jour, ce que je voudrais esquisser en cet instant où je demeure silhouette dressée sur votre seuil.

Je me souviens, l'an dernier, en juin 2005, le jour où vous m'avez élue à votre Académie, aux journalistes qui quêtèrent ma réaction, j'avais répondu que «j'étais contente pour la francophonie du Maghreb». La sobriété s'imposait, car m'avait saisie la sensation presque physique que vos portes ne s'ouvraient pas pour moi seule, ni pour mes seuls livres, mais pour les ombres encore vives de mes confrères – écrivains, journalistes, intellectuels femmes et hommes d'Algérie qui, dans la décennie quatre vingt dix, ont payé de leur vie le fait d'écrire, d'exposer leurs idées ou tout simplement d'enseigner ... en langue française ».

Les identités meurtrières / Amin Maalouf

Chacun d'entre nous devrait être encouragé à assumer sa propre diversité, à concevoir son identité comme étant la somme de ses diverses appartenances au lieu de la confondre avec une seule, érigée en appartenance suprême et en instrument d'exclusion, parfois en instrument de guerre.

Pour eux, notamment dont la culture originelle ne coïncide pas avec celle de la société où ils vivent, il faut qu'ils puissent assumer sans trop de déchirements cette double appartenance, maintenir leur adhésion à leur culture d'origine, ne pas se sentir obligés de la dissimuler comme une maladie honteuse et s'ouvrir parallèlement à la culture du pays d'accueil...

De la même manière, les sociétés devraient assumer, elles aussi, les appartenances multiples qui ont forgé leur identité à travers l'histoire et qui la cisèlent encore ; elles devraient faire l'effort de montrer, à travers des symboles visibles, qu'elles assument leur diversité afin que chacun puisse se reconnaître dans l'image du pays où il vit et se sente encouragé à s'y

impliquer plutôt que de demeurer, comme c'est trop souvent le cas, un spectateur inquiet et quelque fois hostile.

Bien entendu, toutes les appartenances qu'un pays se reconnaît n'ont pas la même importance, il ne s'agit pas de proclamer une égalité de façade qui ne correspondrait à rien, mais d'affirmer la légitimité des diverses expressions. A titre d'exemple, il ne fait pas de doute que, du point de vue religieux, la France est un pays où la principale tradition est catholique ; ce qui ne devrait pas l'empêcher de se reconnaître aussi une dimension protestante, une dimension juive, une dimension musulmane, et aussi une dimension « voltairienne », profondément méfiante à l'égard de toute religion ; chacune de ces dimensions - et la liste n'est pas exhaustive - a joué et joue encore un rôle significatif dans la vie du pays, et dans sa perception profonde de son identité.

Par ailleurs, il est certain que la langue française possède, elle aussi, une identité à multiples appartenances ; d'abord latine, oui, mais également germanique, celtique, avec des apports africains, antillais, arabes, slaves, ainsi que d'autres influences, plus récentes, qui l'enrichissent sans nécessairement l'altérer.

Je n'ai cité ici que le cas de la France, sur lequel j'aurais pu m'étendre, d'ailleurs, bien davantage. Il va de soi que

chaque société à sa propre représentation très singulière, d'elle-même et de son identité.

Ailleurs, la question de l'identité nationale se pose différemment. En Europe occidentale qui est devenue, dans les faits, terre d'immigration mais qui ne s'estimait pas telle par vocation, certains peuples ont encore du mal à concevoir leur identité autrement que par référence exclusive à leur propre culture. C'est surtout vrai de ceux qui ont longtemps été divisés ou privés de leur indépendance ; pour eux, la continuité à travers l'Histoire n'a pas été assurée par un Etat et un territoire national, mais par les liens culturels et ethniques.

Cela dit, l'Europe prise dans son ensemble, dans la mesure où elle tend vers l'unité, devra bien elle, concevoir son identité comme la somme de toutes les appartenances linguistiques, religieuses et autres. Si elle ne revendique pas chaque élément de son histoire, et si elle ne dit pas clairement à ses futurs citoyens qu'ils doivent pouvoir se sentir pleinement européens sans cesser d'être allemands ou français ou italiens ou grecs, elle ne pourra tout simplement pas exister. Forger l'Europe nouvelle, c'est forger une nouvelle conception de l'identité, pour elle, pour chacun des pays qui la composent, et un peu aussi pour le reste du monde.

Abraham Lincoln

Laissez-moi vous raconter l'histoire d'un homme. Il s'agit d'un individu qui :

Fit faillite à l'âge de 31 ans,

Fut battu aux élections législatives à 32 ans,

Fit de nouveau faillite à 34 ans,

Vit mourir sa petite amie à 35 ans,

Eut une dépression nerveuse à 36 ans,

Fut battu aux élections locales à 38 ans,

Fut battu aux élections au Congrès à 43 ans,

Fut battu aux élections au Congrès à 46 ans,

Fut battu aux élections au Congrès à 48 ans,

Fut battu aux élections au Sénat à 58 ans,

Fut élu président des États-Unis à l'âge de 60 ans,

Cet homme s'appelait Abraham Lincoln. Aurait-il pu devenir président s'il avait considéré ses vingt-trois défaites aux élections comme des échecs ? C'est peu probable. On peut citer aussi l'histoire d'Edison. Après avoir essayé 9999 fois de perfectionner l'ampoule électrique sans y parvenir, quelqu'un lui demanda : « Envisagez-vous un dix millième échec ? » Il répondit : « Je n'ai jamais échoué. J'ai seulement découvert une

nouvelle façon de ne pas inventer l'ampoule électrique.»
(Edison est l'inventeur de la lampe électrique à incandescence)

Citations tirées de Pouvoir illimité de Anthony Robbins, Robert Laffont, 1989

N.B. :

Nos doutes sont nos traîtres,
Et, nous privent de ce que nous pourrions souvent
gagner de bon
Parce que nous avons peur d'essayer.

Shakespeare

L'Europe / Paul Valéry

Dans les temps modernes, pas une puissance, pas un empire en Europe n'a pu demeurer au plus haut, commander au large autour de soi, ni même garder ses conquêtes pendant plus de cinquante ans. Les plus grands hommes y ont échoué, même les plus heureux ont conduit leurs nations à la ruine : Charles Quint, Louis XIV, Napoléon, Metternich, Bismarck, durée moyenne quarante ans. Point d'exception.

L'Europe avait en soi de quoi régir et ordonner à des fins européennes le reste du monde. Elle avait les moyens invincibles et les hommes qui les avaient créés. Fort au-dessous de ceux-ci étaient ceux qui disposaient d'elle. Ils étaient nourris du passé ; ils n'ont su faire que du passé, l'occasion est aussi passée. Son histoire et ses traditions politiques, ses querelles de villages, de clochers et de boutiques ; ses jalousies et rancunes de voisins, et, en somme, le manque de vues, le petit esprit hérité de l'époque où elle était aussi ignorante et non plus puissante que les autres régions du globe, ont fait perdre à l'Europe, cette immense occasion dont elle ne s'est même pas doutée en temps utile qu'elle existât. Napoléon semble être le seul qui ait pressenti ce qui devait se produire et ce qui pour-

rait s'entreprendre. Il a pensé à l'échelle du monde actuel, n'a pas été compris et l'a dit. Mais il venait trop tôt ; les temps n'étaient pas mûrs ; ses moyens étaient loin des nôtres. On s'est remis après lui à considérer les hectares du voisin et à raisonner sur l'instant.

Les misérables Européens ont mieux aimé jouer aux Armagnacs et aux Bourguignons, que de prendre sur toute la terre le grand rôle que les Romains surent prendre et tenir pendant des siècles dans le monde de leur temps. Leur nombre et leurs moyens n'étaient rien auprès des nôtres ; mais ils trouvaient dans les entrailles de leurs poulets plus d'idées justes et conséquentes que toutes nos sciences politiques n'en contiennent.

L'Europe sera punie de sa politique ; elle sera privée de vins et de bière et de liqueurs. Et d'autres choses ...

L'Europe aspire visiblement à être gouvernée par une commission américaine. Toute sa politique s'y dirige.

Ne sachant nous défaire de notre histoire, nous en serons déchargés par des peuples heureux qui n'en ont point ou presque point. Ce sont des peuples heureux qui nous imposeront leur bonheur.

L'Europe s'était distinguée nettement de toutes les parties du monde. Non point par sa politique, mais malgré

cette politique, et plutôt contre elle, elle avait développé à l'extrême la liberté de son esprit, combiné sa passion de comprendre à sa volonté de rigueur, inventé une curiosité précise et active, créé, par la recherche obstinée de résultats qui se pussent comparer exactement et ajouter les uns aux autres, un capital de lois et de procédés très puissants. Sa politique cependant, demeura telle quelle ; n'empruntant des richesses et des ressources singulières dont je viens de parler, que ce qu'il fallait pour fortifier cette politique primitive et lui donner des armes plus redoutables et plus barbares.

Il apparut donc un contraste, une différence, une étonnante discordance entre l'état du même esprit selon qu'il se livrait à son travail désintéressé, à sa conscience rigoureuse et critique, à sa profondeur savamment explorée, et son état quand il s'appliquait aux intérêts politiques. Il semblait réserver à sa politique ses productions les plus négligées, les plus négligeables et les plus viles : des instincts, des idoles, des souvenirs, des regrets, des convoitises, des sons sans signification et des significations vertigineuses... tout ce dont la science, ni les arts, ne voulaient pas, et même qu'ils ne pouvaient plus souffrir.

Toute politique implique, (et généralement ignore qu'elle implique), une certaine idée de l'homme, et même une opinion sur le destin de l'espèce, toute une métaphysique qui va du sensualisme le plus brut jusqu'à la mystique la plus osée.

Je fais un rêve / Martin Luther King

I have a dream (Je fais un rêve) est à la fois le nom du discours le plus célèbre de Martin Luther King et une partie importante de l'American Civil Rights Movement.

Cette phrase, ce cri d'espoir est illustre bien au-delà des États-Unis, à travers le monde entier. Le discours fut prononcé sur les marches du Lincoln Memorial pendant la Marche vers Washington pour le travail et la liberté à Washington DC le 28 août 1963. Dans ce discours, King exprime avec toute la force de son éloquence son vif désir d'une Amérique où Blancs et Noirs coexistent harmonieusement en tant qu'égaux.

Le nom I have a dream vient du passage le plus connu du discours :

« I say to you today, my friends, so even though we face the difficulties of today and tomorrow, I still have a dream. It is a dream deeply rooted in the American dream.

I have a dream that one day this nation will rise up and live out the true meaning of its creed: «We hold these truths to be self-evident: that all men are created equal.»

I have a dream that one day on the red hills of Georgia the sons of former slaves and the sons of former slave owners will be able to sit down together at a table of brotherhood.

I have a dream that one day even the state of Mississippi, a desert state, sweltering with the heat of injustice and oppression, will be transformed into an oasis of freedom and justice. I have a dream that my four little children will one day live in a nation where they will not be judged by the color of their skin but by the content of their character.

I have a dream today !! »

Ce qui donne en français :

« Je vous dis aujourd’hui, mes amis, bien que nous devons faire face aux difficultés d’aujourd’hui et de demain, je fais quand même un rêve. C’est un rêve profondément enraciné dans le rêve américain.

Je fais un rêve, qu’un jour, cette nation se lèvera et vivra la vraie signification de sa croyance : «Nous tenons ces vérités comme allant de soi, que les hommes naissent égaux.»

« Je fais un rêve, qu’un jour, sur les collines rouges de la Géorgie, les fils des anciens esclaves et les fils des anciens propriétaires d’esclaves pourront s’asseoir ensemble à la table de la fraternité.

Je fais un rêve qu’un jour, même l’État du Mississippi, un désert étouffant d’injustice et d’oppression, sera transformé en une oasis de liberté et de justice.

Je fais un rêve, que mes quatre jeunes enfants habiteront un jour une nation où ils ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau, mais par le contenu de leur caractère. Je fais un rêve aujourd’hui !! »

À mon frère revenant d'Italie

Paroles : Alfred de Musset. Musique : Georges Brassens

Ainsi, mon cher, tu t'en reviens
Du pays dont je me souviens,
Comme d'un rêve,
De ces beaux lieux où l'oranger
Naquit pour nous dédommager
Du péché d'Eve.

Tu l'as vu, ce fantôme altier
Qui jadis eut le monde entier
Sous son empire.
César dans sa pourpre est tombé ;
Dans un petit manteau d'abbé
Sa veuve expire.

Tu t'es bercé sur ce flot pur
Où Naples enchâsse dans l'azur
Sa mosaïque,
Oreiller des lazzaroni

Où sont nés le macaroni
Et la musique.

Qu'il soit rusé, simple ou moqueur,
N'est-ce pas qu'il nous laisse au cœur
Un charme étrange,
Ce peuple ami de la gaieté
Qui donnerait gloire et beauté
Pour une orange ?

Ischia ! c'est là qu'on a des yeux,
C'est là qu'un corsage amoureux
Serre la hanche.
Sur un bas rouge bien tiré
Brille, sous le jupon doré,
La mule blanche.

Pauvre Ischia ! bien des gens n'ont vu
Tes jeunes filles que pied nu
Dans la poussière.
On les endimanche à prix d'or ;
Mais ton pur soleil brille encor
Sur leur misère.

Quoi qu'il en soit, il est certain
Que l'on ne parle pas latin
Dans les Abruzzes,

Et que jamais un postillon
N'y sera l'enfant d'Apollon
Ni des neuf Muses.

Toits superbes ! froids monuments !
Linceul d'or sur des ossements !
Ci-gît Venise.
Là mon pauvre cœur est resté.
S'il doit m'en être rapporté,
Dieu le conduise !

Mais de quoi vais-je ici parler ?
Que ferait l'homme désolé,
Quand toi, cher frère,
Ces lieux où j'ai failli mourir,
Tu t'en viens de les parcourir
Pour te distraire ?

Frère, ne t'en va plus si loin.
D'un peu d'aide j'ai grand besoin,
Quoi qu'il m'advienne.
Je ne sais où va mon chemin,
Mais je marche mieux quand ta main
Serre la mienne.

Il n'y a pas d'amour heureux

Paroles : Louis Aragon. Musique : Georges Brassens

Rien n'est jamais acquis à l'homme. Ni sa force
Ni sa faiblesse ni son cœur. Et quand il croit
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie
Sa vie est un étrange et douloureux divorce

Il n'y a pas d'amour heureux

Sa vie elle ressemble à ces soldats sans armes
Qu'on avait habillés pour un autre destin
A quoi peut leur servir de ce lever matin
Eux qu'on retrouve au soir désarmés incertains
Dites ces mots ma vie et retenez vos larmes

Il n'y a pas d'amour heureux

Mon bel amour mon cher amour ma déchirure
Je te porte dans moi comme un oiseau blessé
Et ceux-là sans savoir nous regardent passer
Répétant après moi les mots que j'ai tressés

Et qui pour tes grands yeux tout aussitôt moururent

Il n'y a pas d'amour heureux

Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard
Que pleurent dans la nuit nos cœurs à l'unisson
Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson
Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare

Il n'y a pas d'amour heureux

Il n'y a pas d'amour qui ne soit à douleur
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit meurtri
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit flétri
Et pas plus que de toi l'amour de la patrie
Il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs

Il n'y a pas d'amour heureux

Mais c'est notre amour à tous deux

Le cimetière marin / Paul Valéry

Extraits

Ce toit tranquille où marchent des colombes,
Entre les pins palpite, entre les tombes
Midi le juste y compose de feux
La mer, la mer, toujours recommencée !
O récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des Dieux (...)

Le vent se lève ! ... Il faut tenter de vivre !
L'air immense ouvre et referme mon livre
La vague en poudre ose jaillir des rocs
Envolez-vous, pages tout éblouies
Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies
Ce toit tranquille où picoraient des focs.

Le soleil / Louis Aragon

Je vous salue ma France arrachée aux fantômes
O rendue à la paix Vaisseau sauvé des eaux
Pays qui chante Orléans Beaugency Vendôme
Cloches, cloches sonnez l'angélus des oiseaux
Je vous salue ma France aux yeux de tourterelle
Jamais trop mon tourment mon amour jamais trop
Ma France mon ancienne et nouvelle querelle
Sol semé de héros ciel plein de passereaux
Je vous salue ma France où les vents se calmèrent
Ma France de toujours que la géographie
Ouvre comme une paume aux souffles de la mer
Pour que l'oiseau du large y vienne et se confie
Je vous salue ma France où l'oiseau de passage
De Lille à Roncevaux de Brest au Mont-Cenis
Pour la première fois a fait l'apprentissage
De ce qu'il peut coûter d'abandonner un nid
Patrie également à la colombe ou l'aigle
De l'audace et du chant doublement habitée
Je vous salue ma France où les blés et les seigles
Mûrissent au soleil de la diversité
Je vous salue ma France où le peuple est habile

A ces travaux qui font les jours émerveillés
Et que l'on vient de loin saluer dans sa ville
Paris mon coeur trois ans vainement fusillé
Heureuse et forte enfin qui portez pour écharpe
Cet arc-en-ciel témoin qu'il ne tonnera plus
Liberté dont frémit le silence des harpes
Ma France d'au delà le déluge salut Août-septembre 1943.

Extrait du « Musée Grévin » (1943). Edition parue dans la clandestinité sous le pseudonyme de « François la Colère ». Quatre rééditions jusqu'en 1945. Aujourd'hui dans « L'OEuvre poétique » (nouvelle édition) réédité par chez Messidor.

Le Chant du départ (La Victoire en chantant)

paroles de Marie-Joseph Chenier , musique de : Méhul

UN REPRESENTANT DU PEUPLE

La victoire en chantant nous ouvre la barrière

La liberté guide nos pas

Et du Nord au Midi la trompette guerrière

A sonné l'heure des combats

Tremblez ennemis de la France

Rois ivres de sang et d'orgueil !

Le peuple souverain s'avance

Tyrans, descendez au cercueil

La République nous appelle ;

Sachons vaincre ou sachons périr !

Un Français doit vivre pour elle,

Pour elle un Français doit mourir. bis

CHOEUR DES GUERRIERS

La République nous appelle ;

Sachons vaincre ou sachons périr !

Un Français doit vivre pour elle,

Pour elle un Français doit mourir.

UNE MERE DE FAMILLE

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes ;
Loin de nous de lâches douleurs !
Nous devons triompher quand vous prenez les armes ;
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie ;
Guerriers, elle n'est plus à vous ;
Tous vos jours sont à la patrie ;
Elle est votre mère avant nous.

CHOEUR DES MERES DE FAMILLE

La République nous appelle ;
Sachons vaincre ou sachons périr !
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

DEUX VIEILLARDS

Que le fer paternel arme la main des braves ;
Songez à nous aux Champs de Mars ;
Cansacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards ;
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer nos paupières,
Quand les tyrans ne seront plus.

CHOEUR DES VIEILLARDS

La République nous appelle ;
Sachons vaincre ou sachons périr !

Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

TROIS GUERRIERS

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos soeurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs.
En tous lieux, dans la nuit profonde
Plongeant la féodalité,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHOEUR GENERAL

La République nous appelle ;
Sachons vaincre ou sachons périr !
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

Les Africains

Hommage aux soldats des colonies qui luttèrent pour la liberté
de la France

C'est nous les Africains
Qui revenons de loin
Nous venons des colonies
Pour sauver la Patrie
Nous avons tout quitté
Nos parents, nos amis
Et nous avons au cœur
Une invincible ardeur
Car nous voulons porter haut et fier
Le beau drapeau de notre France entière
Et si quelqu'un venait à y toucher
Nous serions là pour mourir à ses pieds
Battez tambours, à nos amours
Pour le pays, pour la Patrie
Mourir au loin
C'est nous les Africains.

I

Nous étions au fond de l'Afrique
Gardiens jaloux de nos couleurs,

Quand sous un soleil magnifique
A retenti ce cri vainqueur
En avant ! En avant ! En avant !

II

Pour le salut de notre empire
Nous combattons tous les vautours
La faim, la mort nous font sourire
Quand nous luttons pour nos amours
En avant ! En avant ! En avant

III

De tous les horizons de France
Groupés sur le sol africain
Nous venons pour la délivrance
Qui par nous se fera demain
En avant ! En avant ! En avant !

Bon vent!

Ithaque / Constantin Cavafy

Poèmes anciens ou retrouvés,

Lorsque tu te mettras en route pour Ithaque,
souhaite que long soit le chemin
et riche de péripéties, riche d'enseignements.
Quant aux Lestrygons, aux Cyclopes,
aux colères de Poséidon, ne les crains pas :
jamais tu ne trouveras rien de tel sur ta route
si reste haute ta pensée, si elles sont choisies
les émotions qui touchent ton esprit et ton corps.
Les Lestrygons ni les Cyclopes,
ni le farouche Poséidon ne surgiront à ta rencontre
si toi-même tu ne les portes en ton âme,
si ce n'est ton esprit qui les suscite devant toi.

Souhaite que long soit le chemin
et que nombreux soient les matins d'été
où – avec quelle délectation, avec quelle joie –
tu feras ton entrée dans un port nouveau pour tes yeux.
Touche à des comptoirs phéniciens
et acquiers de belles marchandises,
ambre et corail, nacre et ébène ;

des parfums capiteux aussi, de toute sorte,
autant de capiteux parfums que tu pourras.
Visite des villes égyptiennes en grand nombre,
apprends, apprends sans cesse auprès de ceux qui savent.
Que toujours Ithaque demeure en ta pensée :
y parvenir, voilà ta fin.

Mais à faire le voyage, n'apporte aucune hâte. Mieux
vaut qu'il dure de longues années et qu'enfin, sur le
tard, tu jettes l'ancre près de l'île, riche de tout ce que
tu as gagné en chemin, n'attendant point d'Ithaque
d'autres richesses.

Ithaque t'a donné le beau voyage, tu n'aurais
pas, sans elle, pris la route. Maintenant, elle n'a plus rien à te
donner.

Et si elle te paraît chétive, au moins elle ne t'a pas leurré.
après tant d'expérience,
tu as déjà compris ce qu'elles signifient, les Ithagues.

Index des Auteurs

Les chiffres renvoient aux pages

A

Abbé Pierre , alias Henri Grouès, (1912	164
Abu Shakour , Xe siècle	145
Al Muhallab , (630-722)	151
Al Mutanabbi 1,(915-965)	148
Alain , Emile Auguste Chartier dit, (1868-1951)	154, 155
Alembert , Jean Le Rond dit d', (1717-1783)	106
Allen , Woody, (1935-	139
Amiel , Henri-Frédéric, (1821-1881)	155
Amouroux , Henri, (1920-	125
Aragon , Louis, (1897-1982)	255, 259
Aristophane , (vers450--386 avant J.-C.)	109
Arletty , Arlette-Léonie Bathiat, dite, (1898-1992)	141
Attali , Jacques, (1943-	125, 223
Aub , Max, (1902-1972)	150
Aubigné , Agrippa d', (1552-1630)	155
Audiard , Michel (1920-1985)	153
Audouard , Yvan, (1914-2004)	175
Aveline , Claude, (1901-1992)	155

B

Bâ , AmadouHapâté, (1901-1991)	152
Bacon , Francis (1561-1626)	144
Balzac , Honoré de (1799-1850)	155, 156
Baudelaire , Charles, (1821-1867)	156, 166, 209
Beaumarchais , Pierre Auguste Caron de, (1732-1799)	156, 157, 167, 170
Ben Jaïr , Eéazar, (VIIIe siècle)	31
Ben Jelloun , Tahar, (1944-	235
Bencheneb , Cheikh Mohamed	137
Bergman , Ingmar, (1918-	154
Berl , Emmanuel, (1892-1976)	124
Bernard , Paul dit Tristan, (1866-1947)	157
Blum , Léon, (1872-1950)	119
Boileau , Nicolas Despreaux dit, (1636-1711)	157
Bonaparte . Voir : Napoléon 1er	
Bourguiba , Habib, (1903-2000)	118
Brassens , Georges, (1921-1981)	251, 255
Brel , Jacques, (1929-1978)	140, 146
Breton , André, (1896-1966)	157
Brisville ,, Jean-Claude, (1922-	193
Bromfield , Louis, (1896-1956)	110
Buck , Pearl, (1892-1973)	113
Bueno , Oreste del, (1923-	152
Buzatti , Dino, (1906-1972)	142

C

Cadalso, José, (1741-1782)	152
Caillois, Roger, (1913-1978)	154
Camus, Albert, (1913-1960)	59, 103, 134, 135, 143
Capote, Truman, (1924-1984)	112
Cavafy, Constantin P. (1863-1933)	136, 269
Cela, Camilo José, (1916-	112
Céline, Louis-Ferdinand Destouches dit, (1894-1961)	165, 166
Cervantès, Miguel de, (1547-1616)	147, 151, 152
Chamfort, Nicolas de, (1741-1794)	157
Chaplin, Charlie, (1889-1977)	152
Char, René, (1907-198)	140
Charliez, Louis-Joseph	122
Charrière, Isabelle, (1740-1805)	154
Chateaubriand, François-René (1768-1848)	119, 123, 135, 157
Chazal, Malcolm de, (1902-1981)	158
Chenier, André, (1762-1794)	261
Churchill, Winston, (1874-1965)	110, 111, 112
Cioran, Emil Michel, (1911-1995)	158
Clarke, James Freeman, (1810-1888)	113
Claudé, Paul, (1868-1955)	158
Clavell, James, (1924-1994)	144
Clémenceau, Georges, 1841-1929)	117, 123, 128
Cocteau, Jean , 1889-1963)	153, 158, 170
Comynes, Philippe de, (1447-1511)	158

Comte-Sponville, André, (1952-	55
Confucius (v. 555-v. 479 avant J.-C.)	148
Constant, Benjamin, (1767-1830)	158, 166
Coubertin Pierre de, (1863-1937)	141
Courteline, Georges, (1858-1929)	159

D

Daniel, Jean, (1920-	105
Daninos, Pierre, (1913-2005)	126
Danton, Georges Jacques, (1759-1794)	121
Dard, Frédéric, (1921-2000)	167
Debray, Régis , (1940-	107
Deng Xiaoping, (1904-1997)	136
Descartes, René (1596-1650)	159
Diderot, Denis, (1713-1784)	159
Djebar, Assia, (1936-	237
Donne, John, (1573-1631)	144
Dostoïevski, Fedor, (1821-1881)	167, 168
Douglas, Frédéric, 1817-1895)	113
Druon, Maurice, (1918-	167

E

Edison, Thomas, (1847-1931)	150
Eschyle, (v. 525-456 avant J.-C.)	168
Etchegaray, Cardinal Roger, (1922)	110
Euripide, (480-406 avant J.-C.)	145

F

Faulkner, William, (1897-1962)	144
Faure, Egdar, (1908-1988)	124
Ferry, Jules (1832-1893)	73, 75
Fitzgerald, Francis Scott, (1896-1940)	144
Flaubert, Gustave, (1821-1880)	122, 159, 160
Foch, Maréchal Ferdinand, (1851-1929)	124
Fourier, Charles, (1772-1830)	164
France, Anatole, (1844-1924)	123, 160

G

Gandhi, dit le Mahatma, (1869-1948)	165
Garaudy, Roger, (1913-	219
Garcia Marquez, Gabriel, (1928-	112
Gaulle, Charles de (1890-1970)	91, 119, 120
Germain, Louis	67
Gide, André, (1869-1951)	147, 160, 168
Gilbert, Guy, (1935-	83
Giraudoux, Jean, (1882-1944)	160
Goethe, Johann Wolfgang von, (1749-1832)	150, 166, 169
Gordon, George Byron, (1788-1824)	149
Gracian, Baltasar, (1601-1658)	152
Greshoff, Jan, (1888-1971)	153
Guicciardini, Francesco, (1483-1540)	114
Guitry, Sacha, (1885-1957)	168

H

Havel, Vaclav, (1936-	106, 107
Hérédia, José Maria de, (1842-1905)	114
Herrero, Daniel, (1948-	179
Herriot, Edouard, (1872-1957)	128
Hugo, Victor, (1802-1885)	87, 113, 161, 169, 207

I

Ibn Khaldoun, (1332-1406)	25
Ibn Khalid, Yahya, (mort en 805)	151
Ibn'Affan, Othman, calife de 644 à 656	151
Imbert, Claude, (1929-	125

J

Jaurès, Jean, (1859-1914)	19, 170, 171
----------------------------------	---------------------

K

Kacimi, Mohamed, (1955-	45
Kazantzakis, Nikos, (1883-1957)	191
Kennedy, John Fitzgerald, (1917-1963)	126, 127
Khayyam, Omar, (XIe siècle)	146, 150
Khomeiny, Ayatollah Seyyed, (1900-1989)	125
Kierkegaard, Soren, (1813-1855)	110
King, Martin Luther, (1929-1968)	249
Kipling, Rudyard, (1865-1936)	15, 110, 146

L

La Fontaine , Jean de , (1621-1695)	161, 169
la Harpe , Jean-François Delaharpe dit, (1739-1803)	161
La Rochefoucauld , François de, (1613-1680)	162, 169
Lampedusa , Giuseppe Tomasi di, (1896-1957)	103, 185
Lao Tseu , (570-490 av. J.-C.)	148
Larra , Mariano José de, 1809-1837)	114
Lautreamont , Isadore Ducasse dit (1846-1870)	162
Le Bon , Gustave, (1841-1931)	162
Léautaud , Paul, (1872-1956)	162
Lévy , Bernard-Henri, (1948-	106

M

Maalouf , Amin, (1949-	239
Mac Arthur , Douglas, (1880-1964)	81
Machiavel , Nicolas, (1469-1527)	115, 165
MacLean , Norman, (1903-1990)	144
MacMillan , Harold, (1894-1986)	109
Malraux , André (1901-1976)	162
Maiorescu , Titu, (1840-1917)	154
Matthieu , évangéliste, (mort en 61)	35
Maugham , Somerset, (1874-1965)	109
Méhul , Etienne, (1763-1817)	261
Michaux , Henri, (1899-1984)	162
Michelet , Jules, (1798-1874)	120
Mill , John Stuart, (1806-1873)	109
Milosz ,, Czelaw, (1911-2004)	162

Mirabeau , Victor Riqueti de, (1715-1789)	121, 128
Mitterrand , François, (1916-1996)	115, 116, 117, 125
Molière , Jean-Baptiste Poquelin dit, (1622-1673)	171
Montesquieu , Charles de Segondat, de, (1689-1755)	106, 163
Montherlant , Henry Millon de, (1895-1972)	133
Morand , Paul, (1888-1976)	113, 149
Mortemar , Blaise	165
Multatuli , (1820-1897)	153
Munoz Molina , Antonio, (1956-	113
Musset , Alfred, (1810-1857)	251

N

Napoléon 1er , Napoléon Bonaparte (1769-1821)	122, 155, 170
Neruda , Pablo, (1904-1973)	23
Niemoller , Martin, (1892-1984)	114
Nixon , Richard, (1913-1994)	127
Noureïev , Rudolf (1908-1993)	142

O

Ormesson , Jean, (1925-	142
Orsenna , Erik, (1947-	170

P

Pagnol , Marcel, (1895-1974)	163
Palach , Jan, (1948-1969)	118

Péguy, Charles, (1873-1914)	108
Pindare, (518-438 avant J.-C.)	136
Platon, (428-348 avant J.-C.)	107
Poincaré, Raymond, (1860-1934)	154
Popper, Karl, (1902-1994)	143
Prévert, Jacques, (1900-1977)	213

R

Rabelais, François, (v. 1483-1553)	143
Ramuz, Charles Ferdinand, (1878-1947)	148
Renan, Ernest, (1823-1892)	120, 163
Renard, Jules, (1864-1910)	166, 171
Revel, Jean-François, (1924-2006)	165
Rilke, Rainer, Maria, (1875-1926)	151
Rivarol, Antoine, (1753-1801)	149
Robespierre, Maximilien de, (1758-1794)	121, 128
Roosevelt, Théodore, (1858-1919)	117
Rostand, Jean, (1894-1977)	163, 164
Rouget de Lisle, Claude, (1760-1836)	93
Rousseau, Jean-Jacques, (1712-1778)	164

S

Saadi, Muslah-al-Din, (v. 1200-1291)	145
Saint Exupéry, Antoine de, (1900-1944)	139
Saint John Perse, Alexis Léger dit, (1887-1975)	164
Saint Just, Louis de, (1767-1794)	120
Sartre, Jean-Paul, (1905-1980)	164

Séailles, Gabriel, (1852-1922)	147
Séchelles, Hérault de, (1759-1794)	161
Sénèque, (4 avant J.-C.-65)	139
Shakespeare, William, (1564-1616)	143, 244
Siegfried, André, (1875-1929)	118, 120
Simenon, Geroges, (1903-1989)	139
Soljenitsyne, Alexandre, (1918-	148
Spinoza, Baruch, (1632-1677)	166
Staff, Léopold, (1878-1957)	115
Sully, Maxilien de Béthune, de, (1560-1641)	171
Swift, Jonathan, (1667-1745)	145

T

Talleyrand, Charles Maurice de, (1754-1838)	122, 129
Teresa, Mère, (1910-1997)	17
Thibon, Gustave, (1903-2001)	137
Thiers, Adolphe, (1797-1877)	124
Tocqueville, Alexis de, (1805-1859)	109, 123

V

Valdès, Armando Palacio, (1853-1938)	150
Valéry, Paul, (1871-1945)	124, 136, 143, 245, 257
Verne, Jules (1828-1925)	139
Vigny, Alfred de, (1797-1863)	123, 164
Voltaire, François Marie Arouet, dit, (1694-1778)	121, 129, 171

W

Weil, Simone, (1909-1943) 121

Wiesel, Elie, (1928- 145

Z

Zola, Emile, (1840-1902) 79

Zrinyi, Miklos, (1620-1664) 144

Table des matières

Avant Propos	2
Sommaire	5
Morceaux choisis	7
Déclaration des droit de l'homme	9
Si tu veux être un homme	15
La vie	17
Le courage	19
Les mots	23
La bonne gouvernance	25
La chute de Massada	31
Le sermon sur la montagne	35
La rue arabe	45
La spiritualité	55
Discours d'Albert Camus à Stockholm	59
Lettre à Camus de son instituteur	67
Lettre à Monsieur l'instituteur	73
Discours de Jules Ferry	75
Lettre à la jeunesse	79
Rester jeune	81
Bestiaire de l'homme politique	83
Contre la peine de mort	87
L'Appel du 18 juin	91
La Marseillaise	93
Citations politiques	101
Citations générales	131

Un peu de tout	173
La Provence	175
Le Sud au coeur	179
Le Guépard	183
Le père de Zorba	189
Le souper	191
L'insolence, c'est la liberté	205
Après la bataille	207
L'homme et la mer	209
Le cancre	211
Je suis Yavé	213
Le Coran	215
Le Bouddhisme	217
L'Islam en Occident	219
La confrérie des Eveillés	223
Partir	235
La langue française	237
Les identités meurtrières	239
Abraham Lincoln	243
L'Europe	245
Je fais un rêve	249
A mon frère revenant d'Italie	251
Il n'y a pas d'amour heureux	255
Le cimetière marin	257
Le Soleil	259
Le chant du départ	261
Les Africains	265
Bon vent ! ...	267
Ithaque	269
Index des auteurs	271

Saisie des textes : J. They
Mise en page et réalisation : F. Foury
Impression : Le Moine copiste
Novembre 2006

«J'isolais au hasard des livres qui me tombaient sous la main, les phrases qui me parlaient et, telles des miroirs, me faisaient découvrir mon vrai visage»

Parlos Zannas

«Qu'est-ce qu'une grande vie sinon une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr!»

Alfred de Vigny

«Tous les hommes rêvent, mais inégalement. Ceux qui rêvent la nuit dans les recoins poussiéreux de leur esprit, s'éveillent au jour pour découvrir que ce n'était que vanité ; mais les rêveurs diurnes sont des hommes dangereux car ils peuvent jouer leur rêve les yeux ouverts, pour le rendre possible»

Thomas Edouard Lawrence